

PAGES
MANQUANTES



PROVINCE DE QUEBEC
(CANADA)

TERRES A VENDRE

Brillant avenir pour les colons et les industriels.

TERRES POUR COLONS

Il y a plus de six millions d'acres de terres arpentées et divisées en lots de ferme à vendre dans et pour la Province de Québec.

Le prix de ces terres varie de vingt à cinquante sous l'acre.

Les colons qui désirent se créer un établissement peuvent acheter un lot de cent acres dans l'une des fertiles régions suivantes:—

1. Région du Lac St-Jean et du Saguenay.
2. “ de l'Outaouais et du Témiscamingue.
3. “ du Saint-Maurice.
4. Les cantons de l'Est.
5. La région de la Chaudière.
6. Le bas du fleuve Saint-Laurent, (côté sud).
7. La vallée de la Matapédia.
8. La Gaspésie.

Quelques-unes de ces régions offrent des avantages exceptionnels.

CONCESSIONS FORESTIERES

Les concessions forestières ou la permission de couper du bois sur les terres de la Couronne se vendent à l'enchère publique.

Avis de ces ventes est donné dans les journaux du pays.

Ces concessions forestières comprennent, selon les régions, toute espèce de bois: épinette blanche, épinette noire, cèdre, érable, merisier, hêtre, sapin, tremble, etc.

Elles sont sujettes à une rente foncière de quatre piastres par mille, payable avant le 1er Septembre de chaque année.

POUVOIRS HYDRAULIQUES

Pour faciliter le développement industriel dans la province, le département cède ou loue les cascades ou chutes formées par les rivières ou les lacs.

Le prix de ces concessions varie suivant l'importance et la puissance des pouvoirs hydrauliques.

Pour renseignements plus précis sur la valeur des terres et des bois, et des pouvoirs hydrauliques, demandez un exemplaire du “ Guide de Colon ” au

MINISTERE DES TERRES ET DES FORÊTS, À QUEBEC.



LES PINS

O pins! énormes fûts, titans des forêts vierges,
Vous qui dressez vos fronts dans l'air superbement,
La terre est votre autel et vous êtes les cierges
Qui la nimbez sans fin de votre verdoiemment.

Quand le vent hiémal s'allonge sur la cîme
Des bois découronnés par son souffle émondeur,
Vous gardez, si le gel les rouille et les décime,
Sur vos robustes bras l'éternelle splendeur.

Que novembre se voile ou qu'avril étincelle,
L'air s'imprègne de vos arômes infinis;
Vous jetez les senteurs que votre ombre recèle
L'automne, dans la brise, et l'été, dans les nids.

Quand la pâle clarté du jour qui se dérobe,
Estompe à l'horizon vos troncs audacieux,
On croirait que du pied vous écrasez le globe,
Et que de votre front vous étayez les cieux.

Et pourtant, pins rêveurs, de gigantesque taille,
Vous dominez en vain les éléments troublés,
Le fer du bûcheron vous frappe et vous entaille
Et vous abat ainsi qu'un moissonneur les blés;

Car votre majesté n'est pas même épargnée
Dans ces déboisements sacrilèges, qui font
Tomber sous le tranchant aigu de la cognée,
Le chêne au coeur d'airain et l'orme au flanc profond.

Gonzalve Désaulniers.



La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada, numéro: - - - - - 10 cts

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste:

Montréal et Etranger, le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Blvd. St-Laurent, MONTREAL

Vol. 2, No 8 Montréal, Août 1909

Coups de Chaleur

QUELQU'UN qui signe "Dr Pascal" dans un grand journal parisien, rappelle le souvenir de l'original qui avait jadis proposé, comme lieu de distraction estivale, des galeries souterraines ornées de plantes rafraîchies par des eaux courantes, éclairées à l'électricité. Mais nous préférons la lumière et l'air libre: l'air et la lumière sont des aliments.

La saison d'été est dure pour ceux qui travaillent à fleur de terre. Comme le froid, la chaleur a ses victimes. Elle cause une maladie spéciale, aiguë ou chronique, parfois mortelle, le "coup de chaleur". Ce n'est pas le coup de soleil qui brûle l'épiderme et fait faire peau neuve au bout des nez un peu longs. C'est une maladie généralement interne qui ressemble beaucoup à ce qu'on appelait jadis les fièvres cérébrales.

Elle est bien connue des médecins militaires et des officiers, pendant les manœuvres, et surtout dans le Sud. Elle est bien

connue des mécaniciens et des chauffeurs qui suffoquent dans les chambres de chauffe des vapeurs, et qui ne passent pas la mer Rouge, à la manière des Hébreux, entre deux murailles d'eau fraîche.

Souvent, surtout dans nos climats, ce n'est qu'une sorte de congestion au visage, avec soif ardente, mal d'estomac, vertige: du repos, quelques frictions, et le mal est conjuré. C'est plus grave déjà lorsque, au lieu d'être congestionné, le visage est pâle: on voit un malheureux s'abattre dans une syncope. C'est l'accident commun des chaufferies et des terres topicales; il se termine quelquefois par la mort dans le coma. Un degré de plus, et c'est le délire, l'excitation, la folie, l'impulsion au suicide; ce sont les hallucinations du désert, la calenture...

Nous ne connaissons guère au Canada cette forme extrême. Mais en certains pays, elle est d'occurrence parfois assez commune. Voici des faits parfaitement contrôlés.

Aux Indes, en 1857, pendant une journée de combat, à Judespore, il y eut 149 cas de coup de chaleur, avec 19 morts. On cite une marche de Nuddea à Berhampore: dans un seul bataillon, 65 cas, dont 18 morts. En 1836, en Algérie, dans une colonne de Bugeaud, 200 hommes furent atteints, 11 se suicidèrent: la calenture. De 1890 à 1896, le corps expéditionnaire du Tonkin a eu 345 cas, dont 34 décès. Dans l'armée allemande, en sept années, Hiller a relevé 773 cas d'insolation, dont 116 morts.

A Valeggio, campagne d'Italie, le 4 juillet 1859, plus de 2,000 hommes d'une di-

vision française furent frappés, en quelques heures, au passage du Mincio.

La revue passée le 17 juillet 187, au Bois de Boulogne, est restée célèbre: pas un seul accident sérieux parmi les 150,000 spectateurs; mais 6 morts dans la légion de gendarmerie, lourdement habillée et équipée, après la fatigue du jour, au moment où elle traversait, pour regagner Versailles, les ombrages du parc de Saint-Cloud. Le coup de chaleur frappe même à l'ombre.

La fatigue, la poussière, les vêtements qui compriment, secondent la chaleur. Les temps orageux et humides, où l'on ne transpire pas, sont les plus terribles. Il n'y a pas seulement des causes extérieures. Comme l'a montré le docteur Kelsch, toute tare, ancienne ou récente, pleurésie, néphrite, alcoolisme, rend l'homme plus vulnérable.

Les remèdes au coup de chaleur sont des remèdes de bon sens. Étendez l'homme à l'ombre, desserrez les vêtements; bouchez-le avec des linges mouillés d'eau fraîche. S'il y a début d'asphyxie, respiration artificielle par les mouvements imprimés aux bras et la traction de la langue.

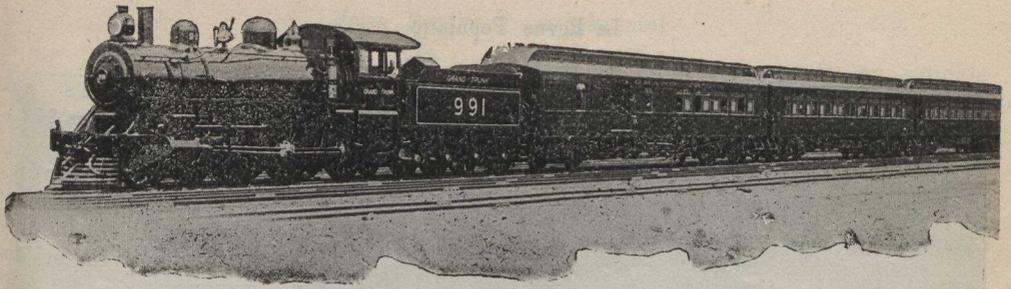
Il ne faut pas forcer la marche aux heures de chaleur; il faut éviter les chemins creux et les hautes herbes; il faut déboucler le col.

Le Dr Pascal dit qu'on n'est pas très fixé sur la façon dont la chaleur affecte l'organisme des animaux. On a parlé de coagulation de la substance des muscles, de paralysies nerveuses, de congestion au cerveau et au poumon, de destruction des globules sanguins, d'empoisonnement général. Ce qui est certain, c'est que notre corps est construit et réglé pour vivre à une température déterminée, et qu'il souffre lorsqu'on le met au-dessous ou au-dessus. Nous avons en nous un appareil de réglage, ou, comme disent les physiologistes, de régulation thermique, grâce auquel nous résistons au froid et au chaud; au froid, en fabriquant plus de chaleur, en en perdant moins par la peau; au chaud, en diminuant la production interne de chaleur, et en perdant le plus de chaleur possible par la peau. Lorsque le refroidissement ou l'échauffement sont excessifs ou excessivement prolongés, le réglage se détraque, et l'animal, comme un corps inerte, au lieu de réagir, prend la température du milieu qui l'environne.

La transpiration vaut mieux que la sudation, parce que la sueur peut se refroidir sur le corps. Le bon moissonneur, le chauffeur, n'attendent pas de suer pour se dévêtir: ils se mettent à l'ouvrage presque nus.

D'Argenson.

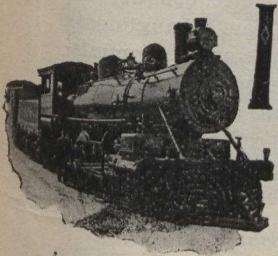




1886-1909

Notre Premier Transcontinental

Par Pierre Voyer



L n'y a pas à dire : ça ne rajeunit pas de lire un soir, dans sa gazette: "Le 28 juin dernier, la Compagnie du Pacifique Canadien notait que, juste vingt-trois ans auparavant, elle

inaugurait son premier train allant de Montréal à l'océan Pacifique.

Non, ça ne rajeunit pas, surtout si, comme votre serviteur, vous avez été, en 1885, un des volontaires qui, en route pour étouffer une rébellion, utilisèrent les premiers tronçons de cette voie ferrée et marchèrent trois jours et trois nuits dans les marais ou sur la glace vive du Lac Supérieur là où la voie n'était pas encore établie. En regardant la gravure qui représente, à la page suivante, le ruban d'acier contournant une des nombreuses baies du nord du grand lac, ce n'est pas sans un reste de malaise que je me rappelle la pire nuit de l'expédition, celle où nous voyageâmes sous un vent violent et chargé de pluie et de neige, sur des wagons-plateformes.

C'est quand on revoit en plein épanouissement, en pleine maturité puissante une chose dont a vu de près les durs commencements, c'est alors qu'elle nous frappe

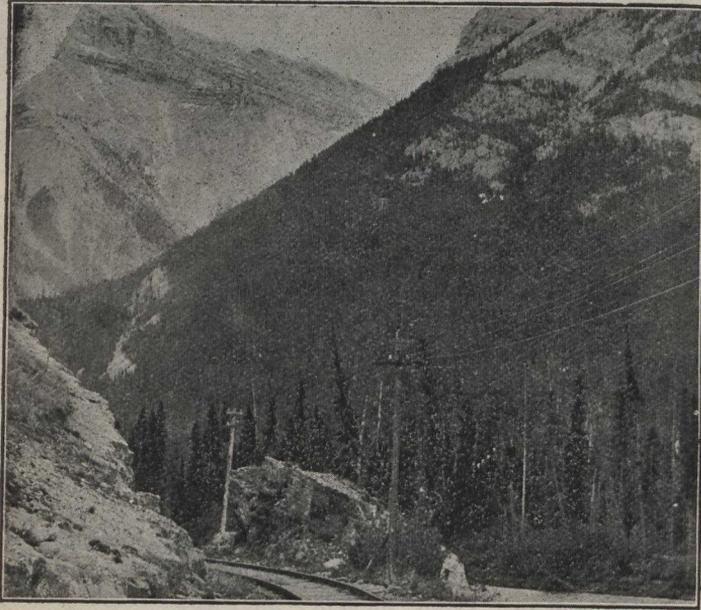
bien à plomb la surprenante rapidité du cours de la vie. On a peine à croire que près d'un quart de siècle ait été retranché de notre portion de vie, depuis des événements dont les détails sont encore frais dans notre mémoire.

Mais si l'on met, sous un autre angle, en comparaison le premier spectacle aperçu et celui d'aujourd'hui, le progrès accompli est tel que ce demi-siècle paraît plutôt surprenamment peu en face de pareils résultats.

Il y a cinq ans j'allai à North Bay; il fallut toutes les forces de l'évidence matériellement irrécusable pour me convaincre que c'était là le petit poste perdu de 1885. Le cabanon du télégraphiste isolé est devenu une belle petite ville active comme une ruche, avec siège épiscopal, plusieurs banques, de grands hôtels et tout le nécessaire et le superflu de la vie moderne.



Il y a vingt-trois ans, quand ce premier train transcontinental fut inauguré, les gares Viger et Windsor n'existaient pas. Quiconque aurait prédit les palais d'aujourd'hui ou les "Empress", ou les grands hôtels de la Compagnie, ou ses futurs embranchements, ou son service océanique transpacifique, celui-là eût vite été conduit sous la douche.



L'entrée dans les Montagnes Rocheuses

La compagnie n'avait alors que 4,651 milles de chemin. Le train fit le trajet de Montréal à Port Moody, le terminus de l'ouest à cette époque, en cinq jours et demi. Il n'y avait alors qu'un train par semaine, et c'était bien suffisant pour le trafic qu'il y avait.

Aujourd'hui il y a deux trains par jour pour l'ouest, et ils sont toujours remplis.

Depuis vingt-trois ans la compagnie a augmenté la longueur de ses lignes et elle, qui n'en avait que moins de cinq mille milles, en a aujourd'hui 13,000 milles.

Les recettes annuelles étaient alors de \$10,000,000, au-

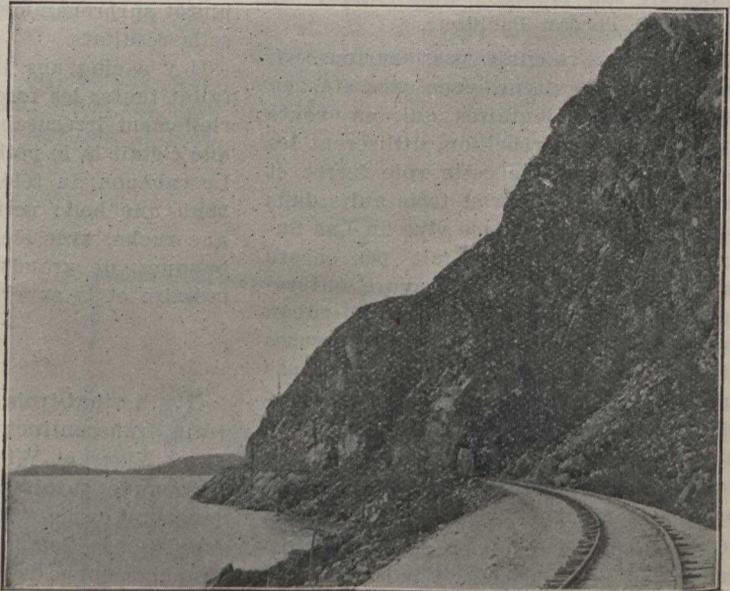
jourd'hui elles se chiffrent dans les \$72,000,000.

La compagnie avait, il y a vingt-trois ans, cinq ou six fois moins de locomotives et de wagons.

Le bureau central se trouvait rue Saint-Jacques, vis-à-vis la Place d'Armes. Les pièces n'en étaient ni belles, ni spacieuses, ni nombreuses. On y voyait souvent le gérant général en manche de chemise.

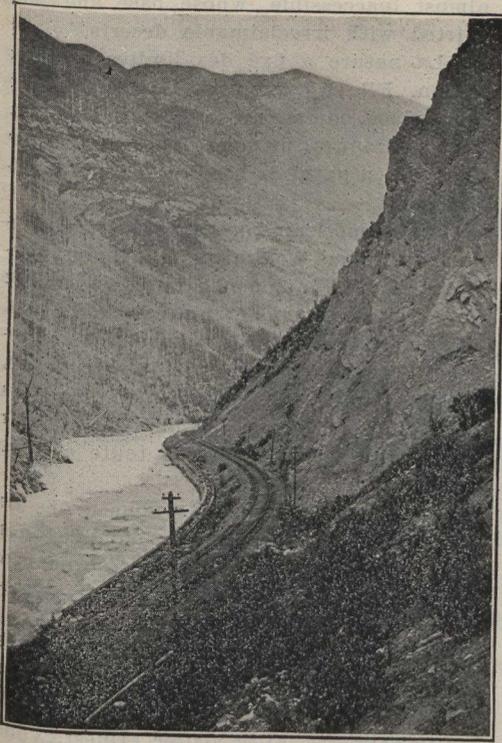
A cette époque, sir Thomas Shaughnessy n'était que le commissaire-acheteur de la compagnie.

Il y avait très peu d'employés. On en compte plus de mille aujourd'hui, dans les bureaux de la rue Windsor.



Au nord du Lac Supérieur

Notre Premier Transcontinental



Sur la rivière du Cheval-qui-Rue

Les recettes étaient si maigres que les caricaturistes de l'époque se plaisaient à exercer leur verve à leur sujet. Une gravure représente les principaux fonctionnaires du Pacifique et le gérant général de la Banque de Montréal cherchant un surplus à la lumière d'une chandelle.

Le hangar retapé du vieux square Dalhousie suffisait aux arrivées, départs et tous autres mouvements des trains.

Quand quelqu'un s'aventurait à pro-

noncer le mot dividende, on s'inquiétait de l'état de son cerveau.

Mais comme tous travaillaient! Et quand les bureaux furent transportés au square Victoria, la perspective était déjà satisfaisante.

Toutefois, rien ne transpirait au dehors. Les réunions annuelles se faisaient dans le plus grand secret et c'était tout un spectacle que de voir les reporters s'arracher le président pour obtenir une confidence.

Il y eut des époques de crises noires, et sans l'optimisme et l'aide matérielle de lord Strathcona, on ne sait trop ce qui serait arrivé. Les actionnaires prirent peur plusieurs fois, mais toujours, il sut leur faire partager sa foi profonde en l'avenir.



Je voudrais que tous mes compatriotes qui ont un peu d'argent et un peu de loisirs, pussent parcourir la voie principale du Pacifique Canadien de Montréal à Vancouver. Ils seraient émerveillés des victoires remportées par le génie et le travail de l'homme sur les bords du lac Supérieur et surtout dans les Montagnes Rocheuses.



Sur la rivière du Cheval-qui-Rue

Le spectacle d'un train entrant dans ces montagnes et se jouant—c'est le mot—des zigzags de la Rivière du Cheval-Qui-Rue, ce spectacle est unique.

Unique aussi ce défilé de remblais élevés, de précipices, de tunnels et de pics couverts de neige et perdus dans les nuages.

Unique aussi la succession de plaines immenses, pareilles à un océan n'offrant de saillant que des lames courtes.

Bacon disait, il y a plus de trois siècles: "Trois choses font une nation grande et prospère; un sol fertile, des usines actives et des moyens de transport facile pour hommes et choses."

C'est là en trois mots l'histoire du Nord-Ouest.

Ce Nord-Ouest canadien semblait, plus encore que le Far-West américain, une valeur à jamais morte.

Parlant de ce dernier, le Président Jefferson disait à John J. Astor en 1812 que c'était "an impassable barrier"—une barrière insurmontable.

Dix ans plus tard, Tracy disait en plein congrès américain: "Nature has fixed limits for our nation. She has kindly provided as our western barrier, mountains

almost inaccessible, whose base she has skirted with irreclaimable deserts."

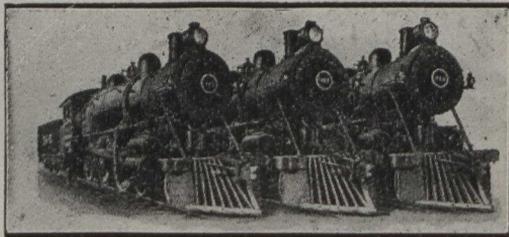
"La nature a fixé des limites à notre nation. Elle a généreusement (notez le mot) placé, comme notre barrière à l'ouest, des montagnes presque inaccessibles et dont elle a garni la base de déserts inutilisables."

Si les Américains, plus riches, plus audacieux, plus téméraires que nous jetaient si vite le manche après la cognée au sujet de leurs territoires de l'ouest, s'ils en faisaient si prestement le sacrifice, il devait en être ainsi pour nous, beaucoup plus même parce que, plus au nord, nos territoires semblaient devoir être davantage impropres à toute culture systématique.

Il est donc heureux que nous ayons eu parmi nous, à une époque donnée, des gens assez riches, assez entreprenants, assez persuasifs, assez clairvoyants et tenaces pour tenter l'aventure.

C'est à eux que nous devons le Pacifique Canadien qui a fait l'Ouest tout comme il a relevé l'Est.

Compatriotes, allez visiter l'Ouest. Vous en rapporterez des renseignements bien larges et bien profonds; vous en reviendrez, aussi, bien fiers de votre pays.



La Fermiere

Amour à la fermière! elle est
Si gentille et si douce!
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit dans la mousse.
Vieux vagabond qui tends la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière!

De l'escabeau vide au foyer
Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare.
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière;
Un jour..., puis en marche! et bonsoir
La ferme et la fermière!

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore;
Mais, pour moi, ce doux souvenir
Est du bonheur encore:
En fermant les jeux je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière!

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paye un bienfait (même égaré),
Ah! qu'il songe à ma dette!
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière!

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la Vierge Marie;
Que tous, par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière!

ENVOI

Ma chansonnette, prends ton vol!
Tu n'es qu'un faible hommage
Mais qu'en ce mois le rossignol
Chante et la dédommage;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière,
Longtemps, longtemps, se taise pour
La ferme et la fermière!



La Forêt en Feu

Par SEVERINE

UN paysan me dit:
—Allez voir Franchard. Le feu
de dimanche y a repris. Il paraît
que c'est terrible...



Terrible et terrifiant!

Autour des ruines du monastère, perceptibles à peine dans la fumée, deux cents chevaux de dragons sont attachés aux arbres ou tenus en bride par quelques cavaliers. Ils piétinent, hennissent, anxieux de l'incendie proche.

Sous la conduite des officiers, par là-bas, les hommes travaillent.

Je m'oriente, afin de regarder dans le sens où il vente, de n'être point aveuglée par les vapeurs. La Mare aux Pigeons est à peine roussie; mais, au Belvédère de Marie-Thérèse, le spectacle m'arrache une exclamation de stupeur.

Vous vous souvenez de cet océan de feuillage, riant et verdoyant, qui faisait, de ces gorges, comme un géant nid de mousse? Depuis le vert noir des sapins jusqu'au vert pâle des bouleaux, c'était une variété de nuances incomparable, toute la gamme et toute la lyre.

Or, maintenant, c'est une vision d'enfer, un gouffre, une de ces chimériques horreurs où se sont complu Salvator Rosa,

La forêt en feu

Gustave Doré, Daniel Vierge. Aucun de ceux qu'inspira le Dante ou qui tentèrent d'illustrer sa descente aux sombres bords, n'imagina si grandiose ni plus lugubre décor.

Le blanc des rocs, le noir des cendres— et c'est tout! Dans une vallée qui, d'être ainsi dépouillée, paraît encore plus immense, dans l'espèce d'entonnoir à pic que bossellent les blocs de grès, sur une étendue d'au moins cent hectares, des arbres dénudés se tordent, léchés de lueurs, ou sont couchés, expirants. Il n'est plus une feuille, plus un brin d'herbe! Le sol fume, flambe par places. Une odeur de genévrier flotte, dans les lourdes buées.

J'ai voulu voir de plus près. Je suis descendue. Vraiment, c'était effroyable ! Comme un loup poursuivi, le feu enjambait le sentier, sautait par-dessus les cavernes, escaladait la falaise. A un moment, tout a tourbillonné, je n'ai plus vu ma route, dans l'âtre brume du bois calciné.

La petite mort m'a couru sur la nuque. Au travers du sentier, j'ai rencontré, m'en retournant, une vipère et un corbeau morts...

Mais tout auprès, par miracle épargnée, une clochette bleue tintait à la joie. Je l'ai prise et baisée,—je suis remontée, la fleur aux dents!



Pauvre cher forêt! Comme ils auraient eu de la peine, les grands ancêtres, tes "vieux", à te voir ainsi mutilée! Mais ta beauté encore s'affirme dans la catastrophe, se rehausse de sauvage majesté, s'aggrave de la ruine, se magnifie de la dévastation!

C'est autre chose... et c'est peut-être encore d'une conception d'art plus haute. D'ailleurs, le temps agira. Que se calment donc les regrets,—et laissons faire aux printemps!

La Vie A Des Charmes

Les soirs sont bleus et les matins sont roses,
Le firmament divinise les eaux;
Au bord du lac, écoutant les roseaux,
Des femmes vont, qui respirent des roses.

Diversité du rêve et du décor:
C'est la vallée et les moineaux espiègles,
C'est la montagne avec ses hauts vols d'aigles,
Et tout cela vaut que l'on vive encor.

Il faudrait être aveugle et sourd, n'avoir
Ni tact ni goût, peu de doigt, pas de langue!
Du haut en bas il faudrait être exsangue
Pour décéder sans aucun désespoir.

Ci-git Une Sauterelle

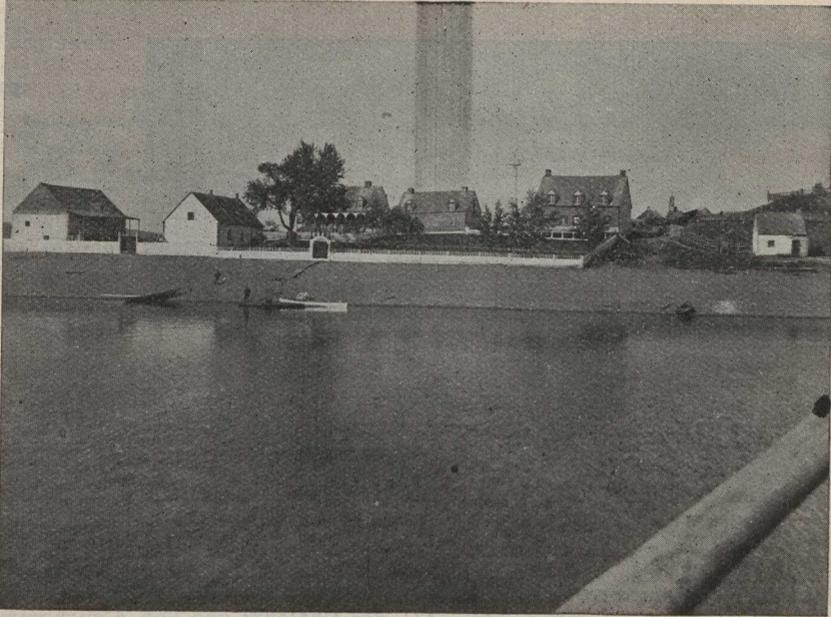
Ici gît, Etranger, la verte sauterelle
Que durant deux saisons nourrit la jeune Hellé,
Et dont l'aile, vibrant sous le pied dentelé,
Bruissait dans le pin, le cytise ou l'airelle.

Elle s'est tue, hélas! la lyre naturelle,
La muse des guérets, des sillons et du blé;
De peur que son léger sommeil ne soit troublé,
Ah! passe vite, ami, ne pèse point sur elle.

C'est là, Blanche, au milieu d'une touffe de thym,
Sa pierre funéraire est fraîchement posée;
Que d'hommes n'ont pas eu ce suprême destin!

Des larmes d'un enfant sa tombe est arrosée,
Et l'Aurore pieuse y fait, chaque matin,
Une libation de gouttes de rosée.

José-Maria de Hérédia.



En Terres Nouvelles

Par Tante Pierrette

MES vacances sont un coup double... Elles me préoccupaient, ces vacances. J'avais comme une fatigue rien qu'à penser qu'il me faudrait les passer au milieu de gens tapageurs qui ont envahi ma villégiature habituelle et ne comprennent pas, à ma manière, la science de se reposer et de se refaire. Or, voilà qu'au Monument National, parmi les connaissances nouvelles que je fis dans tout ce monde venu pour le congrès, il y en a une à qui, de fil en aiguille, j'en arrivai à exposer mon embarras.

—Sans être casanière, lui dis-je, je m'attache assez aux mêmes endroits. Il me semble que ce sera toute une histoire que m'acclimater à une nouvelle villégiature.

—N'en cherchez pas de nouvelle, me fut-il répondu, laissez-la vous rechercher et vous attirer sans que cela y paraisse. Parcourez à petites étapes un coin de votre pays que vous ne connaissez pas. Combinez l'utile et l'agréable. Peut-être ces

déplacements continus mais sans presse, sans heurts, varieront-ils des plus salutairement, pour votre santé, vos habituelles façons de villégiaturer.

—Mais où aller?

—Hé! hé! chère dame, je vais vous recommander une région idéale, parce que c'est comme aller à la mer—ce qui est fashionable et hygiénique. Et cette région, où vous verrez se coudoyant vieilles paroisses et terre nouvelles, vous intéressera suprêmement, vous dont je connaissais, par lecture, les goûts d'observation bien avant d'avoir connu et apprécié la personne.

—Vous êtes d'une galanterie... nationale. Mais cela ne me dit pas...

—Où aller? Eh bien, pour cette fois-ci, que ce soit à la Baie des Chaleurs. Vous n'ignorez pas que tout un beau monde y va, chaque été, et ne voudrait pour tout ou rien aller ailleurs. Vous, vous ne vous attarderez pas trop aux stations balnéaires,



Le colon au début

aux grèves fashionables, aux villages ultra chic: vous pénétrerez en terres neuves. A cette époque-ci où les politiciens vous jassent tant de colonisation, vous constaterez sur place ce qu'elle a fait, la colonisation, pour Bonaventure — Bonaventure qu'on croit à l'autre bout du monde, Bonaventure que Mercier mit un peu à l'ordre du jour, qui s'est développé discrètement, qui se développe sans cesse, qui n'est déjà plus un coin isolé en hiver et dont le Canada s'enorgueillira un jour comme d'un autre grenier d'abondances en tout genre. Sans oublier, entre nous, qu'un de ces bons matins, vous serez obligée, malgré votre chauvinisme de terrienne de l'intérieur, de confesser, que sous le rapport purement physique le pays de Bonaventure a des charmes que bien d'autres

n'ont pas.



Le soir même, je n'eus rien de plus pressé que de feuilleter les brochures préparées par M. Alfred Pelland, publiciste de ministère de la colonisation — ne sont-ce pas les guides, les vademecum en quelque sorte classiques? J'y lus quelque part:

“ Si nous longeons maintenant le littoral de cette baie des Chaleurs que l'on a surnommé à juste titre la Méditerranée canadienne, nous nous trouvons en présence de l'un des plus merveilleux cantons de la province, l'un de ceux qui offrent le plus de ressources à la colonisation, le canton Hamilton. L'accès en est des plus faciles. Le colon qui a pris le chemin de la baie des Chaleurs descend à St-Bonaventure ou à St-



Le colon qui a réussi

En Terres Nouvelles

Charles de Caplan et de là peut se rendre en voiture jusqu'au onzième rang, c'est-à-dire à la limite des établissements. Ici, point de déconvenue. La terre est riche et productive partout. Au reste, le colon peut s'en convaincre aisément en jetant un coup d'oeil sur les magnifiques champs qui bordent sa route. Une belle colonie s'est élevée en effet depuis quelques années dans le septième, huitième et neuvième rangs de ce canton. On lui a donné le nom de St-Alphonse de Caplan, et elle compte déjà près de 500 personnes. Il y a une église, avec un curé résident, moulin, etc. Cet admirable canton, où l'on compte encore près de 30,000 acres de terre, est richement boisé en épinette et cèdre et traversé par la belle rivière Bonaventure."

Ce fut précisément l'itinéraire tracé en ce paragraphe que je suivis. Comme bien d'autres, je fus tentée, rendue sur les lieux, de m'éparpiller un peu partout. Mais je me ressaisis, comprenant que ce n'était pas là le moyen de faire un voyage utile. Je me bornai à ce coin de pays et m'en trouvai bien.

C'est, en effet, une bien belle colonie. C'est même une révélation. Et peut-être est-ce bien l'air général de quiétude, de satisfaction qui frappe le plus.

Pendant que les politiciens martèlent des phrases sonores sur l'enclume de la colonisation, comme dirait un député métaphoriste de mes amis, ici on fait de la colonisation sans phrases. Pays neuf, terres neuves auxquelles, pourtant, on trouve tout de suite un aspect de stabilité, de robustesse, de go-ahead qui plaît et reconforte.

Presque tous ceux avec qui j'ai causé m'ont dit ce que leur a coûté leur établissement; presque rien en argent, surtout du travail—le travail, le fonds qui manque le moins.

Quelle leçon de choses instructive et absorbante que la comparaison entre les fermes qui commencent, celles qui ont tout juste passé la période initiale, celles qui entrent dans la période du grand rendement et celles qui y sont.

C'est surtout la gamme progressive des

habitations qui intéresse et proclame le degré de développement. Ici, la cabane la plus rudimentaire; là, la cabane agrandie, un peu plus confortable, un peu ornée déjà; plus loin la cabane lambrissée et peinte; enfin le cottage. Quelquefois, la cabane des commencements n'a pas disparu: sous le cottage aux gaies couleurs, à boiserie soignée, à véranda bien établie, c'est encore la bonne vieille charpente des premiers jours, comme dans l'homme mûr, c'est la chair, les muscles et la charpente de l'enfant.

Le pays n'est pas seulement beau et bon, il est fort sain. L'air, tamisé par les effluves forestiers et le salin plus ou moins atténué par l'éloignement, l'air est vivifiant. Cet air est aussi une source de revenus en plein rendement ou à venir. Car ce n'est plus seulement les bords de la baie que le villégiaturiste recherche. Ceux qui aiment le calme, ceux qui par besoin ou par goût préfèrent l'intérieur des terres, y trouvent assez de l'"air du bord" pour que ce soit une valeur de plus ajoutée aux autres qualités de "concessions".



Je souscris à pleines mains à ce paragraphe qu'on m'a fait lire dans la "Vigie":

"A ceux qui prétendent que la colonisation ne marche pas et ne progresse pas, je conseillerais d'aller visiter cette magnifique vallée de la Matapédia. Si vous voyiez l'aisance et la prospérité qui règnent partout, les belles fermes qui s'offrent partout au regard! La récolte, les prairies et les paturages ont la plus belle apparence et en voyant ces beaux champs, où il ne reste plus une souche, l'on se croirait dans les plus belles parties des campagnes du Richelieu et de l'Yamaska. Comparées à cela, les vieilles paroisses traversées par l'Intercolonial, entre Lévis et Petit Métis, font réellement piètre figure. Pourtant, l'on a à peine entamé ce beau domaine de la Matapédia et il est bien connu que plus on s'avance dans les profondeurs, plus les terrains sont beaux, riches et faciles à cultiver. Quand tout

cela sera établi, il y aura là une population de cent mille âmes vivant dans l'aisance et la prospérité, une riche population de cultivateurs."



Je lis dans une des brochures de M. Pelland:

" M. Buies écrivait naguère que la Baie des Chaleurs était la région la plus cosmopolite de toute la province. Il est de fait que l'on y rencontre des colons de toutes les origines: acadiens, jersiais, guernesais, américains, irlandais, écossais, canadiens-français. Les premiers établissements dans ce comté datent du régime français, mais leur importance s'accrut surtout avec rapidité à la suite de l'exode des loyalistes américains. Un certain nombre de familles américaines ne voulant pas changer d'allégeance mais demeurer fidèle à l'Angleterre avait pressé le gouvernement impérial, vers 1780, de leur concéder des terres. Leur demande fut agréée et c'est vers le comté de Bonaventure et de Gaspé que ces familles que l'on désignait sous l'appellation de " Loyalistes ", se dirigèrent de préférence. 200 familles de ces " loyalistes " vinrent s'établir en 1874, à New-Carlisle, dans la baie des Chaleurs et à Douglastown, dans la baie de Gaspé. Le gouvernement de l'époque alloua à chaque chef de famille un lopin de terre de deux cents acres et à chaque femme, fille et enfant cinquante acres.

" Jusqu'en 1786, époque à laquelle les terres furent octroyées régulièrement, la

couronne anglaise se chargea elle-même de subvenir à l'entretien des familles des loyalistes. On accorda des rations à chaque homme et à sa famille pour trois années. Le roi et la reine d'Angleterre firent encore plus. Ils fournirent aux loyalistes établis sur les bords de la baie des Chaleurs les instruments agricoles, les meubles, la literie, etc. Ces loyalistes se mirent bravement à l'oeuvre et créèrent en peu de temps des établissements qui ne tardèrent point à prospérer. Ce sont les descendants de ces familles loyalistes que l'on retrouve encore aujourd'hui à New-Carlisle, à New-Richmond et quelques autres endroits du comté de Bonaventure. Pendant de longues années, les loyalistes formèrent le gros de la population sur les bords de la baie des Chaleurs et même dans tout le comté. Ils ont encore la majorité dans les villages de New-Carlisle et de New-Richmond. Mais la situation s'est quelque peu modifiée depuis cinquante ans. L'élément canadien-français commença alors à envahir peu à peu ce territoire si plein de ressources, et à l'heure actuelle, il s'est développé dans de telles proportions qu'il forme la majorité de la population dans le comté. Le recensement de 1901 donne au comté de Bonaventure une population totale de 24,495 âmes. Sur ce nombre 17,0006 habitants sont d'origine française. Il n'est que juste d'ajouter que ces divers éléments vivent ensemble dans la concorde la plus parfaite et que les différences d'origine ont rarement été la cause de froissements.



NOTRE FEUILLETON.

Roman Complet :

LA PERLE NOIRE

par Victorien Sardou

de l'Académie Française.

QUAND il pleut à Amsterdam, il pleut bien, et quand le tonnerre s'en mêle, il tonne bien;—c'est la réflexion que faisait, un soir d'été, à la nuit, mon ami Balthazar Van der Lys, en courant le long de l'Amstel pour regagner son logis avant l'orage. Malheureusement le vent du Zuyderzée courait plus vite que lui. Une épouvantable rafale s'abattit tout à coup sur le quai, secouant les volets, brisant les enseignes, tordant les girouettes; et une certaine quantité de pots de fleurs, de tuiles, d'"espions" et de serviettes détachés des toits ou des fenêtres, s'en allèrent pêle-mêle dans le canal, suivis du chapeau de Balthazar, qui eut toutes les peines du monde à ne pas suivre son chapeau.—Après quoi le tonnerre éclatât; après quoi les nuages crevèrent;—après quoi Balthazar fut mouillé jusqu'aux os et se mit à courir de plus belle.

Pourtant, à la hauteur de l'Orphelinat, il se rappela qu'il est dangereux d'établir des courants par ces temps d'orage. Les éclairs se succédaient sans relâche; le tonnerre grondait coup sur coup: un malheur est vite arrivé.—Cette remarque l'épouvanta tellement qu'il se jeta à l'aveuglette sous un auvent de boutique, où quelqu'un le reçut dans ses bras et faillit rouler à terre avec lui, — un monsieur tranquillement assis sur une chaise;—et ce monsieur

n'était autre que notre ami commun, Cornélius Pump, que je vous donne pour le premier savant de la ville.

—Tiens!... Cornélius!... Que diable fais-tu là sur une chaise? dit Balthazar en se secouant.

—Oh! là! là! répondit Cornélius inquiet, ne t'agite pas ainsi; tu vas casser le fil de mon cerf-volant!"

Balthazar se retourna, croyant que son ami se moquait de lui; mais il le vit, non sans stupeur, gravement occupé à ramener à lui, par un fil de soie, le plus beau cerf-volant qu'Amsterdam eût jamais vu flotter dans les airs. Ce majestueux joujou se balançait sur le canal à une hauteur prodigieuse, et ne semblait regagner la terre qu'avec dépit. Cornélius tirait, le cerf-volant tirait, et le vent, compliquant la difficulté, s'amusait beaucoup de ce petit débat. Mais ce qui était bien fait pour provoquer l'admiration, c'est la queue du cerf-volant, deux fois plus longue qu'elle ne l'est d'ordinaire, et tout agrémentée de petits flocons de papiers, en quantité innombrable.

—Quelle diable d'idée, s'écria enfin Balthazar, de jouer au cerf-volant par un temps pareil?

—Je ne joue pas au cerf-volant, n'gaid, répondit Cornélius en souriant de pitié, je constate la présence de l'acide nitrique dans les nuages chargés d'électricité...: témoin, ajouta le savant, qui, cette fois, saisit le cerf-volant décidément

vaincu, et qui jeta un coup d'oeil sur les petits papiers dont la queue était garnie... témoin mon papier de tourne-sol qui est rougi, comme tu vois...

—Ah! bon, répliqua Balthazar avec le sourire un peu narquois de l'ignorant qui ne comprend rien à ces puérités de la science!... ah! c'est pour étudier!... Joli moment!

—Je le crois bien, répondit naïvement Cornélius, et quel observatoire!... Regarde-moi cela!—Pas de maisons rapprochées! Un bel horizon! Dix paratonnerres en vue, et tout en feu!—Voilà assez longtemps que je le guette, ce scélérat d'orage, et que je me promets de venir le regarder nez à nez!"

Un violent coup de tonnerre éclata sur ces mots.

"Va! va! reprit Cornélius, gronde et grogne tant que tu voudras; je te tiens et je te dirai ton fait!

—Et que vois-tu là de si intéressant? dit Balthazar, que l'eau du ruisseau commençait à envahir, et qui n'était pas de belle humeur.

—Pauvre homme, répliqua Cornélius avec un sourire de pitié; réponds-moi, qu'est-ce que cela?..."

—Parbleu! c'est un éclair! dit Balthazar ébloui.

—Oui, mais de quelle nature?..."

—De la nature des éclairs.

—Tu ne m'entends pas, reprit Cornélius, il y a éclair et éclair.—Nous avons l'éclair de "première classe," en forme de sillon lumineux, resserré, très arrêté sur les contours, affectant la forme du zigzag et la couleur blanche, purpurine ou violacée;—puis l'éclair de "seconde classe", nappe de lumière étendue, généralement rouge, qui peut embrasser tout l'horizon;—et enfin l'éclair de "troisième classe", roulant, rebondissant, élastique et de forme le plus souvent sphérique; mais est-il réellement globulaire, ou bien n'est-ce qu'une illusion d'optique?... Voilà précisément le problème qui me taquine depuis si longtemps!—Tu me diras, il est vrai, que les globes de feu ont été parfai-

tément observés par Howard, Schübler, Kamtz...

—Oh! je ne dis rien du tout, répondit Balthazar; voici l'eau qui gagne, et je voudrais bien m'en aller.

—Attends-moi, dit Cornélius; quand j'aurai vu mon éclair sphérique..."

—Ma foi, non; je ne suis qu'à trois cents pas de ma maison, je me risque. Et si tu veux bon feu, bon souper, bon lit au besoin, et, en fait de globe, celui de ma lampe, je t'offre tout cela.—Est-ce dit?"

—Attends un peu, mon éclair ne peut tarder..."

Balthazar, sans répondre, allait s'élaner dans la rue, quand, subitement, un éclair sinistre et cuivré déchira la nue, et au même instant la foudre éclata avec un effroyable vacarme à quelques centaines de pas.—La secousse fut si violente que Balthazar fléchit sur ses genoux et faillit choir.

"Il y a globe positivement, dit Cornélius; et cette fois je l'ai bien vu: allons souper!"

Balthazar, aveuglé et étourdi, se ramassait.

"La foudre est tombée du côté de ma maison!"

—Non! répondit Cornélius, c'est sur le quartier des Juifs!"

Balthazar, sans l'écouter, se mit à courir en dépit du danger, et Cornélius, rassemblant ses petits papiers et se coiffant de sa chaise, se décida à le suivre malgré la pluie qui redoublait.

A l'entrée du Swanenburger-straat, où est sa demeure, mon ami Balthazar fut complètement rassuré.—Aucune flamme n'illuminait la rue, et la maison était encore à sa place. Il franchit d'un bond l'escalier du perron et frappa deux ou trois coups en maître.—Toutefois, on s'empres- sa si peu d'ouvrir, que Cornélius eut le temps de le rejoindre. Balthazar frappait à tour de bras.

"Conçoit-on cette Christiane qui n'ouvre pas?"

A la fin, Christiane se décida. Elle était pâle à faire peur; ses mains tremblaient, et c'est à peine si elle pouvait parler...

“ Ah! monsieur, dit-elle, avez-vous entendu ce coup de tonnerre?... ”

—Il t'a donc rendue sourde? répondit Balthazar en s'élançant dans la maison; vite! du linge, ma fille, un grand feu et le couvert!...”

Il franchit les quatre ou cinq marches de l'escalier d'une enjambée; et, poussant la porte de la grande salle, il alla tomber dans son fauteuil avec un soupir de soulagement. Cornélius suivait avec sa chaise...

II

Une heure après, les deux amis achevaient de souper, les coudes sur la table, et narguaient le vent et la pluie qui faisaient rage au dehors.

“ Voici, dit Cornélius, le plus joli moment de la journée. Une bonne bouteille de curaçao blanc, un bon feu, de bon tabac, et un bon ami pour jaser avec vous; il n'y a pas mieux, n'est-ce pas, Christiane?... ”

Christiane allait et venait, posant sur la table, le lourd cruchon de grès et les verres antiques aux pieds légers. Son nom, prononcé par Cornélius, la fit rougir, mais elle ne répondit rien, toute frissonnante qu'elle était encore de sa frayeur.

Christiane (il est temps de vous le dire) était une jeune fille élevée par charité dans la maison de notre ami Balthazar, et je vous demande la permission de vous conter son histoire, si vite que vous n'aurez pas le temps de vous impatienter. Quelque temps après la mort de son mari, Madame Van der Lys, la mère de Balthazar, était un jour à la messe, quand elle sentit une légère secousse à sa robe; et, s'avisant que quelqu'un pourrait bien en vouloir à sa bourse, elle prit si bien son temps qu'elle saisit sur le fait la main de son voleur. C'était une main de petite fille, toute mignonne, toute rose, toute fraîche. La brave dame eut les larmes aux yeux de voir ces petits doigts de chérubin s'exercer si vite à mal faire. Son premier mouvement fut de relâcher l'enfant par pitié;

le second de la retenir par charité, et c'est à quoi elle se décida, la bonne âme!

Elle emmena chez elle la petite Christiane qui pleurait, ayant peur d'être battue par “ sa tante ”. Madame Van der Lys la consola, la fit causer, et en apprit assez pour comprendre que le père et la mère de l'enfant étaient de ces bohémiens qui courent les kermesses; que la petite fille avait été rompue dès son jeune âge à tous les exercices des saltimbanques; que le père s'était tué en exécutant un tour de force; que la mère était morte de misère; et enfin que la prétendue tante était une mégère qui rouait de coups la petite fille et qui l'instruisait à voler, en attendant mieux.—Je ne sais si vous avez connu madame Van der Lys, mais c'était une aussi bonne femme que son fils est un brave garçon. Elle garda l'enfant, que “ sa tante ” ne vint pas réclamer, comme bien vous pensez: elle l'éleva, lui apprit à lire, écrire et compter; et ce fut bientôt un petit modèle de douceur, de décence et de bonnes façons. Et puis quelle ménagère!... Quand la pauvre dame mourut, elle eut du moins la consolation de laisser à son fils, avec sa cuisinière, la vieille Gudule, qui était sourde et qui commençait à trébucher un peu, une jeunesse de quinze ans, alerte et vive, qui ne laisserait jamais s'éteindre le feu de Balthazar ni refroidir son dîner, et qui savait où trouver le beau linge et la belle argenterie pour les jours de gala.—Avec cela, polie, avenante, douce et jolie:—c'était du moins l'opinion de Cornélius, qui avait découvert dans ces yeux-là des éclairs bien autrement intéressants que ceux de la troisième classe... —Mais chut!... Je m'arrête ici pour ne pas médire.

Je puis ajouter pourtant que Christiane faisait bon accueil à Cornélius, qui lui prêtait de bons livres: le jeune homme, en sa qualité de savant, faisant plus de cas d'une femme de ménage comme Christiane que des plus belles poupées de la ville, lesquelles bien souvent ne sont bonnes à rien. Mais ce soir-là, il semblait que l'orage eût paralysé la langue de la jeune fille. Elle avait refusé de prendre place à

table, où son couvert était mis comme à l'ordinaire... ; et sous prétexte de servir les deux amis, elle allait et venait, écoutant mal, répondant de travers, et faisant le signe de croix à tous les éclairs... jusqu'au moment où Balthazar, se retournant, ne la vit plus et pensa qu'elle s'était retirée dans sa chambre.—Quelques minutes après, il alla prêter l'oreille à la porte de cette chambre qui ouvrait sur la grande salle, parallèlement au cabinet d'étude; comme il n'entendit rien, il resta convaincu que la jeune fille dormait déjà, et vint se rasseoir près de Cornélius en bourrant sa pipe.

“Qu'a-t-elle donc ce soir? dit Cornélius, en désignant du geste la chambre de la jeune fille.

—C'est l'orage, répondit Balthazar, les femmes sont si peureuses!

—Si elles ne l'étaient pas, ami Balthazar, répondit Cornélius, nous n'aurions pas l'immense bonheur de les protéger comme des enfants... celle-là surtout, qui est mignonne et frêle!... Je ne peux pas la regarder, vraiment, que les pleurs ne me viennent aux yeux, c'est si doux, si bon... si tendre!—Ah! la charmante enfant!

—Eh là! maître Cornélius, répliqua Balthazar en souriant, vous êtes presque aussi enthousiaste de mademoiselle Christiane que du tonnerre!”

Cornélius rougit un peu et murmura:

“Ce n'est pas la même chose!

—Naturellement... répondit Balthazar en éclatant de rire, et prenant amicalement les deux mains de Cornélius. —Voyons, lui dit-il avec ce bon sourire qui vient du coeur, et qui fait qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer ce garçon-là; est-ce que tu crois que je ne vois pas ce qui se passe?... Mais tu ne joues pas seulement au cerf-volant sur l'Amstel,—grand enfant que tu es..., tu joues aussi à la raquette avec Christiane..., et ce sont vos deux petits coeurs qui servent de volants...

—Comment, tu crois? balbutia le savant déconcerté.

—Mais voilà trois mois, ami Cornélius, et je ne pense pas que ce soit pour mes

beaux yeux seulement..., trois mois que tu viens ici deux fois par jour: à midi, en allant à ton cours du jardin zoologique, et à quatre heures en sortant.

—C'est le chemin le plus court, hasarda timidement Cornélius.

—Oui, pour te faire aimer...

—Mais...

—Voyons, reprit Balthazar sans l'écouter, raisonnons: Christiane n'est pas une jeune fille comme une autre; c'est un petit coeur et une petite tête bien intelligente, je t'en réponds; et assez pour admirer un savant comme toi. Tu lui serres les mains, tu t'inquiètes de sa santé; tu lui prêtes des livres qu'elle dévore. C'est un petit cours de chimie à propos d'une tache sur sa robe..., d'histoire naturelle au sujet d'un pot de fleurs, ou d'anatomie comparée à l'occasion du chat!... Elle t'écoute de toutes ses oreilles, de tous ses yeux; et tu ne veux pas que l'amour se mette de la partie, entre un professeur de vingt-cinq ans et une écolière de dix-huit?

—Eh bien, je l'aime, quoi! répondit résolument Cornélius, que veux-tu y faire?

—Et toi?

—Eh bien! je veux l'épouser.

—Eh bien! alors, dis-le donc!

—Eh bien! mais je le dis!

—Eh bien! alors, embrasse-moi donc! s'écria Balthazar, et vive la joie! moi aussi je me marie!

—Oh!... fit Cornélius saisi.

—Et j'épouse, continua Balthazar avec l'enthousiasme d'un amoureux qui ne voit et n'entend que lui, et j'épouse mademoiselle Suzanne Van Miellis, la fille du banquier.”

Cornélius fit un geste qui pouvait se traduire par: Diable!... avec un point d'admiration. Balthazar continua:

“Remarque bien, Cornélius, que je l'aime depuis six ans, et avec passion. Mais mademoiselle Suzanne, qui est aujourd'hui la fille reconnue d'un gros banquier, n'était alors que sa fille naturelle. Sa mère était si pauvre qu'elles venaient, toutes les deux, travailler chez nous à la couture. Te le rappelles-tu?... Et si je m'étais hasardé dans ce temps-là, à dire tout haut:

“Voilà ma femme!” on aurait poussé de beaux cris dans la famille. Je me disais donc tout bas: “Plus tard!... Plus tard!” Et le “plus tard” est venu. Un beau matin on a fait monter Suzanne et sa mère en voiture, et fouette cocher! Ce gros égoïste de Van Miellis, qui n'avait jamais voulu voir sa fille, l'avait rencontrée par hasard; il s'était ému... il avait des remords, à ce qu'il disait; moi, je crois qu'il avait tout bonnement la goutte à faire soigner; mais, quoi qu'il en soit, tu sais le reste aussi bien que moi. Il est mort l'hiver dernier, en laissant à sa fille une des plus belles fortunes de la ville.

—La plus belle... dit gravement Cornélius.

—Eh bien! voilà ce qui me fâchait, Cornélius, et ce qui m'empêchait de voir ma Suzanne; c'est qu'elle était trop riche. Je n'osais plus me présenter chez elle; j'aurais eu l'air d'y aller pour son argent. Tu ne te fais pas une idée de la quantité de gens qui veulent l'épouser maintenant! La première fois que je la rencontrai, depuis son changement de fortune, ce fut au Jardin Zoologique. Il y avait autour d'elle une demi-douzaine de messieurs de tout âge, et galants!... et empressés!... Je n'aurais jamais eu l'audace de l'aborder. Il faut être juste, c'est elle qui m'appela:—“Eh bien! monsieur Balthazar, vous ne saluez pas vos vieux amis?” Moi, je me confondais en politesse...—“Mademoiselle!... madame!...” — Ils riaient tout bas, les autres; mais quand elle eut pris mon bras, et que sa mère m'eût invité à dîner, ils ne riaient plus du tout, eux qu'on n'invitait pas... Et je passai une soirée, ce jour-là... Ah! Dieu, la jolie soirée!...

—Et enfin? dit Cornélius.

—Et enfin, je ne quittais plus sa maison. Je l'aimais comme un perdu, mais je n'aurais jamais rien dit. C'est la mère qui m'a poussé à parler... Une brave femme, tu sais, parce que j'étais poli avec elle quand elle était pauvre. Elle me dit l'autre jour, en me reconduisant:—“Mais parlez donc, monsieur Balthazar, vous valez mieux que tout ce monde-là, et je se-

rais si heureuse de vous appeler mon fils!...—Ma foi, cela m'a décidé: j'ai pris mon cœur à deux mains, et ce soir, quand je me suis trouvé seul avec Suzanne, j'ai dit le grand mot! Elle avait bien l'air de s'y attendre un peu; mais cela n'empêchait pas qu'elle ne fût aussi émue que moi. Elle rougissait... et néanmoins elle me regardait... Oh! elle me regardait jusqu'au fond de l'âme, si bien que tout dansait autour de moi. Enfin, elle m'a répondu:—“Monsieur Balthazar, il ne faut pas me savoir mauvais gré de ce que je vais vous dire, mais, depuis que je suis riche, je vous assure que je suis bien malheureuse. Je ne sais plus distinguer ceux qui m'aiment et ceux qui ne m'aiment pas. Je vois tant de gens qui m'adorent, que je me défie de tout le monde; et j'irais jeter ma fortune dans l'Amstel, plutôt que d'épouser un homme à qui je supposerais un vilain calcul!...”

—Ah! mademoiselle!” Moi je me récriais, tu comprends?

—“Oh! reprit-elle, je sais bien que vous n'êtes pas de ceux-là, monsieur Balthazar... Ce serait bien triste!... Mais ce n'est pas assez; je vais vous dire mon rêve. Je ne voudrais choisir pour mari que celui qui m'aurait aimé quand j'étais pauvre... Ah! je serais bien sûre de l'amour de celui-là, et je lui rendrais bien la pareille!—Mais alors, m'écriai-je, celui-là, c'est moi!... mademoiselle... c'est moi qui vous aime depuis six ans, et si je n'ai jamais osé vous le dire, vous avez bien dû vous en apercevoir!” Elle me répondit tout doucement: “Peut-être, oui.” Et elle continua à me regarder d'une manière si étrange. Je voyais bien qu'elle ne demandait pas mieux que de me croire, et qu'elle n'osait pas...

—“Tenez, reprit-elle, voulez-vous que je sois sûre de ce que vous dites? Vous rappelez-vous ce jour d'été où je travaillais chez vous avec ma mère? On apportait des fleurs nouvelles pour le jardin.—Ah! je me le rappelle bien, mademoiselle, c'étaient des orchidées.—Oui, et l'on me permit d'aller voir ces fleurs avec vous. Il y en avait de toutes les formes, et

singulières!... L'une ressemblait à un papillon, l'autre à une guêpe; une autre... on eût dit d'une petite figure; mais il y en avait une surtout qui les effaçait toutes, et sur dix fleurs du même pied, pas une qui lui ressemblât; c'était comme un petit cœur tout rose, avec deux ailes bleues de chaque côté!... et d'un si joli rose et d'un si joli bleu!... Je n'ai jamais vu la pareille. Et alors!...—Et alors, laissez-moi dire la suite, mademoiselle... Alors, comme nous nous penchions tous deux pour voir la fleur de plus près, je ne sais comment il se fit que vos cheveux effleurèrent un peu les miens, et dans le brusque mouvement que vous fîtes pour vous retirer, votre main, qui tenait la fleur pour la mieux voir, la détacha de sa tige... J'entends encore votre cri... Je vous vois encore prête à pleurer de cet accident et à me demander pardon... quand votre mère parut à la fenêtre et vous appela; et moi!...—Et vous?—Et moi, je ramassai la fleur tombée!—Vous l'avez ramassée?—Et je la gardai en souvenir de ce petit moment de bonheur si court et si doux.—Vous l'avez gardée?—Précieusement, mademoiselle, et je vous la montrerais quand vous voudrez!"

Ici, mon ami, si tu avais pu voir Suzanne... Ce n'était plus elle, Cornélius, non, c'était une créature nouvelle, et cent fois plus belle, si c'est possible... Ses yeux brillaient; sa figure rayonnait. Elle me tendit ses deux mains par un mouvement si joli qu'un ange n'eût pas mieux fait.—Ah! me dit-elle, c'est tout ce que je voulais savoir, mon ami, et je suis bien heureuse!... Si vous avez ramassé la fleur en souvenir de moi, c'est que vous m'aimiez déjà; et si vous l'avez gardée jusqu'à présent, c'est que vous m'aimez encore. Apportez-la demain, notre petite fleur aux ailes bleues... c'est le plus joli cadeau que vous pourrez mettre dans ma corbeille de noce!"— Ah! mon ami!... quand j'ai entendu ces mots: "La corbeille!" et "la noce!"... pour le coup, j'ai failli m'évanouir... Je me suis levé, et j'allais certainement faire quelque folie quand la mère est entrée.—J'ai sauté au

cou de la bonne dame, et j'ai embrassé sa fille une dizaine de fois sur ses joues; cela m'a calmé. J'ai pris mon chapeau et je me suis sauvé en courant, avec l'espoir de porter la petite fleur à Suzanne le soir même... Mais ce monstre d'orage a tout gâté, et j'ai remis mon bonheur à demain... Et voilà toute l'histoire!

—Ah! saints du paradis! s'écria Cornélius en se jetant dans ses bras; deux noces à la fois!" Et ici le brave gargon, imitant les gamins à la porte de l'église, jeta son bonnet en l'air en criant: "Vive la noce!... Vivent les mariés!... Vive madame Balthazar!... Vive madame Cornélius!... Vivent les petits Balthazar!... Vivent les petits Cornélius!"

—Veux-tu te taire, dit Balthazar en riant et en lui fermant la bouche. Tu vas réveiller Christiane...

—Ah! dit Cornélius, baissant la voix, ne réveillons pas Christiane; maintenant montre-moi ta fleur aux ailes bleues, que je l'admire...

—Elle est, dit Balthazar, dans un petit coffre d'acier, au fond de mon secrétaire, avec tous les bijoux de ma pauvre mère. Je l'ai enchassée dans un médaillon de verre entouré d'or et de perles noires. Je la regardais ce matin encore. C'est charmant. Tu vas voir!"

Ce disant, il prit la lampe, tira de sa poche un trousseau de clefs et ouvrit la porte de son cabinet...

Il n'était pas entré que Cornélius l'entendit pousser un cri, et se leva...—Balthazar reparut tout pâle sur le seuil de la porte:

"Cornélius... Ah! mon Dieu!..."

—Quoi donc? Qu'y a-t-il? s'écria le sautant effrayé...

—Ah! mon Dieu!... viens!... Regarde!... regarde!...

Et Balthazar éleva la lampe pour éclairer l'intérieur du cabinet...

III

Ce que vit Cornélius justifiait bien le cri de Balthazar!...— Le parquet était complètement jonché de papiers de toute

sorte, et cette profusion de papperasses s'expliquait à la vue de deux cartons verts arrachés de leur casier de bois, et éventrés sur le tapis. Ajoutez à cela un grand portefeuille de maroquin où Balthazar serrait sa correspondance, ouvert et béant, malgré sa serrure d'acier... et tout à fait vide, après avoir semé çà et là quelques centaines de lettres!...

Mais ce n'était pas la plus petite partie du mal.—Devant ce dégât, dont il ne cherchait pas encore à se rendre compte, le premier mouvement de Balthazar fut de courir au secrétaire. Il était forcé!...—La serrure de fer avait pourtant mieux résisté que celle du portefeuille, et le pêne était bravement resté dans la gâche; aussi, dans l'impuissance de l'arracher, avait-il fallu briser le couvercle du secrétaire. Toute la partie du bois adhérente à la serrure était littéralement hachée, déchiquetée, et réduite en charpie; et la serrure elle-même, détachée de toutes parts, pendait misérablement, avec ses clous, tordus et brisés!—Quant au couvercle arrondi et mobile comme celui de tous les secrétaires à la Tronchin, il était aux trois quarts relevé; assez pour permettre à la main de fouiller tous les tiroirs et tous les recoins du meuble.

Mais, chose étrange... la plupart des tiroirs que rien ne protégeait contre la violence et qui contenaient des valeurs en papier, avaient été respectés par le voleur, et il semblait même qu'il ne se fût pas donné la peine de les ouvrir. Toute son attention s'était portée sur celui qui contenait les pièces d'or et d'argent: quinze cents ducats environ, deux cents florins et le petit coffre d'acier dont Balthazar avait parlé, rempli de bijoux.—Ce tiroir, arraché de son alvéole, était absolument vide comme si on l'eut retourné; tout avait disparu: or, argent, bijoux, sans laisser trace; et, ce qui fut pour Balthazar le coup le plus cruel, c'est qu'ayant ramassé à terre le coffre d'acier, il s'assura qu'il était vide aussi, et que le médaillon avait été pris comme tout le reste!...

Cette perte cruelle, qui l'affectait plus que celle de tout son argent, fit succéder

à sa première stupeur un véritable accès de folie. Il ouvrit brusquement la fenêtre qui donnait sur la rue et se mit à crier à pleins poumons: "Au voleur!..." Toute la ville, suivant sa coutume, allait répondre: "Au feu!" si ce premier cri n'eût attiré une escouade d'agents de police mis en campagne pour constater et réparer les dégâts causés par l'orage. Ils accoururent sous la fenêtre où Balthazar, gesticulant, vociférant, ne sut pas venir à bout de s'expliquer. Toutefois, M. Tricamp, leur chef, vit bien qu'il s'agissait d'objets volés: après avoir invité Balthazar à faire moins de bruit dans l'intérêt de sa cause, il posta deux agents dans la rue, pour surveiller les abords, et pria ces messieurs de l'introduire dans la maison, sans réveiller personne: ce que Cornélius fit incontinent.

IV

La porte ouverte sans bruit, M. Tricamp entra sur la pointe du pied, suivi de son troisième agent, qu'il laissa dans le vestibule, avec ordre de ne laisser entrer ni sortir personne. Il pouvait être à peu près minuit; toute la ville dormait, et l'on s'assura, par la tranquillité qui régnait dans la maison, que Gudule, un peu sourde, et Christiane, fatiguée par les émotions de l'orage, n'avaient rien entendu de ce remue-ménage, et qu'elles reposaient tranquillement.

"Maintenant, dit M. Tricamp en baisant la voix, de quoi s'agit-il?"

Balthazar l'entraîna dans le cabinet; et, sans trouver la force de lui dire un seul mot, il lui montra le tableau.

M. Tricamp était un petit homme un peu chargé de graisse, et néanmoins un peu très-lesté; avec cela une physionomie souriante; un grand air de satisfaction personnelle, justifiée par sa grande renommée d'habileté... des prétentions à l'élégance, au beau langage et au savoir!...—Au demeurant, un homme adroit, rusé, et qui n'avait d'autre défaut, pour sa profession, qu'une excessive myopie: fâcheuse disgrâce qui l'obligeait à regarder les

choses de fort près, ce qui n'est pas toujours le moyen de les bien voir.

Il fut évidemment surpris; mais il est de règle, pour tout métier, de ne pas paraître étonné devant les "clients."—Il se contenta de murmurer: "Très-bien!... très-bien!..." en souriant et en jetant de tous côtés le coup d'oeil exercé du maître.

"Vous voyez, monsieur!... lui dit Balthazar suffoqué... vous voyez?"

—Très bien! répondit M. Tricamp; le portefeuille forcé, le secrétaire forcé! Très-bien, parfait!...

—Comment, parfait? dit Balthazar.

—On a pris l'argent, n'est-ce pas? continua M. Tricamp.

—Tout l'argent, monsieur.

—Bon!

—Et les bijoux!... Et mon médaillon!

—Bravo! Vol avec effraction dans une maison habitée!... Excellent!... Et vous ne soupçonnez personne?

—Personne, monsieur!

—Tant mieux! Nous aurons le plaisir de la découvrir."

Balthazar et Cornélius se regardèrent avec surprise; mais M. Tricamp continua tranquillement et sans s'étonner:

"Voyons la porte!"

Balthazar lui montra la porte unique du cabinet, munie de sa belle serrure du vieux temps, un chef-d'oeuvre comme on n'en trouve plus que dans nos bons Pays Bas. Tricamp fit jouer la serrure.—Cric! crac! —C'était net, sonore et plein d'aisance... Il retira la clef et s'assura par un seul coup d'oeil de l'impossibilité d'ouvrir cette serrure au moyen des engins ordinaires. La clef avait la forme d'un double trèfle et se compliquait d'un secret qui, par exception, n'était pas connu de tout le monde.

"Et la fenêtre?... dit M. Tricamp en remettant la clef à Balthazar.

—La fenêtre était fermée, dit Cornélius, et nous ne l'avons ouverte que pour vous appeler. D'ailleurs, remarquez, monsieur, qu'elle est munie d'une forte grille, dont les barreaux sont très rapprochés."

M. Tricamp s'assura en effet que les barreaux n'auraient pu livrer passage à un

enfant de deux ans, et referma lui-même la fenêtre. Après quoi, il se retourna naturellement du côté de la cheminée. Balthazar suivait tous ses mouvements sans rien dire, avec la confiance du malade qui regarde le médecin écrire son ordonnance.

M. Tricamp se pencha et considéra attentivement l'intérieur de la cheminée; mais là encore il fut dérouté.—Une maçonnerie récente avait comblé les trois quarts du conduit, ne laissant que l'ouverture nécessaire au passage d'un tuyau de poêle.—Ce poêle, démonté tous les ans, au printemps, pour être nettoyé et remonté seulement aux premiers froids, était actuellement au grenier, et la cheminée était absolument vide.—M. Tricamp ne se demanda pas un seul instant si ce conduit de poêle pouvait livrer passage à quelqu'un, et se releva plus embarrassé qu'il ne voulait bien le paraître.

"Très bien! fit-il... diable!" Et il regarda le plafond, après avoir remplacé son lorgnon par une paire de lunettes. "De ce côté encore, rien de suspect, ni même de douteux." Il prit la lampe des mains de Balthazar et la plaça sur le secrétaire, en ôtant l'abat-jour; et soudain ce mouvement leur fit découvrir un détail qui leur avait échappé jusque-là...

A trois pieds au-dessus du secrétaire et à distance à peu près égale du sol et du plafond, une sorte de couteau était fiché dans la cloison; vérification faite, ce couteau appartenait à Balthazar. C'était une arme étrangère, le cadeau d'un ami, qui trouvait ordinairement sa place dans le secrétaire; mais ce qui devait surprendre, c'est l'étrange emploi qui en avait été fait. "Dans quel but ce couteau planté dans le mur?..." Au même instant, Tricamp fit remarquer que le fil de fer de la sonnette qui longeait la corniche au-dessus du secrétaire avait été brisé, tordu, et que les deux fragments rompus pendaient dans la direction du couteau. Il sauta lestement sur une chaise, puis sur la tablette du secrétaire, et se mit en mesure d'exa-

miner la chose de plus près. Mais il était à peine debout sur cette échelle improvisée qu'il poussa un cri de triomphe. Il n'eut qu'à étendre le bras entre le couteau et la corniche du plafond, pour soulever un fragment du papier de tenture décollé sur trois de ses côtés, et pour découvrir dessous une large ouverture circulaire percée dans la cloison, et que ce papier rabattu avait fermée jusque-là comme une soupape.

Cette découverte était tellement inattendue que les deux jeunes gens y assistèrent bouche béante. Pourtant l'étonnement ne fut pas de longue durée; Balthazar se rappela bien vite et expliqua que cette ouverture, condamnée et oubliée depuis longtemps, avait servi primitivement d'oeil-de-boeuf pour l'éclairage de la pièce voisine, laquelle n'était alors qu'un cabinet de toilette. Plus tard, une reconstruction partielle de la maison avait permis à M. Van-der-Lys de transformer ce cabinet en une chambre à coucher, en l'éclairant par une fenêtre sur la rue; et de supprimer l'oeil-de-boeuf, désormais inutile, par l'application sur les deux faces d'une toile et d'un papier de tenture semblable à celui des deux pièces.—M. Tricamp leur fit remarquer que le morceau de papier carré rapporté anciennement de ce côté, avait été décollé avec une extrême habileté, qui supposait chez l'opérateur l'intention de le recoller plus tard. En se haussant un peu, il parvint à glisser son bras par l'ouverture, et s'assura que le même travail avait été fait de l'autre côté, sur le papier de la chambre voisine, avec la même précaution, la même adresse et dans le même but évidemment!...

Dès lors, il n'y avait plus à douter:—c'était assurément de ce côté qu'il fallait supposer l'introduction du voleur, l'oeil-de-boeuf étant assez large pour lui livrer passage. M. Tricamp, descendu de son piédestal, se mit en devoir d'expliquer avec une extrême aisance toute la conduite du malfaiteur depuis son arrivée jusqu'à son départ.—"Le couteau, dit-il, placé à une égale distance du secrétaire et de l'oeil-de-boeuf, est évidemment un

échelon qu'il s'est préparé pour l'ascension du retour, plus difficile que la descente. Le fil de fer de la sonnette, brisé dès le début, quand il était à portée de sa main, a pu lui servir de corde et de point d'appui, non pas du côté où il eût mis en branle la sonnette, mais de l'autre, où il ne pouvait agiter que le cordon; et c'est en effet le fragment du fil, attaché au cordon, qui semble le seul tordu par cet emploi. Quant aux cartons effondrés sur le tapis et dont rien ne justifie le pillage, il est facile de comprendre que notre voleur, en grim pant pour sortir, a pu faire un faux mouvement et perdre l'équilibre; auquel cas il s'est raccroché au premier objet à sa portée. Or, le cartonnier étant plus haut que le secrétaire, répondait à ce besoin. Tandis que le pied droit portait sur le couteau, le pied gauche, balancé balancé dans le vide, allait s'appuyer un moment sur le cartonnier qui vacillait..., et deux cartons glissaient sur le parquet... les deux cartons supérieurs, comme vous voyez, lesquels devaient naturellement tomber les premiers. Après quoi, raffer mi par ce léger appui, il a pu regagner l'oeil-de-boeuf sans encombre; et le cartonnier, soustrait à l'impulsion, a repris naturellement l'équilibre!—J'attribue au trouble causé par cette chute de cartons la négligence du voleur à recoller les fragments de tenture qu'il n'eut pas détachés avec tant de soin, s'il n'avait eu le projet de les rétablir dans leur état primitif.—Tout cela ne vous semble-t-il pas rationnel, évident, clair comme le jour?"

Balthazar et Cornélius n'écoutèrent pas sans une certaine admiration ce réquisitoire ingénieux. Mais le premier n'était pas homme à s'extasier longtemps; il ne voyait plus qu'une chose, son médaillon; et, certain maintenant de la façon dont le malfaiteur était entré, il ne demandait plus à connaître que le chemin par lequel il était sorti...

"Patience, lui répondit M. Tricamp en savourant une prise, avec tout l'orgueil du triomphe; maintenant que nous connaissons les procédés du voleur, assurons-nous de son tempérament.

—De son tempérament! s'écria Balthazar... nous avons bien le temps!...

—Oh! pardonnez-moi, répliqua Tricamp, nous ne saurons mieux faire; et monsieur, qui est un savant, me comprendra tout de suite. L'application des connaissances physiologiques aux enquêtes, informations et examens judiciaires, est un fait désormais accompli, monsieur, et qui ruine de fond en comble tout l'empirisme de la vieille routine...

—Mais, dit Balthazar, pendant que vous parlez, mon voleur court!

—Laissez faire, répondit M. Tricamp, nous le rattraperons! Je dis donc que vous ne sauriez remonter sûrement à la source du crime, si vous vous privez volontairement de l'étude des caractères par lesquels le criminel s'affirme et se dénonce en quelque sorte lui-même. Et quel caractère, quelle marque, quelle estampille plus infaillible, monsieur, que celle du tempérament, qui se révèle tout entier dans les "nuances de l'acte?" Rien ne ressemble moins à un vol qu'un autre vol, à un assassinat qu'un autre assassinat. Dans la façon dont le crime est commis, dans le plus ou moins d'esprit, de talent, de brutalité et de propreté qui préside à son accomplissement, soyez sûr que l'auteur signe son nom en toutes lettres. Il ne s'agit plus que de le déchiffrer.—Ainsi, hier matin, sur deux servantes également suspectes d'avoir volé un châle à leur maîtresse, j'ai pu désigner la coupable à première vue. La voleuse avait le choix de deux cachemires: l'un bleu, l'autre jaune; elle avait pris le bleu! L'une des servantes était blonde et l'autre brune, j'étais sûr de ne pas me tromper en arrêtant la blonde: la brune eût évidemment choisi le châle jaune!

—C'est admirable! dit Cornélius.

—Eh bien, ajouta Balthazar, dites-moi le nom de mon voleur;... et vite, car j'ai la fièvre...

—Je ne vous dirai pas tout de suite le nom, reprit M. Tricamp; mais ce que je puis affirmer d'abord, c'est que le coupable en était à ses premières armes... — L'adresse avec laquelle ce papier est détaché

du mur pourrait nous abuser un moment sur "ses facultés;" mais le papier qui a séché sur place cinq ou six ans se décolle de lui-même si facilement qu'il n'y a pas là grand talent.—L'ouverture était pratiquée; le mérite était donc de la découvrir; et encore la vue du papier rapporté était-elle un indice plus que suffisant. Je ne parle pas de ce portefeuille si grossièrement éventré, ni de ce meuble forcé d'une façon brutale et sauvage!— Tout cela est à faire hausser les épaules: c'est "travaillé" sans grâce et sans goût. Voyez-moi cette serrure qui pend! C'est lamentable!... Il n'a pas même su faire sortir le pêne de la gâche.—Il faut qu'il ait des outils de savetier; et ce n'est pas pardonnable aujourd'hui que l'industrie anglaise nous fabrique des instruments si légers, si délicats, si commodes!... Ah!... messieurs, je vous ferai connaître, quand vous voudrez, des artistes qui vous feront vos secrétaires de manière à vous enthousiasmer!

—Donc, dit Cornélius, c'est un novice?

—Evidemment..., et puis c'est un manant. Un voleur qui se respecte un peu, n'aurait garde de laisser un appartement dans ce désordre: il y mettrait plus de coquetterie... Saundersen, que nous avons exécuté l'autre jour serait plutôt revenu, monsieur, pour remettre toute chose à sa place. Voilà l'artiste!—J'ajouterai que ce personnage ne doit être ni grand, ni très robuste. Je n'en veux pour preuve que l'emploi de ce couteau et du cordon de sonnette, là où un homme de vigueur et de taille raisonnables devait se hisser facilement, par la seule force du poignet. De plus, une main robuste eût enfoncé ce couteau d'un seul coup, tandis que notre voleur a dû frapper longtemps pour le faire pénétrer dans la cloison: voyez plutôt à l'extrémité du manche cet écrasement tout récent.

—C'est vrai! dit Balthazar, ébloui par cette profondeur de vues.

—Mais pourtant, objecta Cornélius, ce secrétaire dont le bois est en charpie?

—Eh! monsieur, s'écria Tricamp, voilà justement où se révèle la faiblesse! La

véritable force est sereine et calme; car elle est sûre d'elle-même. Elle donne un coup de poing, un seul, sur un secrétaire arrondi, qui ne demande qu'à sauter, et il saute! Tandis que ceci est l'oeuvre d'un impuissant qui perd la tête. L'objet résistait, il a frappé, cogné à tort et à travers; il l'a mis en fagots, en miettes, en bouillie... Pas de muscles, des nerfs!... Travail d'enfant, ou de femme.

—De femme?... s'écria Balthazar.

—Depuis que je suis ici, monsieur, répondit Tricamp, je n'en ai pas douté une minute.

Balthazar et Cornélius se regardaient...

“Et pour me résumer, ajouta Tricamp en prenant une dernière prise... c'est une femme jeune... car elle escalade...—petite...—familière avec vos habitudes, car elle a profité du moment où vous étiez dehors pour agir à loisir; car elle est allée droit au tiroir qui contient l'argent, en négligeant les autres. Et enfin, pour tout dire en un mot, si vous aviez ici ou une jeune maîtresse, ou une jeune servante... ne cherchez pas plus loin: c'est elle!

—Christiane!... s'écrièrent ensemble les deux jeunes gens.

—Ah! il y a donc une Christiane, dit M. Tricamp.—Eh bien, c'est Christiane!”

VI

Balthazar et Cornélius se regardaient tout pâles... Christiane!... la jolie Christiane!... leur Christiane si bonne... si douce! une voleuse!... Allons donc!... Et pourtant ils se rappelaient son origine et la manière dont elle était entrée dans la maison... Après tout, ce n'était qu'une bohémienne... Balthazar était tombé sur une chaise comme un homme ivre. Quant à Cornélius, il lui semblait qu'on venait de lui brûler le coeur avec un fer rouge et qu'il allait en mourir...

“Voyons donc cette Christiane, dit M. Tricamp en les tirant tout à coup de leur stupeur, et visitons sa chambre!

—Sa chambre, répondit Balthazar, en essayant de se lever!... Mais la voilà, sa

chambre! et il montra l'oeil-de-boeuf.

—Et vous n'avez pas tout deviné? reprit en souriant l'agent de police.

—Mais, dit Cornélius en faisant un effort pour parler, elle a dû nous entendre!”

Tricamp saisit la lampe, sortit vivement, poussa la porte de la pièce voisine et entra dans la chambre de Christiane, suivi des jeunes gens... La chambre était vide! Ils poussèrent tous trois le même cri: “Elle s'est sauvée!”—M. Tricamp s'assura en un tour de main que le lit n'était pas défait, et en même temps que rien n'était caché ni dans le matelas, ni dans la pailasse. “Elle ne s'est pas même couchée,” dit-il...

Au même instant, ils entendirent du bruit sous le vestibule; la porte de la grande salle s'ouvrit brusquement, et l'agent mis en faction par Tricamp entra, poussant devant lui Christiane, qui paraissait plus surprise qu'effrayée!...

“Monsieur Tricamp, dit l'agent, c'est une jeunesse qui allait sortir, et que j'ai arrêtée comme elle tirait les verrous.”

Christiane les regardait tous avec un étonnement si naturel, que tout le monde y eût été pris..., sauf pourtant M. Tricamp...

“Mais enfin, qu'est-ce que vous me voulez? dit-elle à l'agent qui fermait la porte derrière elle...—Monsieur Balthazar, dites-lui donc qui je suis!

—D'où viens-tu? dit Balthazar.

—De là-haut, répondit-elle. Gudule a peur du tonnerre; comme il grondait encore quand elle est montée se coucher, elle m'a priée de lui tenir compagnie, et j'ai dormi dans sa chambre, sur un fauteuil. Je me suis réveillée, j'ai vu le beau temps revenu, je suis descendue pour me mettre au lit; et j'allais m'assurer que vous n'aviez pas oublié de tirer les verrous, lorsque ce monsieur m'a arrêtée... Et il m'a fait joliment peur!...

—Vous mentez, répliqua brusquement M. Tricamp: vous alliez tirer les verrous pour sortir; et vous ne vous êtes pas couchée, pour n'avoir pas la peine de vous rhabiller et pour guetter plus facilement le moment de la fuite?”

Christiane le regarda de l'air le plus naïf du monde.—“De la fuite? Quelle fuite?”

—Ah! murmura M. Tricamp, nous avons de l'aplomb!

—Viens ici, dit Balthazar, à qui cette scène donnait la fièvre... Viens, et je te répondrai!...”

Il prit la jeune fille par le bras et l'entraîna dans le cabinet. “Jésus Dieu! s'écria la jeune fille sur le seuil, qu'est-ce qui a fait cela?”

Le cri paraissait tellement sincère qu'il y eut une seconde d'hésitation; mais les émotions de M. Tricamp n'étaient pas de longue durée; il attira Christiane jusqu'au secrétaire, et lui dit brutalement en lui montrant le couvercle brisé: “C'est vous!”

—Moi!” s'écria Christiane, qui ne parut pas tout d'abord savoir ce que l'on voulait dire.

Elle regarda d'un air hébété Balthazar... puis Cornélius... puis ramenant ses regards vers le secrétaire, elle aperçut le tiroir vide...; et alors comme si elle comprenait tout à coup...; poussant un cri déchirant: “Ah! vous dites que je vous ai volé!...”

Personne n'eut le courage de répondre: Christiane fit un pas vers Balthazar, qui baissa les yeux devant son regard... Tout à coup elle porta la main à son cœur comme si elle étouffait... essaya de parler... prononça deux ou trois mots incohérents, où l'on ne distinguait que: “Volé!... moi!... volé!... moi!...” et tomba à terre comme une morte! Cornélius se précipita sur elle, et la releva en la serrant dans ses bras.

“Non! s'écria-t-il! non!... ce n'est pas possible!... cette enfant-là n'est pas coupable!...”

Il courut à la chambre voisine et étendit la jeune fille sur son lit. Balthazar le suivit tout ému; M. Tricamp, toujours souriant, allait entrer derrière eux, quand l'un des agents le retint doucement par la manche...

“Avec votre permission, monsieur Tricamp, lui dit-il, nous avons déjà un renseignement sur la jeune personne.

—Voyons le renseignement, dit Tricamp, en baissant la voix.

—Tandis que le camarade faisait le guet dans la rue, le boulanger qui demeure en face lui a raconté que ce soir, un peu avant le grand coup de tonnerre, il a vu mademoiselle Christiane à la fenêtre de la rue; celle de la grande pièce.— Elle glissait un paquet à un homme avec manteau et grand chapeau...

—Un paquet, dit vivement Tricamp... bien, parfait!... Prenez le nom du témoin et surveillez toujours les abords de la maison, mais auparavant, aller me chercher la gouvernante... Elle couche au premier étage...”

Les agents s'éloignèrent, et M. Tricamp entra dans la chambre de Christiane.

Christiane était étendue sur son lit, toujours évanouie, malgré les efforts de Cornélius pour la ranimer. Sans s'arrêter à la regarder, M. Tricamp examina la chambre, et aperçut tout d'abord au-dessus de la commode l'oeil-de-boeuf ouvert sur le cabinet de Balthazar, et le papier de tenture décollé aussi adroitement que dans l'autre pièce. Il prit une chaise, la posa sur le marbre et la commode, et, mesurant la distance, s'assura que l'escalade était des plus faciles au moyen de cette échelle improvisée.

Après quelques minutes d'examen données à la commode elle-même, il revint à Balthazar, le sourire sur les lèvres.

“Après tout, dit ce dernier, qui contemplait tristement la jeune fille immobile et glacée, qui nous prouve que c'est elle?”

—Mais ceci! répondit M. Tricamp en déposant dans sa main une des perles noires détachée du médaillon...

—Où l'avez-vous trouvée? dit Balthazar.

—Là, répondit l'agent de police. Il désignait un tiroir de commode tout rempli d'effets ayant appartenu à Christiane, et qui était resté ouvert par mégarde.

Balthazar courut au meuble, secoua les robes, le linge, et bouleversa tout dans ce tiroir... et dans les autres... mais inutilement... Le médaillon n'y était pas. Il regarda tout autour de lui; cette com-

mode, le lit et une table sans tiroir composaient tout le mobilier de Christiane. Du reste, ni coffre, ni armoires, et rien qui pût servir à cacher les objets volés...

Pendant la jeune fille se ranimait. Elle ouvrit les yeux, regarda tout le monde autour d'elle: puis, se rappelant, elle détourna la tête et se mit à fondre en larmes en se cachant dans son oreiller.

—Ah! murmura M. Tricamp... les larmes... nous allons avouer." Et tout doucement, il se pencha sur elle, en prenant sa voix la plus douce: "Voyons, mon enfant, un bon mouvement!... Eh! mon Dieu! on n'est pas parfait!... Et nous aurons pour vous tous les regards que l'on doit à une charmante fille... Nous sommes donc un peu coquette... hein?... Nous avons donc voulu nous faire belle?... Nous voulons donc plaire à quelqu'un?..."

—Eh! mon Dieu, monsieur, dit Cornélius...

—Chut! jeune homme, répliqua M. Tricamp à demi-voix: soyez sûr qu'il y a complice." Et se penchant de nouveau sur Christiane: N'est-ce pas, ma mignonne, que c'est vous?..."

—Ah! s'écria Christiane, en se redressant tout à coup, tuez-moi, vous!... mais ne le répétez pas!"

L'apostrophe fut si vive, que M. Tricamp sauta en arrière.

"Monsieur, lui dit Balthazar, ayez la bonté de nous laisser seuls avec cette enfant, votre présence l'irrite; et nous aurons d'elle meilleur marché que vous."

M. Tricamp s'inclina.

"Comme il vous plaira, monsieur, mais défiez-vous. Quelle gaillarde!"

Et il sortit...

VII

Cornélius ferma brusquement la porte sur lui; puis les deux jeunes gens s'approchèrent doucement de Christiane, qui s'était assise sur son lit et qui regardait devant elle, l'oeil fixe, sans larmes cette fois, et tremblant la fièvre de tout son corps.

"Voyons, Christiane, mon enfant, dit

Balthazar en essayant de prendre sa main crispée sur le lit, nous voilà seuls maintenant, vous n'êtes plus qu'avec des amis... Vous allez parler?"

—Je ne veux pas rester ici! dit Christiane d'une voix rauque et sèche, je veux m'en aller... laissez-moi m'en aller!..."

Cornélius la fit rasseoir doucement:

"Vous ne pouvez pas sortir, Christiane, vous ne le pouvez pas, sans nous répondre.

—Dites-nous la vérité, reprit Balthazar, je vous en prie, Christiane, toute la vérité, mon enfant... On ne vous fera rien... je vous le jure sur mon honneur... Je vous pardonnerai, et personne ne le saura... je vous le jure, Christiane... devant Dieu!— Est-ce que vous ne m'entendez pas?..."

—Si! répondit Christiane, qui ne l'écoutait pas... Ah! je ne peux plus pleurer!... Ah! si je pouvais pleurer!... Faites-moi pleurer!..."

Cornélius regarda son ami d'un air inquiet. Il prit les deux mains brûlantes de la jeune fille, et, les serrant doucement dans les siennes: "Christiane... ma fille, lui disait-il avec toute la tendresse possible, il y a miséricorde pour tous, et nous vous aimons trop pour être sans pitié! Ecoutez-moi, je vous en prie. Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?"

—Si, dit Christiane en le regardant.

Et ses yeux devinrent humides.

"Eh bien, je vous aime, moi... vous le savez bien... je vous aime de tout mon coeur!"

—Ah! s'écria la jeune fille attendrie et fondant en larmes, c'est vous qui dites que j'ai volé!"

—Eh bien, non, répondit vivement Cornélius, non! je ne le dis pas; non! je ne le crois pas! Mais, chère enfant, vous voyez bien qu'il faut m'aider à vous justifier, à trouver le coupable, et pour cela il faut être franche avec moi et tout me dire, tout!..."

—Oui, vous êtes bon, vous! répondit Christiane en pleurant. Vous avez pitié de moi et vous ne croyez pas ce qu'ils disent! Défendez-moi!... Est-ce que vous ne voyez pas qu'ils sont stupides avec leur

vol!... Et qu'est-ce que l'on veut que je vole ici?... Est-ce qu'il y a dans ce mur-là, reprit-elle avec plus d'exaltation en frappant sur la muraille, est-ce qu'il y a une seule pierre que je n'adore pas? Est-ce que l'on vole sa propre vie et son propre sang?... Et dire que ma bonne mère n'est pas là?... (C'est le nom qu'elle donnait à madame Van der Lys.) Ah! si elle était là... elle vous ferait rentrer sous terre avec votre vol!... Mais je suis seule, n'est-ce pas?... et l'on m'accuse parce que je suis une bohémienne... parce que j'ai volé quand j'étais petite... Et l'on m'appelle "voleuse!... voleuse!... voleuse!..." On m'appelle "voleuse!!..."

Elle retomba sur le lit en sanglotant.

Balthazar n'y tint plus: il se mit à genoux devant le lit, et de sa voix la plus humble, la plus suppliante, comme s'il était lui-même le coupable:

"Christiane! ma soeur, ma fille, mon enfant, regarde-moi!... Je suis à genoux, tu le vois! je te demande pardon de tout le mal que je t'ai fait. On ne dira plus rien, on n'en parlera plus; c'est fini!... entends-tu?... Mais puisque tu m'aimes... tu ne veux pas faire mon malheur, n'est-ce pas?... tu ne veux pas payer en peines et en tourments tout ce que tu as reçu de bienfaits? Eh bien, je t'en conjures, si tu sais où est mon petit médaillon... (Je ne te demande pas où il est, entends-tu?... je ne veux pas le savoir... cela m'est égal...) Mais si tu le sais, toi... je t'en supplie, par le nom de ma mère, que tu appellais la tienne, fais que je le retrouve, rien que lui... Toute ma vie en dépend, et celui qui me l'a pris m'a pris tout mon bonheur... Rends-moi mon médaillon... le veux-tu, dis?... veux-tu me le rendre?"

—Oh! dit Christiane désespérée, s'il était dans le sang de mes veines, vous l'auriez déjà!...

—Christiane!...

—Mais je ne l'ai pas!... je ne l'ai pas!... je ne l'ai pas!—dit-elle en se tordant les mains.

Balthazar exaspéré se redressa d'un bond: "Mais, malheureuse!..." Cornélius l'arrêta... et Christiane porta ses deux

maines à son front. "Ah! dit-elle en riant, quand je serai devenue folle... ce sera fini, n'est-ce pas?"

Et elle s'affaissa sur elle-même, épuisée, en cachant son visage, comme décidée à ne plus répondre.

VIII

Cornélius entraîna Balthazar hors de la chambre; il le voyait chanceler comme un homme qui a le vertige. Ils trouvèrent dans la grande pièce M. Tricamp, qui ne perdait pas son temps. Il avait fait descendre la vieille Gudule, qui, réveillée en sursaut, à moitié sourde et ne comprenant rien à ce qui arrivait, répondait à ses questions en pleurant et se lamentant.

"Voyons, voyons, ma bonne femme, lui dit M. Tricand, remettez-vous!"

—Jésus Dieu! mon bon maître! s'écria Gudule à la vue de Balthazar. Qu'est-ce qu'il y a donc?... Ils m'ont réveillée si brusquement!... Ah! mon Dieu, qu'est-ce qu'on me veut donc?

—Rassure-toi, ma bonne Gudule, répondit Balthazar, ce n'est pas de toi qu'il s'agit... Mais on m'a volé: nous cherchons le coupable.

—On a volé?

—Oui.

—Ah! mon Dieu! reprit la pauvre vieille servante désespérée, mais jamais ce n'est arrivé, ça; mais voilà trente ans que je suis dans la maison, et il n'a jamais disparu une épingle!... Ah! mon Dieu! mon Dieu! il fallait que ça arrivât, avant que je fusse morte!...

—Voyons, voyons, reprit M. Tricamp, répondez-moi sans vous lamenter, la bonne femme.

—Perlez un peu haut, dit Balthazar, vous savez qu'elle est sourde.

—Nous voulons savoir, dit Tricamp en haussant la voix, si vous étiez là, quand on a volé?

—Mais je ne suis pas sortie, monsieur.

—Du tout, du tout?

—Non, monsieur, parce que je sentais venir l'orage, et à cause de mon âge, ces jours-là, je n'ai plus de jambes.

—Alors, dit Balthazar, tu étais dans ta chambre?...

—Non, monsieur, je suis restée toute l'après-midi, dans la grande pièce, à tricoter près du feu.

—Et tu n'as pas même bougé pour aller à la cuisine?

—Non, monsieur.

—Avez-vous bonne vue, la femme? reprit Tricamp.

—Monsieur? fit Gudule, qui n'entendit pas la question...

—Je demande, répéta Tricamp, si vous avez de bons yeux?

—Oh! pour cela, oui, monsieur; l'oreille pas: c'est un peu dur; mais les yeux, c'est encore bon, comme la mémoire.

—Ah! la mémoire est bonne!—Eh bien, quelles personnes sont venues dans l'après-midi?

—Il est venu le facteur, monsieur, et puis une voisine pour emprunter un rouleau de pâtisserie... et puis Petersen, qui est venu demander quelque chose à Christiane.

—Ah!... qu'est-ce que c'est que Petersen?

—C'est un voisin, monsieur, un garde de nuit, monsieur le connaît bien.

—Oui, dit Balthazar à Tricamp, c'est un pauvre diable qui a perdu sa femme, il y a un mois, et ses deux petits enfants sont malades... Un brave homme auquel on rend ici quelques services...

—Et ce Petersen, reprit Tricamp, est donc entré?...

—Non, monsieur, répondit Gudule, il a seulement parlé à Christiane, par la fenêtre.

—Pour lui dire?...

—Je n'ai pas entendu, monsieur...

—Et après lui... Personne?..."

Gudule se fit répéter la question et répondit:

"Personne!..."

—Et Christiane, reprit Tricamp, où était-elle pendant que vous tricotiez?

—Eh bien, monsieur, elle allait et venait comme toujours, cette enfant: elle veillait à la cuisine pour moi, puisque je ne pouvais pas. Elle est si complaisante!

—Mais enfin, elle n'était pas toujours à la cuisine?

—Non, monsieur, elle est entrée dans sa chambre à la nuit close.

—Ah! elle est entrée chez elle, n'est-ce pas?

—Oui, monsieur, pour faire sa toilette, à cause du souper.

—Et... est-elle restée longtemps dans cette chambre?

—Une heure, monsieur.

—Une heure?...

—Oui, monsieur, une bonne heure!

—Et vous n'avez rien entendu pendant ce temps-là?

—Monsieur dit?

—Je demande si vous n'avez pas entendu quelque bruit... par exemple, des coups de marteau sur du bois?

—Non, monsieur.

—Oui, dit Tricamp en se tournant vers les jeunes gens, elle est sourde!..." Et se penchant vers Gudule, en haussant la voix: "Et puis l'orage grondait déjà, n'est-ce pas?..."

—Oui, monsieur: oh! j'entendais bien le tonnerre!.

—Elle a confondu les deux bruits, murmura Tricamp, et enfin?... reprit-il tout haut.

—Et enfin, monsieur, la nuit était toute venue: l'orage éclatait; monsieur ne rentrerait pas... J'ai eu bien peur, je me suis mise à genoux, et j'ai dit mes prières... et c'est alors que Christiane est sortie de sa chambre, toute tremblante... toute pâle... et le tonnerre, à ce moment-là, a éclaté d'une force!...

—Ah! dit vivement Tricamp, vous avez remarqué qu'elle était pâle et tremblante?

—Dame, comme moi, monsieur.— Cet orage-là, ça nous cassait bras et jambes. Je ne pouvais plus me relever, moi... et c'est là-dessus que monsieur a commencé à cogner, et Christiane a ouvert... Et voilà tout ce que je sais, monsieur... aussi vrai que je suis chrétienne et honnête femme!...

—Ne pleure donc pas, ma bonne Gudule, répéta Balthazar, puisque je te dis que ce n'est pas toi qu'on accuse!...

—Mais qui donc, monsieur? qui done, alors?... Sainte Vierge! s'écria-t-elle, frappée d'une idée subite... est-ce que c'est Christiane?

Personne ne répondit.

—Ah! reprit Gudule, vous ne répondez pas!... Ah! monsieur, ce n'est pas possible!

—Ma bonne Gudule!

—Christiane, monsieur!... continua la bonne femme sans l'écouter... Une enfant qui vient du bon Dieu!...

—Mais voyons, voyons, demanda Tricamp, puisque ce n'est pas vous!...

—Ah! je l'aimerais mieux, monsieur! répliqua Gudule désespérée... j'aime mieux qu'on m'accuse... accusez-moi, tenez!... Une vieille comme moi... qui suis "toute finie"... qu'est-ce que ça me fait?... J'irai rendre mes comptes là-haut, et ça ne tardera pas... mais cette enfant-là! Je ne veux pas qu'on y touche, monsieur... Ah! monsieur Balthazar, n'y laissez pas toucher, c'est sacré!... n'écoutez pas ce méchant homme-là; c'est lui qui mène tout!"

Sur un geste de M. Tricamp impatienté, les agents prirent chacun un bras de la vieille femme pour l'éloigner.

Gudule fit quelques pas, puis se laissa tomber à genoux près du feu, sanglotant et se lamentant de ne pas être morte avant des "malédiction pareilles", et M. Tricamp fit signe aux agents de la laisser là, à ses prières...

IX

—Eh bien... dit l'agent de police en se tournant vers Cornélius... vous le voyez, personne n'est venu qu'on puisse raisonnablement soupçonner... ni le facteur, ni la voisine, ni ce Petersen. Donc c'est "la vieille" qui a volé, ou c'est "la jeune", et, comme je ne erois pas "la vieille" en état de faire cette gymnastique, je prie monsieur le savant de tirer lui-même cette conclusion...

—Oh! ne me demandez rien, dit Cornélius! je ne sais plus que penser; il me

semble que je rêve et que tout cela est un horrible cauchemar!

—Je ne sais pas si c'est un rêve, mais il me semble pourtant que je suis très éveillé et que je raisonne très bien.

—Oui, oui, dit Cornélius allant et venant avec fièvre, vous raisonnez bien!

—Et ma logique est assez rigoureuse!...

—Oui, oui, rigoureuse!...

—Et tout me donne assez raison jusqu'ici!...

—Oui, tout vous donne raison!...

—Eh bien, alors, accordez-moi donc que la jeune fille est coupable!...

—Eh bien... non! répondit avec chaleur Cornélius en s'arrêtant court devant l'agent de police... Non! voilà ce que je ne croirai pas, tant que je ne l'entendrai pas s'accuser elle-même!... Et Dieu sait... elle le dirait à l'instant, là... devant nous... que j'attesterais encore son innocence!...

—Mais en vérité... objecta l'agent stupéfait... mais son innocence!... mais quelle diable de preuve?...

—Ah! je n'en ai pas, je le sais, reprit Cornélius!... Et je connais toutes celles que vous invoquez... Et ma raison est prête à les trouver évidentes... terribles... implacables!...

—Eh bien, alors?...

—Mais ma conscience se révolte aussitôt contre ma raison!... Mais mon cœur est là qui me dit!—Non! non, ces paroles, ce visage... ce désespoir!... non, tout cela n'est pas d'une coupable, et, je te le jure, elle est innocente!... Je ne peux pas le prouver, moi... mais je le sens... mais j'en suis sûr, et je te le crie de toutes mes forces!... avec toutes mes angoisses... avec toutes mes larmes!... N'écoute pas ceux qui l'accusent!... Ils mentent! Leur logique est celle de la terre qui se trompe... la mienne est celle du ciel qui ne ment pas. Elle s'appelle la Raison!... je m'appelle la Foi...

—Mais enfin!...

—Ne les écoute pas, continua Cornélius avec plus d'exaltation, et rappelle-toi que dans ces mauvais jours où ton orgueil de savant est prêt à nier Dieu lui-même...

il suffit d'un tressaillement de ton coeur pour te l'affirmer!... Et comment veux-tu qu'il te trompe sur l'influence d'un enfant... ce coeur qui ne ment pas, quand il s'agit de Dieu?...

—Ah bien, dit Tricamp, si la police raisonnait comme ça!...

—Oh! je ne demande pas à vous convaincre, reprit Cornélius; mais faites votre office, je ferai le mien!...

—Le vôtre?...

—Oui, oui... cherchez! furetez! fouillez! Entassez preuve sur preuve pour écraser cette malheureuse enfant; je saurai bien, de mon côté, ramasser toutes celles qui peuvent la défendre!

—Alors, répondit Tricamp, je ne vous conseille pas, monsieur, de compter parmi ces dernières ce que j'ai trouvé tout à l'heure dans le tiroir de la demoiselle!...

—Quoi? demanda Cornélius.

—Cette perle noire détachée du médaillon!...

Cornélius saisit la perle... il tremblait.

—Dans son tiroir?...

—Oui, mon ami, oui... s'écria Balthazar. Dans le tiroir de sa commode... tout à l'heure... devant moi!..."

Cornélius était pâle, immobile, anéanti! La preuve était si convaincante, si effrayante!... Cette malheureuse petite Perle lui brûlait la main et l'écrasait de son poids!... Il la regardait machinalement, sans la voir... et sans pouvoir en détacher les yeux! Balthazar lui prit la main... mais Cornélius ne sentit rien... il paraissait stupide et regardait toujours la perle!...

—Cornélius!" s'écria Balthazar inquiet...

Mais Cornélius le repoussa vivement, et se pencha comme pour mieux voir la perle en la faisant miroiter au jour.

—Quoi donc? murmura Balthazar.

—Ote-toi de là!" répondit Cornélius... Et, l'écartant brusquement, il courut à la fenêtre et regarda la perle de plus près.

Balthazar et Tricamp échangèrent un regard de surprise... et au même instant Cornélius, sans dire un mot, s'élança dans le cabinet.

—Il est fou! grommela M. Tricamp en

le suivant des yeux.—Monsieur Balthazar, voulez-vous me permettre de verser un petit verre de curaçao à mes gens? Voici le jour, et la rue doit être un peu fraîche.

—Faites, monsieur, dit Balthazar.

Tricamp sortit. Balthazar, en se retournant, vit la vieille Gudule agenouillée et priant dans un coin, et alla vivement rejoindre Cornélius dans le cabinet.

X

Le savant considérait avec la plus grande attention le manche du poignard et l'écrasement constaté par M. Tricamp. Cet examen dura quelques secondes, pendant lesquelles Balthazar, accablé et découragé, regarda son ami machinalement, sans prendre le moindre intérêt à sa conduite. Cornélius, sans prononcer un mot, monta sur une chaise, et observa avec le même soin les fils de fer de la sonnette et la façon dont on avait pu les rompre...

—Où est la sonnette? dit-il brusquement.

—Dans la grande salle," répondit Balthazar.

Cornélius tira le fil de fer qui devait être en communication avec elle, mais aucun bruit ne se fit entendre.

—Ah! dit Balthazar, elle avait tout prévu, va; elle avait décroché le battant."

Cornélius, sans répondre, regarda attentivement où s'engageait le fil de fer; c'était dans un petit tube de fer-blanc de la grosseur d'un étui; le fil y jouait tout à l'aise, et l'obstacle ne venait pas de là, évidemment.

—Regarde la sonnette, dit-il à Balthazar: est-ce qu'elle remue quand je tire le fil?"

Balthazar alla sur le seuil de la porte et obéit sans comprendre.

—Bouge-t-elle? répéta Cornélius en tirant le fil à plusieurs reprises.

—Un peu, dit Balthazar, mais elle ne peut pas sonner; elle est toute roide et retournée, la bouche en l'air. On dirait que quelque chose la maintient dans cette position.

—C'est bon, dit Cornélius, nous verrons cela tout à l'heure; tiens le secrétaire que je monte."

Balthazar rentra dans le cabinet et fit ce qui lui était demandé. Cornélius enjamba de la chaise au secrétaire, et, s'aidant du couteau, se hissa péniblement jusqu'à l'oeil-de-boeuf, comme s'il eût voulu juger par lui-même de la difficulté de l'entreprise.

Balthazar ouvrit la bouche pour l'interroger, quand il s'entendit appeler par Gudule dans la pièce voisine. Il sortit vivement et trouva la vieille femme tout émue, et les agents de police accouru à sa voix.

—Monsieur, criait-elle, elle vient de se sauver!

—Christiane?

—Oui, monsieur; je me relevais, je l'ai vue traverser la pièce et s'enfuir du côté du jardin! Ah! mon Dieu! courez vite, elle va faire un malheur!

Ah! le petit serpent! s'écria M. Tricamp, elle faisait la morte; en route, vous autres, par le jardin!"

Tous les agents s'élançèrent dehors, M. Tricamp en tête; et Balthazar courut à la chambre de la jeune fille, pour s'assurer que Gudule disait vrai.

Christiane avait disparu en effet; mais il retrouva dans la chambre Cornélius, qui était descendu par l'oeil-de-boeuf. Le savant tenait les rideaux du lit écartés, et son attitude témoignait de la plus vive stupéfaction.

—Oui, oui, va... cherche-la, lui dit Balthazar furieux et persuadé que la stupeur de son ami avait pour motif le départ de Christiane: cherche-là! Tu le vois bien qu'elle est coupable, puisqu'elle se sauve!...

—Je vois, répondit Cornélius en se retournant, tout tremblant d'émotion et l'oeil en feu, je vois qu'elle est innocente, et que c'est nous qui sommes coupables!... et que c'est nous qui sommes stupides!

—Es-tu fou?

—Et je le tiens, ton voleur!... ajouta Cornélius avec une exaltation croissante; et je vais te dire tout ce qu'il a fait, moi, et comment il est entré, et comment il est sorti!... Et je te dirai son nom!... Et d'abord, ce n'est pas par cette chambre, ni par cette ouverture qu'il est entré; c'est par la cheminée de ton cabinet.

—La cheminée?

—Oui, la cheminée!... Et comme il en voulait, à son ordinaire, au métal, à ton or et à ton argent, il a couru d'abord à ton portefeuille, dont il a forcé la serrure d'acier; puis, à ton secrétaire, dont il a brisé la serrure de fer; et, faisant paquet de tes florins, de tes ducats et de tes bijoux, il a tout emporté en te laissant pour adieu le poignard dans la cloison. Et de là, décollant le papier de tenture, il a sauté dans la chambre de cette malheureuse enfant, où il a laissé tomber une perle... Et si tu veux voir ce qu'est devenu ton médaillon, viens!"

Il écarta les rideaux du lit et montra à Balthazar le petit crucifix de cuivre de la jeune fille, entièrement doré des pieds à la tête et resplendissant de ce nouvel éclat...

—Voilà ce qu'il a fait du cadre d'or..."

Et, plongeant la main dans le coquillage qui servait de bénitier au crucifix, il en tira les deux plaques de verre du médaillon, coulées d'une seule pièce avec la fleur au milieu:

—Et voilà ce qu'il a fait du reste!"

Balthazar regardait son ami d'un air effaré.

—Et si tu veux savoir aussi comment il est sorti, reprit Cornélius en l'entraînant à la fenêtre sans lui laisser le temps de respirer,—regarde!..."

Il désignait la plus haute vitre, percée d'un petit trou de la grosseur d'une balle ordinaire, et si net, si rond, si parfait, que l'ouvrier le plus adroit n'eût pas mieux fait.

—Mais, s'écria enfin Balthazar, qui croyait rêver, mais qui est-ce qui a fait tout cela?

—Eh! nigaud! tu ne vois pas que c'est la foudre!..."

Elle serait tombée aux pieds de Balthazar qu'il n'eût pas été plus saisi... et il allait demander des explications à Cornélius, quand celui-ci lui imposa silence et prêta l'oreille. Une grande clameur s'élevait du côté du quai et semblait remonter la rue en se rapprochant.—Ils ouvrirent la fenêtre et virent la foule s'agiter, crier et refluer jusqu'au perron, où elle

s'arrêta pour livrer passage à une civière portée par des agents de police et sur laquelle était étendu le corps de Christiane!

XI

La malheureuse enfant s'était jetée dans l'Amstel, d'où Petersen, le garde de nuit, venait de la retirer.

A la vue de ce pâle visage, de ces yeux qui semblaient fermés pour toujours, et de ces deux bras roidis où courait le froid de la mort, Balthazar et Cornélius se précipitèrent au-devant de la civière, prirent la jeune fille dans leurs bras et la transportèrent dans la grande pièce devant le feu, sur un matelas que M. Tricamp eut le soin de faire étendre. Là, ils essayèrent de la ranimer, la réchauffant dans leurs bras, la suppliant et l'appelant comme si elle eût pu les entendre; mais les mains étaient glacées... le coeur ne battait plus.

—A voir leur désespoir, il n'est personne qui n'eût senti son coeur se fondre en larmes. Ils lui demandaient pardon, ils s'accusaient! Tout le monde pleurait, car la foule avait envahi la pièce et les entourait. Enfin, au milieu de sa douleur, Cornélius eut un éclair de raison; et, collant ses lèvres sur celles de Christiane, il se mit à aspirer et respirer fortement, en facilitant avec la main le jeu des poumons. Pendant ce temps, M. Tricamp faisait chauffer des bouteilles de grès, des fers à repasser et tout ce qui pouvait être de même emploi, pour l'appliquer sous les bras et sous les pieds de la jeune fille... — Il y eut là un terrible moment d'anxiété et de silence!... Les femmes priaient tout bas, les hommes regardaient, le cou tendu.

— "Bah! dit quelqu'un, voilà bien du mal pour une voleuse!..."

Balthazar bondit; mais il n'eut rien à faire. On avait déjà jeté l'homme à la porte.

— "Elle respire!" s'écria Cornélius haletant.

Ce fut une clameur de joie. Tout le monde croyait au vol; mais à quoi servirait le malheur, si ce n'était à faire plaindre les coupables?

Quelques minutes après, Christiane soupira, et la vie reparut un peu sur ses joues. Un médecin qui arrivait la déclara sauvée et la fit transporter dans sa chambre. Les femmes restées seules avec elle la déshabillèrent et la mirent au lit. Cornélius et Balthazar allaient et venaient, fous de joie, donnant des conseils à travers la porte, demandant ce dont on avait besoin, courant le chercher, et, au milieu de tout cela, se félicitant et se serrant la main. Pour les hommes, ils dissertaient gravement, autour du feu, sur la meilleure façon de ranimer les noyés.

— "Monsieur Balthazar, dit M. Tricamp, je vais me retirer avec mes hommes, car la jeune fille n'est pas, aujourd'hui, en état d'être arrêtée..."

— Arrêtée!... s'écria Balthazar; mais Cornélius ne vous l'a donc pas dit?... Mais elle est innocente!... Nous connaissons le voleur.

— Le voleur! répliqua M. Tricamp. Et qui donc?...

— Mais le Tonnerre!" dit Balthazar.

M. Tricamp ouvrit des yeux énormes.

— Le Tonnerre?...

— Mais oui, monsieur Tricamp, dit Cornélius un peu railleur, le Tonnerre, ou plutôt la Foudre! Vous appliquez la physiologie à la recherche des crimes; j'applique la physique...

— Et vous me soutiendrez, s'écria M. Tricamp exaspéré, que c'est la foudre qui a fait tout cela?

— Elle en fait bien d'autres! répliqua Cornélius. Et les clous de fauteuil qu'elle plante dans une glace sans la casser; et la clef qu'elle arrache de sa serrure et qu'elle accroche à son clou; et le papier à cigarettes qu'elle écarte délicatement du bronze mis en fusion; et l'argent qu'elle volatilise à travers les mailles de la bourse qui demeure intacte; et les outils du cordonnier qu'elle pique au plafond et qu'elle aimante si bien, que les aiguilles courent comme des folles après le marteau; et le mur qu'elle déracine et qu'elle porte tout d'une pièce à vingt pas de là; et le joli trou qu'elle a fait à la vitre de Christiane et le papier de tenture qu'elle a si

proprement décollé; et ce médaillon dont elle a fondu les deux verres sans que la fleur fût atteinte, pour laisser galamment à notre ami le plus délicieux émail qu'on puisse voir, et, à sa future, un cadeau de noce que nul ouvrier n'aurait su faire; et, enfin, l'or du cadre dont elle a doré tout le crucifix de Christiane!...

—Allons donc! répliqua M. Tricamp, ce n'est pas possible!... Et le paquet!... ce paquet qu'elle a remis à un homme par la fenêtre!...

—Présent, l'homme!... s'écria Petersen... c'était moi!

—Vous?

—Oui, monsieur Tricamp, et le paquet, c'est du linge qu'elle avait préparé pour mes petits enfants qui sont malades!

—Bon, bon, du linge! dit Tricamp exaspéré; mais l'or, mais l'argent, mais les ducats, et les florins, et les autres bijoux; où sont-ils?...

—Parbleu! dit Cornélius en se frappant le front; vous m'y faites penser!...

Il sauta sur la table adossé au mur, et, retournant la sonnette par un violent effort:

“ Les voilà!...”

Un gros lingot d'or, d'argent et de pierres tomba de la sonnette avec le battant détaché, le tout fondu et coulé comme sait fondre et couler la foudre. Le métal en fusion, charriant les pierres fines et les perles, avait suivi le fil conducteur de la sonnette avec cette facilité de transport et cette fantaisie de moyens que l'électricité possède seule et qui tient du prodige et du miracle.

M. Tricamp ramassa le lingot et le considéra avec stupeur.

“ Mais enfin, dit-il en se tournant vers Cornélius, qu'est-ce qui vous a mis sur la voie?...”

Cornélius sourit.

“ Cette perle noire, monsieur Tricamp,

que vous m'avez remise vous-même, en me défiant d'y voir une preuve d'innocence.

—La perle noire!

—Oui, monsieur Tricamp, regardez ce petit point blanc imperceptible... C'est une brûlure! Il n'en faut pas plus à la Providence pour sauver une créature humaine.

—Ma foi, monsieur, dit Tricamp en le saluant, le savant est plus fort que moi, je m'incline... et je vais étudier tout à l'heure la physique et la météorologie... Mais il ne me fallait pas moins que cette preuve pour éloigner de mon esprit un soupçon qui commençait à grandir et que je vous prie de me pardonner... c'est que vous étiez le complice de la demoiselle.

—Enfin, dit Cornélius en riant, ce qui peut vous consoler, c'est que vous ne vous étiez pas trompé sur le sexe: c'était “ la foudre! ”

M. Tricamp se sauva pour ne pas en entendre davantage, suivi de la foule qui voulait colporter l'étrange nouvelle, et Gudule vint annoncer que Christiane allait mieux, qu'elle savait tout, et qu'elle demandait à les voir.

Que dire de cette scène? Balthazar riait, Cornélius pleurait; Christiane, à qui l'on défendait de parler, riait et pleurait.

“ Ma petite Christiane, dit Balthazar, à genoux près du lit, si tu ne veux pas me chagriner, ne refuse pas le cadeau que je vais te faire.”

Et il déposa sur le lit le lingot d'or, d'argent et de pierres.

Christiane fit le geste de refuser.

“ Oh! dit vivement Balthazar en lui fermant la bouche, il te faut bien une dot...”

—... Si vous voulez de moi pour mari?... ajouta Cornélius.

Christiane ne répondit rien; mais elle regarda d'un oeil humide le bon savant qui lui avait rendu l'honneur et la vie... Et je vous assure, moi qui étais là, que ce regard ne voulait pas dire: Non!

FIN

ECHOS DES VILLEGIATURES



On lit dans le "Courrier des Villégiatures" d'un journal quotidien :

"Bois-Joli.— Nous sommes au tiers de l'été. La campagne est belle, l'air est bon, le soleil est clément, les ombrages sont invitants, l'eau est vive et purpurine, les fleurs semblent avoir emprunté des nuances inédites. Les jours sont resplendissants, les nuits sont poétiques.

"Mais nous ne sommes pas heureuses.

"Il manque au paysage un élément essentiel. Tout a l'air sans âme.

"Il n'y a pas d'hommes!!!

"Il en est venu un l'autre jour. C'est en parcourant la forêt que nous l'avons aperçu sommeillant sur le sol. Il nous a paru beau comme Adonis. Et maintenant la discorde va régner parmi nous. Car il n'y a qu'un homme..."

Béatrice."



Feuillets d'Été



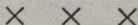
Pourquoi les Oiseaux Chantent

DANS une forêt très sombre s'élevait un grand château de pierres grises, isolé sur une pente escarpée. Au pied de sa haute muraille, coulait la rivière qui lui faisait une mouvante ceinture.

Jamais le pont-levis n'était abaissé et la grande demeure semblait inhabitée... pourtant une apparition délicieuse se montrait parfois, en haut de la grande tour carrée du château. Une fine silhouette se dessinait sur le ciel clair, une femme se dressait, droite et pure comme un beau lys blanc; ses longs cheveux blonds tressés en lourdes nattes tombaient sur ses épaules, un simple cercle d'or était posé sur son front charmant. Ses mains longues et blanches n'étaient ornées d'aucune bague et s'accompagnant d'un luth, elle chantait. Écoutons-la par le souvenir.

Les bruits de la nature se sont tus... le vent ne souffle plus... le bourdonnement des insectes est interrompu.

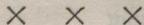
La voix monte et résonne dans le grand silence de la forêt, tantôt elle est plaintive comme un appel, tantôt radieuse comme un espoir... d'autres fois triomphante et vibrante comme un chant de victoire et de joie; souvent elle est mélancolique, elle contient des notes brisées qui disent la désespérance, la résignation douloureuse.



Pour qui chante-t-elle? Il n'y a que des serviteurs avec elle dans le grand château. Elle chante pour elle! parce que de sa vie calme, triste, pure et résignée naissent en quelque sorte des flots d'harmonie... Elle chante pour Celui qu'elle attend et pour lequel elle tresse ses beaux cheveux; pour Celui qu'elle appelle du haut de la grande tour carrée; pour Celui qu'elle espère et dont l'image, pour n'avoir pas été vue par ses yeux, n'est que plus chère à son cœur. Pour Celui qui la délivrera et à qui d'un élan presque inconscient, elle s'adresse.

Or un jour, après avoir chanté plus longtemps que de coutume, elle s'étendit sur son lit d'apparat, se couvrit de ses longs voiles de gaze légère et murmurant, comme en un rêve, un chant très doux... elle s'endormit. Jamais depuis ses yeux ne se sont rouverts, jamais un sourire n'a entr'ouvert ses lèvres; mais sa chanson n'est pas morte. Comme une de ces lampes anciennes dans lesquelles la flamme vacillait, puis s'éteignait d'elle-même, le rayon qui faisait sa vie a disparu tout à coup.

Son âme s'est envolée et un instant elle a habité le corps d'un petit oiseau.



C'est ainsi que dans chaque corps, prison grise, habitent une âme et un esprit qui pensent, cherchent, travaillent, prient, espèrent, souffrent et aiment. Se forgeant mille idéals où toujours fidèle au même, l'âme chante.

Elle monte, s'élançant vers son rêve, entraînée irrésistiblement et presque malgré elle, vers quelque chose de meilleur et de plus beau que ce qui l'entoure... quelque chose qu'elle n'atteindra pas tant qu'elle sera captive...

Nos âmes, lorsque nous mourons, s'envolent vers la demeure d'un oiseau et empruntant sa voix, elles disent l'hymne de leur délivrance; puis elles montent plus haut... vers le Ciel.

Voilà pourquoi les oiseaux chantent...



Drame de l'Amour



E soleil n'était pas encore levé. Un épais brouillard cachait le Vésuve et, s'étendant vers Naples, enveloppait les villages épars sur la plage. La mer était calme. Tout s'éveillait dans la petite marine, blottie au fond de l'étroite baie que dominant les falaises de Sorrente. Les pêcheurs, aidés de leurs femmes, halaient les

barques et les filets après la pêche de la nuit. D'autres apprêtaient leurs embarcations, dressaient les voiles, sortaient les rames et les vergues, abritées sous de grandes voûtes grillées, creusées dans le roc. Nul ne restait oisif: les vieux eux-mêmes, qui ne naviguaient plus, aidaient les autres à tirer les filets. Ça et là, sur les toits en terrasse, quelque vieille grand-mère, la quenouille à la main, surveillait les petits, pendant que la mère aidait le mari:

—Vois-tu, Rachel, voilà notre "padre curato", dit une vieille à une fillette de dix ans, qui filait à ses côtés. Il entre dans le bateau. C'est qu'Antonio doit le conduire à Capri Maria Santissima; que le révérend semble donc encore endormi!

Elle envoya de la main un salut à un bon prêtre à figure réjouie, qui venait de s'asseoir dans la barque après avoir soi-

gneusement étendu sa soutane sur le banc. Tous, sur la plage, s'arrêtaient pour partir leur curé, qui distribuait de droite et de gauche des saluts amicaux.

—Pourquoi doit-il aller à Capri, grand-mère? demanda l'enfant. Les gens de là-bas n'ont donc pas de curé, qu'ils nous empruntent le nôtre?

—Petite sotte, dit la vieille. Ils en ont assez, et aussi de belles églises, et même un ermite comme nous n'en avons pas. Mais il y a là-bas une riche signora qui a longtemps habité Sorrente. Elle était très malade et bien souvent le "padre" a dû lui porter le bon Dieu quand on pensait qu'elle ne passerait pas la nuit. Mais la sainte Vierge l'a sauvée; elle est redevenue fraîche et rose, et tous les jours elle a pu se baigner dans la mer. Quand elle est partie pour Capri, elle a donné à l'église et aux pauvres un grand tas de ducats. On a dit même qu'elle n'a pas voulu s'en aller que le padre ne lui eût promis de venir là-bas pour la confesser. C'est étonnant comme elle tient à lui. Nous pouvons nous féliciter d'un pareil curé. Le bon Dieu l'écoute mieux qu'un archevêque et les grands seigneurs le recherchent. Que la Madone le protège!

De nouveau elle agita la main vers la petite barque prête à partir.

—Est-ce que nous aurons beau temps, mon fils? demanda le bon curé en regardant le ciel avec appréhension.

—Le soleil n'est pas encore levé, ré-

pondit le jeune garçon; il aura vite fait de manger ce petit brouillard quand il s'y mettra.

—Alors, dépêche-toi pour arriver avant la chaleur.

Antonino prit les rames et poussa la barque au large. Mais soudain il s'arrêta, les yeux fixés sur le chemin escarpé qui descend de Sorrente vers la marine.

La silhouette svelte et élancée d'une jeune fille paraissait là-haut. Elle descendait rapidement en faisant signe avec son mouchoir. Elle portait un petit paquet sous son bras; ses vêtements étaient pauvres. Pourtant sa manière de rejeter sa tête en arrière lui donnait un air distingué, bien qu'un peu sauvage, et les tresses noires qui la couronnaient prenaient sur son front un air de diadème.

—Qu'attendons-nous? demanda le curé.

—Je vois une personne qui voudrait sans doute aller aussi à Capri, si vous le permettez, "padre". Nous n'arriverons pas plus tard pour cela; c'est une enfant d'à peine dix-huit ans.

Au même instant, la jeune fille tournait le coin du mur qui borde le chemin tortueux.

—Laurella? dit le curé. Qu'a-t-elle donc à faire à Capri?

Antonino haussa les épaules. La jeune fille s'approchait à pas rapides, les yeux baissés.

—Bonjour, l'"Arrabiata", lui crièrent quelques jeunes pêcheurs.

Ils en auraient bien dit davantage, si la présence du "curato" ne les avait tenus en respect. L'air hautain et le silence avec lesquels la jeune fille recevait leur salut semblaient les exciter.

—Bonjour, Laurella, dit à son tour le curé. Comment vas-tu? Viens-tu avec nous à Capri?

—Si vous le permettez, "padre".

—Demande à Antonino; c'est lui le patron de la barque. Chacun est maître de son bien et Dieu est le maître de nous tous.

—Voilà un demi-carlin, dit Laurella, sans regarder le jeune batelier. Cela vous convient-il?

—Tu en auras plus besoin que moi, murmura le jeune garçon en repoussant, pour faire place à la jeune fille, plusieurs paniers d'oranges.

Il devait les vendre à Capri. L'île rocheuse n'en produit pas assez pour le grand nombre de ses visiteurs.

—Je ne veux pas que vous me conduisiez pour rien, répliqua la jeune fille.

Un éclair brillait dans ses yeux noirs.

—Voyons, viens, mon enfant, dit le curé. Antonino est un brave garçon; il ne veut pas s'enrichir de tes pauvres économies. Allons, monte,—et il lui tendit la main.—Assieds-toi là, à côté de moi. Voistu, il a étendu sa veste sur le banc pour qu'il te soit moins dur. Il n'en a pas fait autant pour moi. Mais voilà bien la jeunesse! On se soucie plus d'un joli brin de fille que de dix Révérends Pères. Va, ne t'excuse pas, Antonino, c'est le bon Dieu qui veut que la jeunesse s'attire.

Cependant Laurella était montée. Elle s'assit, sans dire un mot, après avoir écarté la veste. Le jeune batelier la laissait faire. Il grommela quelques mots entre ses dents. Puis un fort coup de rame pour pousser la barque, et rapidement elle glissa dans la petite baie.

—Qu'as-tu donc là dans ton paquet, Laurella? demanda le curé.

Ils voguaient maintenant sur la mer, éclairée par les premiers rayons du soleil.

—De la soie, du fil et du pain, "padre". Je dois vendre la soie à une femme à Capri; elle en fait des rubans. Le fil est pour une autre.

—L'as-tu filé toi-même?

—Oui, mon père.

—Si je me souviens bien, tu sais aussi faire des rubans?

—Oui, mon père. Mais la mère va de plus en plus mal; je ne peux plus sortir, et nous ne sommes pas assez riches pour acheter un métier.

—Elle va plus mal, ta mère? Oh! oh! quand j'ai été vous voir, elle était pourtant debout.

—Le printemps est toujours très dur pour elle. Depuis les grandes tempêtes et les derniers tremblements de terre, elle

Drame de l'Amour

n'a pu quitter son lit tant ses douleurs étaient violentes.

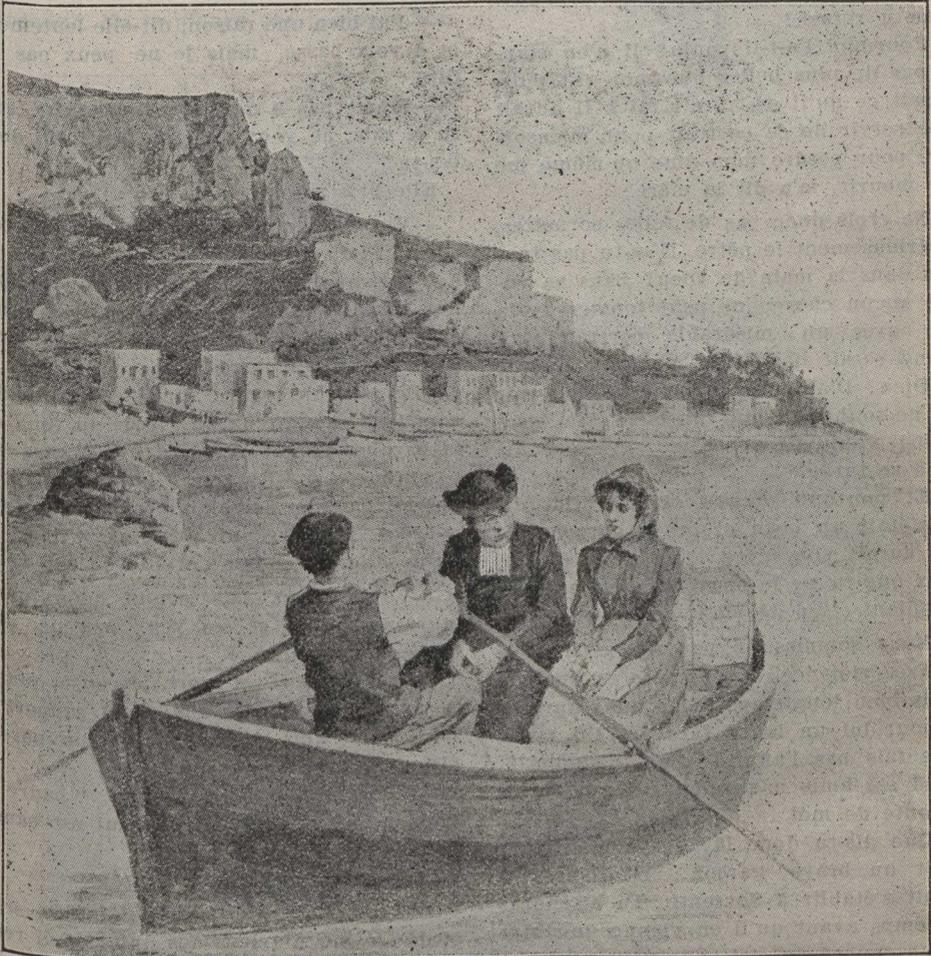
—Ne te lasse pas de prier, mon enfant; la Madone t'aidera. Et sois brave et honnête pour que ta prière soit exaucée.

Après une pause:

Quand tu es descendue vers la plage, on

ne danse, ni ne chante, ni ne bavarde comme les autres. Ils devraient me laisser tranquille; je ne leur fais pourtant pas de mal.

—Tu pourrais être gentille pour tout le monde. Que les autres dansent et chantent dont la vie est riante, est facile; mais



t'a crié: "Bonjour, l'Arrabiata!" Pourquoi t'appellent-ils ainsi? Ce n'est pas un beau nom. Une chrétienne doit être douce et humble.

Une vive rougeur se répandit sur la figure brune de la jeune fille et ses yeux étincelèrent.

—Ils se moquent de moi, parce que je

donner une bonne parole est possible même à un cœur affligé.

Elle baissa la tête. Ses sourcils épais se fronçaient comme si elle eût voulu cacher derrière eux ses yeux noirs. Quelque temps ils glissèrent en silence sur les flots bleus. Le soleil rayonnait superbe au-dessus du Vésuve. Le sommet de la montagne

émergeait des nuages qui en enveloppaient encore la base. Ça et là les maisons de la plaine de Sorrente jetaient des taches blanches sur le fond vert des orangers.

—N'as-tu plus entendu parler de ce peintre, Laurella, de ce Napolitain qui voulait t'épouser? demanda le curé.

Elle secoua la tête.

—Il voulait faire ton portrait. Pourquoi lui as-tu refusé?

—Pourquoi l'a-t-il voulu? Il n'en manque pas de plus belles que moi. Et puis, qui sait ce qu'il en aurait fait? Il aurait pu se servir de ce portrait pour m'ensorceler, pour perdre mon âme ou même me faire mourir, m'a dit la mère.

—Ne crois donc pas de telles sornettes, dit sérieusement le pêtre. N'es-tu pas toujours dans la main de Dieu? Sans sa volonté aucun cheveu ne peut tomber de ta tête: avec un misérable portrait, un homme serait donc plus puissant que le bon Dieu? D'ailleurs, tu pouvais bien voir qu'il ne souhaitait que ton bien. Sans cela, aurait-il voulu t'épouser?

Elle se tut.

—Et pourquoi l'as-tu refusé? On dit que c'était un beau et brave garçon. Il vous aurait soutenues, ta mère et toi, mieux que tu ne le peux faire maintenant en défilant et en dévidant de la soie.

—Nous sommes de pauvres gens, dit-elle avec violence, et ma mère est malade depuis bien longtemps déjà; nous aurions été pour lui un lourd fardeau. Du reste, je ne fais pas l'affaire d'un "signor". Quand ses amis m'auraient vue, il aurait eu honte de moi.

—Que dis-tu donc là? Je te le répète: c'était un brave garçon. D'ailleurs, il voulait s'établir à Sorrente. Tu attendras longtemps avant qu'il en vienne un autre comme envoyé du ciel pour vous venir en aide.

—Je ne veux pas me marier, jamais! dit-elle d'un air obstiné, comme se parlant à elle-même.

—As-tu fait un voeu ou veux-tu entrer dans un couvent?

Elle secoua la tête.

—On a raison de te reprocher ton entê-

tement, bien que l'"Arrabiata" ne soit pas un joli surnom. Tu ne réfléchis donc pas que tu n'es pas seule au monde et que ton opiniâtreté rend bien plus dures la vie et la maladie de ta pauvre mère? Quelles raisons peux-tu bien avoir pour refuser un honnête homme, un soutien pour toi et ta mère? Réponds-moi, Laurella!

—J'ai bien une raison, dit-elle lentement et à voix basse, mais je ne peux pas la dire.

—Même pas à moi, ton confesseur, qui, tu le sais, ne veut que ton bien! En doutes-tu?

Elle fit signe que non.

—Voyons, mon enfant, soulage ton coeur. Si tu as raison, je serai le premier à le reconnaître. Mais tu es jeune: tu connais peu le monde; tu regretteras peut-être plus tard d'avoir manqué ton bonheur pour des enfantillages.

Elle jeta un regard furtif et effarouché vers le jeune garçon qui, assis au fond de la barque, ramait avec ardeur, la casquette enfoncée sur les yeux. Il regardait fixement la mer et semblait absorbé dans ses pensées. Le curé suivait le regard de la jeune fille et tendait l'oreille de son côté.

—Vous n'avez pas connu mon père, murmura-t-elle, et ses yeux prirent une expression sombre.

—Ton père? Il est mort, je pense, quand tu avais à peine dix ans. Quel rapport y a-t-il entre ton entêtement et ton père? (Dieu ait son âme!)

—Vous ne l'avez pas connu, "padre". Vous ne savez pas que lui seul est cause de la maladie de ma mère?

—Comment cela?

—Il l'a maltraitée, battue, foulée aux pieds. Je me souviens des nuits où il rentrait furieux. Jamais elle ne murmurait, elle faisait tout ce qu'il voulait; mais il la battait, tant que je sentais mon coeur se briser. Je me cachais sous ma couverture, feignant de dormir, mais je pleurais toute la nuit. Quand il la voyait, étendue sur le sol, soudain il changeait: il la relevait, l'embrassait à l'étouffer. La mère m'a défendu d'en dire jamais un mot à per-

Drame de l'Amour

sonne; mais, depuis si longtemps qu'il est mort, elle n'est pas encore guérie. Si elle devait mourir jeune, ce que Dieu veuille empêcher, je saurais bien qui l'aurait tuée!

Le bon prêtre secouait doucement la tête. Il semblait se demander jusqu'à quel point il devait donner raison à la jeune fille. Enfin il dit:

—Pardonne-lui comme ta mère lui a pardonné. Ne te plonge pas toujours dans

et me caresser à son gré. Si quelqu'un veut me battre ou m'embrasser, je sais me défendre. Mais ma mère, elle, n'a pas su défendre, ni des baisers, ni des coups, parce qu'elle aimait. Et je ne veux aimer personne, pour ne pas me rendre misérable et malade!



ces tristes souvenirs, Laurella; des temps meilleurs viendront qui te feront tout oublier.

—Jamais je n'oublierai, dit-elle.— Un frisson la parcourut.—Et sachez-le, "père," je veux rester fille pour n'appartenir à personne qui puisse me maltraiter

—Es-tu assez enfant! Tu parles ainsi parce que tu ne sais rien de la vie. Est-ce que tous les hommes sont comme ton pauvre père? Cèdent-ils tous à leurs passions et à leurs caprices? Tu crois que tous maltraitent leurs femmes? N'as-tu pas vu assez de braves gens parmi tes voi-

sins et des femmes en paix avec leurs maris?

—Personne n'a su ce que mon père était pour ma mère. Elle aurait souffert mille morts plutôt que de se plaindre: et tout cela parce qu'elle l'aimait. Si c'est cela, l'amour, s'il vous ferme la bouche quand on devrait crier au secours; s'il vous laisse sans défense à qui vous traite comme votre plus cruel ennemi, jamais je ne veux donner mon cœur à un homme!

—Je te dis que tu es une enfant. Tu ne sais ce que tu dis. Ton cœur se passera de ta permission quand son heure d'aimer sera venue. De tes idées d'aujourd'hui rien ne restera.

Puis, après une pause:

—Et ce peintre, as-tu pensé que, lui aussi, il te traiterait durement?

—Il faisait les mêmes yeux que mon père quand il demandait pardon à ma mère. Ces yeux-là, je les connais. On peut regarder ainsi sa femme et pourtant l'accabler de coups. Je frissonnais d'horreur en revoyant ces yeux!

Puis elle se tut. Le curé resta silencieux. Bien des citations lui venaient à la mémoire, qu'il aurait pu redire à la jeune fille; mais la présence du batelier, un peu inquiet vers la fin de l'entretien, lui fermait la bouche.

Après deux heures de traversée, on arriva à Capri. Pour franchir les dernières lames Antonino prit sur ses épaules le révérend père et le déposa sur la terre ferme avec un salut respectueux. Laurella n'avait pas voulu attendre. Vite, elle releva sa robe et, leste, ses sabots d'une main, son paquet de l'autre, elle gagna le rivage.

—J'en aurai probablement pour longtemps à Capri aujourd'hui, mon fils, dit le "padre", ne m'attends pas. Peut-être ne reviendrai-je que demain. Et toi, Laurella, fais mes amitiés à ta mère; je viendrai vous voir cette semaine. Tu rentreras avant la nuit?

—Si je trouve une occasion, dit la jeune fille occupée à remettre ses sabots.

—Tu sais que je dois retourner aussi, moi, dit Antonino d'un ton qu'il voulait

rendre indifférent. Je t'attendrai jusqu'à l'"Ave Maria." Si tu n'es pas là à cette heure, cela ne fait rien non plus.

—Il faut que tu rentres, Laurella, reprit le padre, tu ne peux pas laisser ta mère seule pendant la nuit. Vas-tu bien loin d'ici?

—A Anacapri, mon père.

—Moi, vers Capri. Dieu te protège, mon enfant! et toi aussi, mon fils!

Laurella lui baisa la main et laissa échapper un "addio", que le padre et Antonino pouvaient se partager. Mais Antonino ne le prit pas pour lui: il se découvrit devant le padre et ne regarda pas Laurella.

Mais, quand tous deux lui eurent tourné le dos, ses yeux n'accompagnèrent pas longtemps le révérend qui marchait péniblement sur les cailloux. Son regard suivit la jeune fille. Elle montait lestement le sentier de droite, protégeant de la main ses yeux contre le rayon du soleil. Arrivée en haut, là où le chemin se perd entre les murs, elle s'arrêta un instant, reprit haleine et se retourna. A ses pieds elle voyait la marine, entourée de roches escarpées. Au loin, la mer bleue s'étendait à perte de vue, magnifique spectacle qui méritait bien un regard d'admiration. Le hasard voulut que les yeux de la jeune fille, en glissant près de la barque d'Antonino, rencontrassent ceux du jeune pêcheur. Tous deux firent un brusque mouvement, comme pour s'excuser, puis la jeune fille continua sa route, les lèvres serrées, les yeux assombris.



Il n'était encore qu'une heure après midi et déjà depuis deux heures Antonino attendait, assis sur un banc devant l'"osteria".

Il devait être préoccupé, car toutes les cinq minutes il se levait et, sous les rayons ardents du soleil, il allait surveiller les deux chemins qui à droite et à gauche, vont vers les deux villages de la petite île.

—Le temps me préoccupe, disait-il à l'hôtesse. L'horizon est clair, mais je me

méfie de la couleur du ciel et de la mer. Ils avaient cette teinte-là avant la dernière grande tempête, quand j'ai eu tant de mal à débarquer cette famille anglaise. Vous en souvient-il?

—Non disait la femme.

—Eh bien, vous penserez à moi, si le temps change avant la nuit.

—Y a-t-il beaucoup d'étrangers chez vous là-bas? demanda l'hôtesse, après un instant.

—Cela commence. Jusque-là nous avons eu mauvais temps. Ceux qui viennent pour les bains ne font qu'arriver.

—Le printemps est venu tard. Avez-vous gagné plus d'argent que nous autres ici à Capri?

—Si je n'avais que ma barque, cela ne m'aurait pas donné du macaroni deux fois par semaine. Porter une lettre à Naples, conduire en mer un "signore" pour la pêche, voilà tout. Mais vous savez que mon oncle a de grandes orangeries; il est riche. "Tonino, a-t-il dit, tant que je vivrai, tu ne pâtiras point et dans l'avenir aussi, je ne t'oublierai pas." Ainsi, j'ai bien passé l'hiver, Dieu soit loué!

—A-t-il des enfants, votre oncle?

—Non, il n'est pas marié; il est resté longtemps à l'étranger où il a amassé de bonnes piastres. Maintenant il veut établir une grande poissonnerie dont je serai l'intendant.

—S'il en est ainsi, votre fortune est faite, Antonino?

Le jeune batelier haussa les épaules.

—Nous avons tous notre croix à porter, dit-il.

Puis il se leva de nouveau, examina le temps à droite et à gauche, quoiqu'il dût bien savoir que le temps ne s'annonce que d'un côté.

—Je vous apporte encore une bouteille, dit l'hôtesse; votre oncle pourra bien la payer.

—Un verre seulement, votre vin est trop capiteux; je sens déjà qu'il me monte à la tête.

—Il ne vous fera pas de mal; vous pouvez en boire autant que vous voudrez.

Voilà mon mari qui rentre, restez encore un instant.

En effet, le filet sur les épaules, la casquette sur les cheveux bouclés, l'imposant "padrone" de l'"osteria" descendait de la hauteur. Il avait porté du poisson à Capri. La "signora" en avait commandé pour l'offrir au padre de Sorrente. Lorsqu'il aperçut le jeune batelier, il lui tendit la main et le salua amicalement. Puis il s'assit à côté de lui et tous deux se mirent à causer.

L'hôtesse venait d'apporter une seconde bouteille de pur capri quand Antonino entendit le sable crier sous des pas. Laurella arrivait par le chemin d'Anacapri. Elle salua furtivement et s'arrêta indécise.

Antonino se leva brusquement.

—Je pars, dit-il. C'est une jeune fille de Sorrente qui est venue ce matin avec le "signor curato." Elle doit rentrer avant la nuit auprès de sa mère malade.

—Eh! il y a longtemps d'ici la nuit, dit le pêcheur. Elle aura bien le temps de prendre un verre de vin. Holà! femme, un autre verre!

—Je vous remercie, je ne bois pas de vin, dit Laurella.

Elle restait à quelque distance.

—Verse-le toujours, femme; elle viendra, si l'on insiste.

—Laissez-la, dit le jeune batelier. Elle a la tête dure. Un saint ne lui ferait pas faire ce qu'elle ne veut pas.

Vite il prit congé, courut vers la barque, détacha l'amarre et attendit la jeune fille. Celle-ci, après avoir salué encore une fois les aubergistes, s'approcha de la barque à pas hésitants. Elle regardait de tous côtés, comme espérant qu'il arriverait encore quelque autre compagnie. Mais la marine était déserte: les pêcheurs faisaient la sieste ou étaient en mer; quelques femmes, quelques enfants se trouvaient sous les portes, filant ou dormant. Les étrangers qui avaient fait la traversée le matin attendaient la fraîcheur du soir pour le retour.

D'ailleurs Laurella n'eut pas le loisir de réfléchir longtemps, car, avant qu'elle pût l'empêcher, Antonino l'avait prise dans

ses bras et portée dans la barque comme un enfant. Il sauta après elle; en quelques coups de rames ils gagnaient le large.

Elle s'était assise à l'avant de la barque, tournant à moitié le dos au pêcheur; il ne pouvait la voir que de profil. Ses traits étaient encore plus sérieux que d'habitude; ses cheveux bouclés couvraient son front bas; un pli obstiné faisait trembler ses fines narines; sa jolie bouche aux lèvres un peu fortes restait fermée. Ils voguèrent ainsi quelque temps en silence. Bientôt, sentant la morsure du soleil, elle prit, pour protéger son front, le mouchoir qui avait enveloppé son pain. Puis elle se mit à dîner avec ce pain, car elle n'avait rien mangé à Capri.

Antonino ne put supporter ce spectacle. Il prit deux oranges dans un des paniers qui, le matin, en étaient remplis.

—Tiens, dit-il à Laurella, voilà pour accompagner ton pain. Ne crois pas que je les aie gardées pour toi. Elles ont roulé tout de suite au fond de la barque. Je ne les ai retrouvées que ce soir.

—Prends-les donc toi-même; mon pain me suffit.

—Elles te rafraîchiront par cette chaleur, et tu as bien couru.

—On m'a donné un verre d'eau là-haut; cela m'a déjà rafraîchie.

—Comme tu voudras, dit-il, et il laissa retomber les oranges.

Nouveau silence. La mer était unie comme un miroir, à peine quelques rides légères frémissaient autour de la proue. Les blancs oiseaux qui nichent dans les rochers du rivage fendaient l'air sans le moindre bruit...

—Tu pourrais rapporter ces oranges à ta mère, reprit Antonino après un instant.

—Nous en avons encore à la maison et, quand il n'y en aura plus, j'irai en acheter...

—Porte-les-lui avec un compliment de ma part, veux-tu?

—Elle ne te connaît pas.

—Tu pourrais lui dire qui je suis.

—Je ne te connais pas non plus. Ce n'était pas la première fois qu'elle

le reniait ainsi. Il y avait un an de cela, le peintre napolitain venait d'arriver à Sorrente. Antonino jouait aux "boccio" avec d'autres jeunes garçons sur la grande place du village. Ce jour-là, le peintre voyait Laurella pour la première fois. Elle passait, indifférente à tous, portant une cruche d'eau sur la tête. A sa vue, le Napolitain, saisi, s'arrêta pour la regarder, bien qu'il fût au milieu du jeu et que deux pas eussent suffi à l'en écarter. Une balle, le frappant rudement à la cheville, lui rappela qu'il n'était pas dans un lieu propice aux rêveries. Il se retourna, comme attendant une excuse; mais le jeune batelier qui avait lancé la balle restait muet et provocant au milieu de ses camarades. Pour éviter une discussion, l'étranger préféra s'en aller. Pourtant l'histoire fit jaser et l'on en reparla quand le peintre fit ouvertement la cour à Laurella. "Je ne le connais pas", dit-elle fièrement au peintre qui lui demandait si c'était à cause de ce garçon si mal élevé qu'elle ne voulait pas de lui. Pourtant l'histoire était arrivée à ses oreilles, et, depuis ce jour lorsqu'elle rencontrait Antonino, elle le reconnaissait bien.

Maintenant, tous deux, en face l'un de l'autre, se considéraient comme de mortels ennemis, et leur coeur battait à se rompre. La bonne figure d'Antonino était rouge de colère. Il frappait si violemment l'eau de ses rames qu'il était couvert d'écume blanche. Ses lèvres tremblaient comme s'il eût dit des méchancetés. Elle feignait ne pas le voir, sa figure gardait son expression habituelle. Se penchant sur le bord de la barque, elle fit couler l'eau à travers de ses doigts. Puis, elle ôta son mouchoir et se mit à arranger ses cheveux comme si elle eût été toute seule dans la barque. Seulement, ses sourcils tremblaient; de temps à autre elle appuyait ses mains fraîches contre ses joues brûlantes, pour cacher sa rougeur.

Ils étaient en pleine mer. Pas une voile à l'entour. L'île était bien loin. La côte se perdait dans une brume transparente. Pas même une mouette n'apportait la vie dans la solitude profonde. Antonino regardait

Drame de l'Amour

autour de lui. Soudain ses joues pâlirent; il baissa les rames. Involontairement Laurella se retourna vers lui, attentive, mais sans crainte.

Il éclata :

— Il faut que cela finisse!

Violentes, les paroles sortaient de sa bouche.

— Cela a duré déjà trop longtemps et je ne comprends pas que cela ne m'ait pas encore tué. Tu ne me connais pas, dis-tu. N'as-tu pas vu assez longtemps que je passais à côté de toi comme un fou, le coeur trop plein de tout ce que je voulais te dire? Mais toi, tu faisais ta méchante moue en me tournant le dos.

— Je n'avais rien à te dire, répondit-elle sèchement. J'ai bien vu que tu cherchais à me parler; mais je ne veux pas faire jaser sans motif et je ne veux pas de toi pour mari. Ni de toi, ni de personne.

— Tu ne veux de personne? Tu ne diras pas toujours cela. Parce que tu as renvoyé le peintre? Mais tu étais une enfant alors. Tu te trouveras seule un jour et puis folle comme tu l'es, tu prendras le premier venu.

— Personne ne connaît son avenir. Peut-être changerai-je. Qu'est-ce que cela te fait, à toi?

— Ce que cela me fait?

Il s'était levé si brusquement que la barque faillit chavirer.

— Ce que cela me fait? Tu peux encore le demander, maintenant que tu vois dans quel état je suis. Périsses misérablement celui que tu traiteras mieux que moi!

— Me suis-je fiancée à toi? Ce n'est pas ma faute si tu es fou. Quel droit as-tu donc sur moi?

— Oh! s'écria-t-il, ce n'est pas écrit, c'est vrai, aucun notaire ne l'a signé. Mais je sais que j'ai sur toi le même droit que d'aller au ciel après une vie honnête! Crois-tu que je veuille te voir aller à l'église avec un autre? Les filles passeraient devant moi en haussant les épaules. Veux-tu que je supporte cet affront?

— Fais ce que tu veux. Tes menaces ne me font pas peur. Je ferai aussi ce qu'il me plaira.

— Tu ne parleras pas longtemps ainsi, dit-il en tremblant de tout son corps. Je suis assez homme pour ne pas perdre ma vie plus longtemps par ton obstination. Sais-tu que tu es ici dans mon pouvoir, que tu dois subir ma volonté?

Elle eut un léger frisson; un éclair jaillit de ses yeux.

— Tue-moi, si tu l'oses, dit-elle lentement.

— Il ne faut rien faire à demi, dit-il d'une voix rauque. Il y a place pour nous deux dans la mer. Je ne peux pas te faire grâce, enfant,—il parlait doucement comme dans un rêve,—mais nous devons aller à la mort tous deux, ensemble, et à l'instant même!

Il cria ces derniers mots de toutes ses forces, et soudain la saisit dans ses bras. Mais aussitôt il retira la main; le sang en jaillit: Laurella l'avait mordu violemment.

— Subir ta volonté! cria-t-elle, lui échappant par un brusque mouvement. Tu vas voir si je suis en ta puissance!

Un saut! et elle disparut dans les flots.

Mais tout de suite elle reparut à la surface. Ses cheveux dénoués couvraient ses épaules, sa jupe trempée entravait ses mouvements; cependant elle nageait vigoureusement. Sans proférer un mot, elle s'éloignait de la barque et se dirigeait vers le rivage.

La terreur semblait avoir paralysé Antonino. Penché en avant, il fixait ses regards sur Laurella comme s'il ne pouvait croire ses yeux. Puis se ressaisissant, il se précipita sur les rames et, de toutes ses forces, il la poursuivit. Son sang, coulant à flots, ruisselait sur le fond de la barque.

En un instant, il l'atteignit, si rapide que fût sa fuite.

— Par Maria santissima, cria-t-il reviens dans la barque. J'étais fou. Dieu sait ce qui m'a ôté la raison. J'étais comme frappé de la foudre. Je ne savais pas ce que je disais, ce que je faisais. Je ne te demande pas de me pardonner, Laurella; seulement, par pitié pour toi-même, remonte dans la barque!

Elle continuait à nager comme si elle n'avait rien entendu.

—Tu ne pourras jamais atteindre le rivage; il y a encore deux "miglia". Pense à ta mère; s'il t'arrivait malheur, je mourrais de désespoir!

Elle mesura d'un regard la distance qui la séparait encore de la côte. Puis, sans répondre, elle nagea vers la barque, et saisit le bord des deux mains. Lui se leva pour l'aider. La barque penchait tellement que la veste, étendue sur le banc, glissa dans l'eau.

La jeune fille remonta adroitement et regagna sa place. Quand il la vit sauvée, il reprit les rames. Elle, tordait sa jupe et ses cheveux ruisselants. Ses yeux baissés aperçurent le sang au fond de la barque. Elle jeta un rapide regard sur la main qui maniait les rames, comme si elle n'était pas blessée.

—Tiens, dit-elle, et elle lui tendit son mouchoir.

Mais Antonino secoua la tête, sans s'arrêter. Alors elle se leva, s'approcha et entourra du mouchoir la plaie profonde. Puis elle prit, malgré la résistance du jeune garçon, une des rames, s'assit en face de lui, et sans le regarder, les yeux fixés sur la rame rougie de sang, elle fit avancer la barque à coups réguliers. Tous deux étaient pâles et muets. Près du rivage, ils rencontrèrent des pêcheurs, partant pour la nuit. Ils hélèrent Antonino et plaisantèrent Laurella. Tous deux restèrent silencieux, les yeux baissés.

Le soleil était encore très haut sur Procida, lorsqu'ils atteignirent la plage. Laurella secoua sa robe maintenant presque sèche et sauta à terre. La vieille fileuse qui les avait vus partir le matin était encore sur le toit.

—Qu'as-tu donc à la main, Tonino? cria-t-elle. Jésus, Maria! la barque est pleine de sang!

—Ce n'est rien, "commare", répliqua le jeune batelier, je me suis un peu écorché à un clou. Demain, cela sera fini. Ce maudit sang fait paraître cette égratignure plus grave qu'elle ne l'est.

—Je vais te panser avec des herbes, attends! J'arrive.

—Ne vous donnez pas la peine, "com-

mare". Le nécessaire est déjà fait; demain tout sera fini et oublié. J'ai une bonne peau qui se referme vite.

—Addio, dit Laurella, se dirigeant vers le chemin escarpé.

— Bonsoir, répliqua le jeune garçon, sans la regarder. Puis il prit les paniers et les agrès, les rangea pour la nuit et monta le petit escalier de pierre qui conduisait à sa maisonnette.

Maintenant il était seul dans les deux chambres qu'il parcourait de long en large. Les petites fenêtres, fermées seulement par des volets, laissaient entrer l'air, plus frais ici sur la hauteur que sur la mer calme. La solitude lui faisait du bien. Longtemps il s'arrêta devant la petite image de la Madone; il regardait dévotement son auréole en papier argenté. Mais l'idée de prier ne lui vint pas. A quoi bon, maintenant qu'il n'avait plus rien à espérer?

Et le jour semblait ne vouloir pas finir. Il souhaitait l'obscurité, car il était fatigué et la perte de son sang l'avait épuisé plus qu'il ne voulait l'avouer. Sa main le faisait cruellement souffrir; il s'assit sur un tabouret et ôta le bandage. Le sang réprimé jaillit de nouveau; la main était fortement enflée tout autour de la plaie. Il la lava soigneusement et la rafraîchit longtemps. Lorsqu'il la sortit de l'eau, il distingua nettement la trace des dents de Laurella. "Elle avait raison, dit-il; j'étais une brute et je ne méritais pas mieux. Demain je lui renverrai le mouchoir par Giuseppe. Il ne faut pas qu'elle me revoie." Et il lava le mouchoir avec soin, l'étendit au soleil, après avoir, tant bien que mal, bandé la blessure avec ses dents et sa main gauche. Puis, il se jeta sur son lit et ferma les yeux...

—Qui est là? cria-t-il.

Il ouvrit. Laurella était devant lui.

Sans une parole, elle entra. Elle retira le mouchoir qui couvrait sa tête et posa un petit panier sur la table.

—Tu viens chercher ton mouchoir, dit-il; tu aurais pu t'épargner cette peine, demain matin j'aurais demandé à Giuseppe de te le porter.

—Ce n'est pas pour le mouchoir, dit-elle vite. J'ai été sur la montagne te chercher des herbes pour arrêter le sang. Tiens!

Elle ôta le couvercle de son panier.

—C'est prendre trop de peine, dit-il, trop de peine; je vais déjà mieux, beaucoup mieux. J'aurais mérité que ce fût pire. Que fais-tu ici à pareille heure? Si quelqu'un te rencontrait! Tu sais combien les gens sont bavards, quoiqu'ils ne sachent pas ce qu'ils disent.

—Je ne me soucie de personne, dit-elle violemment; mais je veux voir ta main et y poser les herbes, car tu n'y arriveras pas avec ta main gauche.

—Je te dis que ce n'est pas la peine.

—Laisse-moi voir pour que je le croie.

Elle saisit tout simplement la main qui ne put se défendre et ôta les chiffons. Quand elle vit l'enflure, elle tressaillit et cria:

—Jésus Maria!

—C'est un peu enflé, dit-il. Mais encore un jour et une nuit et cela sera passé.

Elle secoua la tête.

—Tu ne pourras aller en mer avant une semaine.

—Après-demain, je pense. Du reste, qu'importe?

Cependant, elle avait cherché un bassin et lavait la blessure. Il se laissait faire comme un enfant. Puis elle posa les herbes bienfaisantes qui aussitôt le soulagèrent. Enfin, elle banda la main avec de la toile qu'elle avait apportée.

—Je te remercie, dit-il, quand elle eut fini. Et maintenant, écoute: si tu veux encore me faire une grâce, pardonne-moi ma folie d'aujourd'hui et oublie tout ce que j'ai dit et fait. Jamais plus tu n'entendras de moi rien qui puisse t'offenser.

—C'est moi qui dois te demander pardon, l'interrompit-elle. J'aurais dû te parler autrement. Je n'aurais pas dû t'exciter par mon silence. Et surtout cette blessure!

—Il fallait te défendre et c'était bien le dernier moment où je pusse encore revenir à moi. Ce n'est rien, je te l'ai déjà dit. Ne parle pas de pardon. Tu m'as fait du bien

et je te remercie. Et maintenant, retourne chez toi. Tiens, voilà ton mouchoir, tu peux le prendre.

Il le lui tendit, mais elle restait toujours debout et semblait lutter contre elle-même. Enfin elle dit:

—Tu as aussi perdu ta veste, à cause de moi, et je sais que l'argent de tes oranges était dans les poches. Je ne peux pas te le rendre tout de suite, car nous n'en avons pas, et encore cela serait à ma mère. Mais voilà ma croix d'argent; le peintre me l'a donnée la dernière fois qu'il est venu chez nous. Je ne l'ai pas regardée depuis et je n'en veux plus. Si tu la vendais,—la mère m'a dit autrefois qu'elle valait bien quelques piastres,—ce serait toujours cela. S'il manque encore quelque chose, je le gagnerai, en filant, la nuit, pendant que la mère dormira.

—Je ne veux rien, dit-il, et il repoussa la petite croix qu'elle avait sortie de sa poche.

—Prends-la, dit-elle. Qui sait combien de temps tu ne pourras rien gagner? Et je ne veux plus voir la croix.

—Jette-la dans la mer!

—Mais ce n'est pas un cadeau que je te fais, c'est ton droit! Elle est à toi!

—Mon droit! Je n'ai de droit sur rien de ce qui t'appartient. Si tu devais plus tard me rencontrer, fais-moi la grâce de ne pas me regarder. Autrement je penserai que tu me rappelles ce que je te dois. Maintenant adieu! Et que cela soit fini!

Il mit le mouchoir dans le panier, la croix dessus et ferma le couvercle. Mais, en levant les yeux sur le visage de Laurella, il fut consterné. De grosses larmes coulaient, silencieuses, sur ses joues. Elle ne les retenait pas.

—Maria santissima, cria-t-il, es-tu malade? Tu trembles des pieds à la tête.

—Ce n'est rien, dit-elle. Je veux rentrer,—et elle se dirigeait vers la porte à pas chancelants. Les larmes la gagnèrent de nouveau. Elle appuya sa tête contre la porte et éclata en sanglots déchirants. Mais, avant qu'il pût la retenir, elle se retourna tout d'un coup et se jeta dans ses bras.

—Je ne peux pas en supporter plus, s'écria-t-elle, et elle se pressait contre lui comme un mourant s'accroche à la vie; je ne peux pas entendre les bonnes paroles que tu me dis, à moi, si coupable envers

—Si je t'aime encore, dit-il enfin. Sainte mère de Dieu! Crois-tu que, par cette petite blessure, tout le sang de mon coeur s'est écoulé? Ne le sens-tu pas battre, mon coeur, comme s'il voulait sortir de ma poi-



toi! Frappe-moi, foule-moi aux pieds, maudis-moi! ou, s'il est vrai que tu m'aimes encore après tout ce que je t'ai fait, ne me renvoie pas ainsi.

Il la tint un moment dans ses bras, muet et interdit.

trine et s'élançait vers toi? Si tu me dis cela pour me tenter ou par pitié, va-t'en! je t'oublierai encore! Ne pense pas que tu me doives rien pour ce que je souffre à cause de toi.

—Non, dit-elle avec fermeté, et, levant

la tête de son épaule, elle regarda Antoino de ses yeux pleins de larmes.

—Je t'aime! Il faut que je te le dise. Longtemps j'en ai eu peur et je me suis défendue. Mais je suis toute changée. Je ne peux plus détourner mes regards en te rencontrant dans la rue. Et maintenant, ajouta-t-elle, je veux t'embrasser pour que tu puisses te dire, si tu doutes encore: elle m'a embrassé, et Laurelle ne peut embrasser que son fiancé!

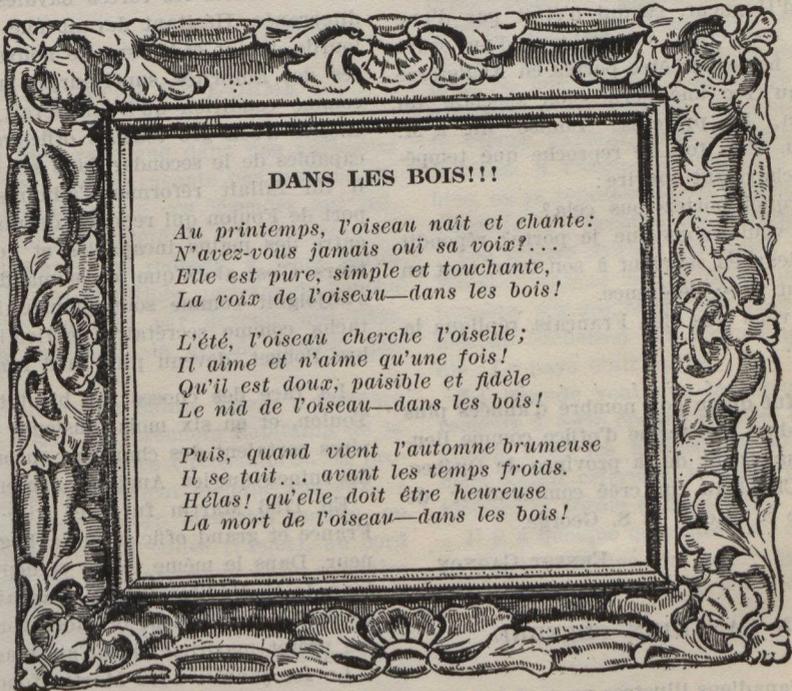
Elle l'embrassa trois fois puis elle se dégagea doucement et dit:

—Bonsoir, mon aimé, va dormir et guéris ta main. Ne m'accompagne pas, car je n'ai peur de personne, que de toi seul.

Elle se glissa par la porte et disparut

dans l'ombre. Mais lui, longtemps encore, regardait, par la fenêtre, la mer immense au-dessus de laquelle les étoiles semblaient se balancer dans la nuit...

Le padre curato sortit du confessionnal, où Laurella était restée longtemps agenouillée. "Qui aurait cru, se dit-il en souriant, que Dieu en sa miséricorde changerait si vite ce coeur étrange! Et je me reprochais de ne pas avoir assez flétri le démon de l'obstination. Nos yeux ne savent pas reconnaître les voies du Seigneur. Que Dieu la bénisse! Je voudrais bien vivre assez pour que le fils aîné de Laurella me conduisit en mer avec son père. Eh, eh, l'"Arrabiata!"





Faits et Anecdotes

PATRIOTIQUE INCORRECTION

L'HONORABLE M. Chapleau était secrétaire d'Etat lorsque la princesse Louise d'Angleterre était châtelaine de Rideau Hall, à Ottawa. Le ministre, qui n'avait pas encore reçu son titre de commandeur de S. Michel et S. George, se rendit un soir à un dîner d'Etat chez le gouverneur général, portant à sa boutonnière, faute d'une décoration anglaise, la rosette de commandeur de la Légion d'Honneur, ce qui n'était pas d'une parfaite correction, les insignes d'un ordre étranger ne devant être portés, en Angleterre et ici, qu'avec une permission spéciale du souverain. La princesse Louise dit à M. Chapleau, d'un ton de reproche que tempérait un charmant sourire :

—Pourquoi portez-vous cela ?

—Que voulez-vous que je porte? répondit M. Chapleau en souriant à son tour, tout en s'inclinant avec déférence.

—Oh! vous êtes bien Français, répliqua la princesse.

Ce ne fut qu'un bon nombre d'années plus tard, pendant son terme d'office comme lieutenant-gouverneur de la province de Québec, que M. Chapleau fut créé commandeur de l'ordre de S. Michel et S. George.

ERNEST GAGNON.

UN CANADIEN CELEBRE

LES Canadiens illustres ne sont pas encore tous connus. Aujourd'hui j'ai le plaisir de faire entrer en scène un des nôtres, né au Canada en 1752, le 29 janvier,

fil d'un sergent d'une des compagnies franches de la marine. Pierre Martin, tel est son nom. Bien qu'il ait quitté sa patrie à un âge peu avancé, nous pouvons le considérer comme un véritable Canadien.

Passé en France avec sa famille, qui alla se fixer à Rochefort, Pierre Martin se fit vite un chemin dans la carrière qu'il embrassa par goût et par nécessité. A quarante-deux ans il était nommé commandant en chef de toutes les forces navales de la Méditerranée. Hésitant devant une tâche aussi lourde, il dut céder sur de nouvelles instances des autorités supérieures, mais il posa comme condition qu'il lui serait loisible de choisir à son gré tous les officiers supérieurs capables de le seconder dans ses efforts. Car il lui fallait réformer l'administration du port de Foulon qui reposait depuis longtemps entre des mains incapables et des dilapidateurs. C'est alors que le commandant Martin s'adjoignit comme sous-commissaire et s'attacha comme secrétaire particulier le célèbre Pouget, devenu plus tard son gendre.

La face des choses fut bientôt changée à Toulon, et en six mois plusieurs grands navires sortaient des chantiers encore fumants des ruines que les Anglais y avaient laissées.

En 1796 Martin fut créé vice-amiral de France et grand officier de la Légion d'Honneur. Dans le même temps et depuis son retour de la Méditerranée, il aurait été chargé du commandement de Rochefort, et nommé préfet maritime, jusqu'au 4 août 1810.

Le 1er janvier 1806 Martin fonda dans la ville, une société littéraire et scientifique, et jusque dans les dernières années de sa vie, il se fit un devoir de se rendre utile à cette institution.

Son indépendance, qui le mettait à l'abri de la courtoisnerie, le rendit bientôt suspect à l'empereur, qui le destitua après la destruction des brûlots de la flotte de l'île d'Olix (11 avril 1809).

En 1815, Martin fut mis à la retraite. Il était alors âgé de soixante-trois ans. Sa carrière publique finit de ce moment, et il laissa à son gendre, Pouget, le soin de conserver à sa famille le prestige qu'il lui avait donné par son dévouement à la France et à la ville rochefortoise.

C'est ainsi que ce petit Canadien, d'abord humble pilote, put, grâce à son énergie et à ses aptitudes spéciales, passer par les phases les plus brillantes du service maritime. Son nom fait la gloire de sa patrie d'adoption. On le considère là-bas comme un des plus grands caractères de marin qu'ait produit la France. Ne nous serait-il pas permis de revendiquer une part de l'honneur qui se rattache à ce nom que l'on dit là-bas, si pur et si radieux.

N. E. DIONNE.

LA STATUE DE L'ORME

Il est bien rare que dans nos anciennes paroisses, on ne raconte pas, au coin du feu, quelques-unes de ces légendes qui peignent la foi et la piété de nos ancêtres.

Les vieillards les redisent à leurs petits enfants, et ces traditions, passant de bouche en bouche, finissent par devenir une page d'histoire intime de la grande famille paroissiale :

La dévotion à la Sainte Vierge a toujours tenu au cœur des premiers habitants de la colonie et, en maintes circonstances, sa protection s'est visiblement étendue sur eux.

Il n'y a pas encore bien des années on admirait, à l'Anse à Gilles (l'Islet), au bord du chemin, un vieil arbre, un orme séculaire qui avait défié la cognée du défricheur et la dent des années. On lui avait voué une es-
pèce de culte. Pourtant les Druides des Gau-

les n'ont jamais mis le pied sur notre sol. Quoiqu'il en soit, surtout les soirs d'été, on familles réunies sous ce dôme hospitalier.

Quel était donc le secret de ces actes pieux? La tradition raconte que l'orme était devenu une sorte de sanctuaire. On avait creusé, sur son tronc, une niche et dans cette niche avait été placée une statue de la sainte Vierge, que l'on aimait à invoquer, surtout dans les circonstances difficiles.

A quelle date remonte l'érection de ce temple d'un nouveau genre? Les vieillards l'ont vu, ils s'y sont même agenouillés; mais aucun ne l'a vu construire.

Ils ont appris de leurs ancêtres qu'il fut un temps où le pays était menacé par un ennemi redoutable. Une flotte puissante remontait le fleuve, une armée nombreuse descendait par les Lacs et devaient unir leurs forces pour écraser la colonie déjà épuisée. C'était en 1711. La consternation était générale. Lutter était chose impossible; se rendre sans coup férir répugnait à la fierté de nos pères. Tous les moyens humains semblaient inutiles. La Providence seule pouvait sauver le pays. Par le conseil du premier Pasteur, on eut recours à la prière; tous les coeurs se tournèrent vers le trône de la sainte Vierge. Partout, dans les églises, dans les familles, à l'ombre de quelques grands arbres, on se réunissait pour invoquer celle qui s'appelle le "Secours des chrétiens."

Les prières avaient triomphé. La flotte de Walker vint se briser dans une affreuse tempête, sur les récifs des Sept Isles; l'armée de Nicholson fut décimée par la maladie. Le pays était sauvé.

La légende veut que la statue de l'orme remonte à cette époque reculée. L'arbre avait grandi avec les années, l'écorce insensiblement s'était refermée, laissant, dit-on, à l'extérieur, la forme d'une statue.

Il y a quelque quarante ans, ce vétéran de la forêt primitive, qui avait bravé les orages, s'est abattu sous le poids des années.

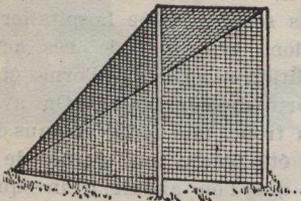
Abbé N. J. SIROIS.



GRANDE ACTUALITE

Notre Sport National

Par E.-Z. MASSICOTTE



PLUSIEURS anciens auteurs qui ont décrit les moeurs sauvages, n'ont eu garde d'oublier le jeu de crosse. Il en est question, par exemple, dans les Mémoires de Nicolas Perrot, coureur de bois et interprète fameux, dans le journal historique du R. P. Charlevoix, dans les Relations des Jésuites et dans le journal de Peter Grant, reproduit dans les Bourgeois de la Cie du Nord-Ouest, de l'hon. L. R. Masson.

En 1860, puis en 1879, M. W. G. Beers a tenté de faire l'histoire de ce sport dans un manuel où, le premier, il fixe les règlements du jeu et enseigne la manière de jouer.

Depuis, des encyclopédies et des manuels ont fait connaître la crosse à toutes les races qui parlent l'anglais, mais ici nous n'avons rien, en français, qui nous donne une idée, à la fois complète et succincte, (1) de ce sport devenu national au Canada, et dont la vogue, avant longtemps, s'étendra à tous les pays qui cultivent les jeux athlétiques.



Pour permettre au lecteur de se représenter ce qu'était le jeu de crosse, chez les sauvages, je vous citerai Charlevoix. Cet auteur décrit une partie qu'il a vu jouer, sans doute, chez les Miamis: "On y joue avec une balle et des bâtons recourbés et terminés par une espèce de raquette. On

(1) Le Nouveau Larousse dit bien un mot de ce sport, mais la gravure qui accompagne sa note trompe le lecteur sur la disposition des joueurs.

dresse deux poteaux qui servent de bornes, et qui sont éloignés l'un de l'autre, à proportion du nombre de joueurs. Par exemple, s'ils sont quatre-vingt, il y a entre les poteaux une demie lieue de distance. Les joueurs sont partagés en deux bandes, qui ont chacune leur poteau et il s'agit de faire aller la balle jusqu'à celui de la partie adverse, sans qu'elle tombe à terre et sans qu'elle soit touchée avec la main, car si l'un ou l'autre arrive, on perd la partie, à moins que celui qui a fait la faute, ne la répare en faisant aller la balle d'un seul trait au bout, ce qui souvent est impossible. Ces sauvages sont si adroits à prendre la balle avec leurs crosses que quelques fois, ces parties durent plusieurs jours de suite." (Lettre XXIIème).

La description que nous a laissée Nicolas Perrot est beaucoup trop longue et filandreuse pour lui donner place ici; je me contenterai donc d'en extraire quelques détails. "La crosse, dit-il, est un bâton qui a un gros bout au bas, lacé comme une raquette; la boule qui sert à jouer est de bois et a, à peu près, la figure d'un oeuf de dinde." Dans les notes qui accompagnent son texte et qui sont du R.P. Tailhan, il est dit que "le palican" des naturels du Chili ressemblait beaucoup au jeu de crosse des sauvages canadiens lequel offre, lui-même, la plus grande analogie avec les jeux de longue paume et de crosse français. (2)

(2) Autrefois on désignait ainsi, en France, un jeu dans lequel on se servait

Le jeu de crosse des sauvages du Canada est une des variétés du jeu de balle et il semble, en Amérique, avoir toujours été connu. Les autochtones ignoraient d'où il leur venait, et les plus anciens se rappelaient qu'il était déjà en vogue dans leur enfance. Ce qui particularise surtout ce jeu, c'est l'invention d'un bâton avec une "concavité remplie par un filet qui permet de saisir la balle à la volée et de la lancer".

le "wattup" fut remplacé par des lanières de peau de chevreuil. (3) Les sauvages de l'ouest avaient une crosse dans chaque main. On les ornait parfois de plumes teintes en diverses couleurs, dans les parties de gala."

Pour ce qui est de la balle, on la fabriquait en poil d'animal, recouverte d'une peau d'animal; d'autres employaient une balle de bois, ou faite avec de l'écorce de pins. "Les buts étaient des pierres, des arbres" ou des poteaux qui atteignaient



L'ancienne partie des sauvages

Ce bâton variait quelque peu suivant les tribus. Chez les uns, il avait trois pieds de longueur et était recourbé en forme oblongue à un bout. Chez d'autres "le bout du bâton se terminait en cercle". Le filet avait généralement 3 pouces par deux. Il était en "wattup", fine écorce d'épinette dont les indiens se servaient aussi pour coudre leurs canots d'écorce. Plus tard,

parfois 25 pieds de hauteur, mais qui souvent ne mesuraient que huit pieds et étaient placés à 6 pieds l'un de l'autre. La distance entre les buts variait de 1500 pieds à un demi-mille.

Chez les uns, pour gagner, il suffisait que la balle dépassa un but, une borne, chez d'autres, la balle devait frapper un

un bâton recourbé en croc "pour chasser une balle ou une pierre". Ce jeu m'a tout l'air d'être semblable à notre hockey.

(3) Le mot "wattup" est passé dans le langage canadien avec un sens figuré. "Manquer de wattup", signifie n'avoir plus de courage, de stimulant.

poteau, chez d'autres encore la balle devait pénétrer entre les poteaux.

“La joute, dit un traducteur de M. Beers, commençait vers les neuf heures du matin. Les joueurs étaient presque nus et il était permis de renverser l'adversaire et de faire usage du croc en jambe. Ils ne s'en faisaient pas faute. Les combats à coups de poings n'étaient pas rares. Si la balle tombait parmi les spectateurs, les joueurs se précipitaient au milieu d'eux et sans aucun égard pour eux les écrasaient, les bousculaient, etc. La poursuite de la balle était quelque chose d'incroyable. Les joueurs paraissaient vouloir se casser les os, moudre leurs adversaires, leur disloquer les membres. Ils faisaient des bonds prodigieux pour saisir la balle. Le jeu, comme on peut voir a été considérablement amendé et amélioré par les blancs.”



Avant, cependant, de vous parler du jeu actuel, je demande la permission de citer une anecdote historique, au sujet de la crosse. Chacun sait qu'après la cession du Canada, par la France, les sauvages de l'Ouest formèrent une conspiration pour chasser les Anglais du pays. Leur plan rata, mais ils s'étaient déjà emparé de Michillimakinac et ce, grâce à une partie de crosse. Voici le fait tel que raconté dans le premier volume des Canadiens de l'Ouest, par l'honorable J. Tassé:

“Le jour anniversaire de la naissance du roi George, le 4 juin 1763, les Sautoux et les Sacs se rendirent au fort Michillimakinac et proposèrent au capitaine Etherington de chômer la fête par une grande partie de “baggattiouai” ou de crosse. Les Sauvages excellent dans ce jeu, qui, depuis longtemps, est l'un de leurs exercices favoris, et le capitaine Etherington accéda volontiers à leur demande. Il était bien loin de soupçonner que ce jeu inoffensif cachait un complot terrible, car pour mieux dissimuler leur perfidie, les Sauvages s'étaient livrés au même amusement durant les jours précédents.

“A en croire les apparences, le quatre

juin 1763 devait être un jour de grande fête à Michillimakinac. Le temps était magnifique, un soleil ardent répandait ses chauds rayons et la nature, drapée dans son riche manteau de verdure, semblait devoir ajouter à l'éclat des réjouissances. Les canons du fort faisaient entendre de temps à autre quelques salves bien nourries, et leurs bruyantes détonations allaient réveiller les échos les plus lointains du lac Huron. Les Sauvages, parés de leur mieux et ayant le visage vermillonné, se comptaient par centaines et, à les voir, on les aurait crus exclusivement préoccupés par l'issue de la lutte qui allait s'engager entre les deux tribus. Les Canadiens circulaient en grand nombre au milieu de ces enfants des bois, dont beaucoup leur étaient connus, en attendant le commencement du spectacle, qui leur promettait des émotions plus qu'ordinaires.

“La partie de crosse devait avoir lieu sur la grande plaine qui avoisine le fort. L'heure de la lutte arrivée, le capitaine Etherington et le lieutenant Leslie vinrent prendre place à l'extérieur des palissades, à quelques pas de la porte, afin de mieux observer les mouvements des joueurs. Le premier semblait surtout s'intéresser à la lutte, car, selon sa promesse, il avait parié en faveur des Sautoux.

“La partie de crosse se poursuivit avec beaucoup d'ardeur depuis le matin jusqu'à midi, sans que la victoire se prononçât en faveur de l'une ou de l'autre tribu. Plusieurs fois déjà, la balle avait été jetée intentionnellement en dedans de l'enceinte du fort, puis elle avait été renvoyée par les soldats de la garnison. Mais comme Etherington désirait offrir toutes les facilités possibles aux Sauvages, il ordonna d'ouvrir la porte du fort afin qu'ils allassent eux-mêmes chercher la balle. C'était justement ce qu'ils désiraient. Aussi ils ne tardèrent pas à lancer de nouveau la balle dans l'intérieur du fort en se ruant à sa poursuite. Leurs sauvagesses, obéissant à un mot d'ordre, se précipitèrent aussi en dedans des palissades, afin de leur donner les tomahâks qu'elles tenaient cachés sous leurs couvertures.

17 pds

pds.

5 pds

X...

Gardien du but

Longueur 360 à 400 pieds

15	" In home "	O	X	" Point "
	" Out home "	O	X	" Cover point "
	1e attaque	O	X	1e défense
	2e "	O	X	2e "
	3e "	O	X	3e "

Centre: O X 12 pds de diamètre

	3e défense	O	X	3e attaque
	2e "	O	X	2e "
	1e "	O	X	1e "
	" Cover point "	O	X	" Out home "
	" Point "	O	X	" In home "

Gardien du but

...O

Terrain du gardien du but

“ Ce fut le signal du massacre. Les Sauvages commencèrent alors à faire entendre leurs terribles cris de guerre, puis à égorger tous les soldats qui leur tombaient sous la main. Ceux-ci, désarmés pour la plupart, s'étaient groupés sans défiance près de l'enceinte du fort afin de pouvoir mieux suivre les péripéties de la lutte. Le lieutenant John Jamet se défendit comme un lion. Pressé de tous côtés par cinq Sauvages, il leur disputa vaillamment sa vie sans autre arme que son épée, et

crose doit son beau titre de “ sport national ”, car c'est lui qui le suggéra dans un journal en 1859. C'est aussi à ce zélé sportman que la crose doit ses premiers règlements imprimés. Accordons-lui un souvenir reconnaissant.

On vient de le constater, avant le milieu du XIXe siècle, les participants, à une joute, étaient en nombre illimité, peu de règles dictaient leur conduite, on jouait passablement au hasard; l'influence méthodique anglaise a remédié à cela. D'a-



Une partie sur la glace

ce n'est qu'au sixième coup de casse-tête qu'il alla rouler sur le sol ensanglanté. Furieux de sa courageuse résistance les Sauvages lui coupèrent la tête et la promenèrent triomphants.”

Le capitaine Etherington, le lieutenant Leslie et quelques soldats furent faits prisonniers et ils allaient être brûlés, quand ils furent sauvés par notre vaillant compatriote Augustin de Langlade.



C'est à M. W. G. Beers que le jeu de

bord, le nombre total des joueurs fut fixé à 24, soit 12 pour chaque camp opposé. Une science du jeu fut établie et la victoire d'un match consista à remporter 3 points sur cinq.

Plus tard, le gain d'une partie fut déterminé par la quantité de points faits durant deux heures de jeu.

Les “ buts ” (goals) étaient formés par quatre poteaux placés à chaque extrémité d'un terrain, et pour compter un point, un joueur devait lancer la balle entre les deux poteaux du camp adverse.

Notre Sport National

Ces règlements ont encore été modifiés et, aujourd'hui, les buts sont enveloppés d'un filet, en sorte que si la balle pénètre entre les poteaux, elle n'en peut plus sortir. Cette innovation a été adoptée pour mettre fin aux contestations qui s'élevaient souvent, au sujet du passage réel ou illusoire de la balle entre les poteaux. Enfin, un match se décide maintenant, par la quantité de points obtenus en quatre manches de 20 minutes, chacune.

Chaque manche s'engage par un "croisé" entre les deux joueurs du centre; et les deux camps sont commandés par un capitaine. Chaque joueur a une position définie et autant que possible il doit se borner à remplir le rôle qui lui est assigné. Un joueur ne doit pas chercher à faire la partie seul, n'étant qu'un des rouages d'une machine complexe, il n'a que sa tâche à accomplir pour que tout aille bien. Lorsque les joueurs comprennent bien la stratégie du jeu, il n'y a rien de plus intéressant que l'action d'ensemble de ces vingt-quatre athlètes. Les uns après les autres, ils sont appelés à faire preuve de jugement, d'habileté, de décision rapide, car il suffit d'une erreur, d'une hésitation pour que la partie soit perdue.

Autres détails: la balle qui sert au jeu est en caoutchouc noir spongieux; elle mesure $7\frac{3}{4}$ à 8 pouces de circonférence et ne doit pas peser plus de $4\frac{1}{2}$ à 5 onces.

Pour ce qui est des dimensions du terrain et de la position des joueurs, voyez le tableau.



Depuis quelques années, les Canadiens-Français ont mordu à ce splendide sport et je pourrais mentionner les noms d'une douzaine de nos joueurs, au moins, qui ont l'oeil du public et sont considérés comme des étoiles dans le monde sportif. Un compatriote et un confrère même, M. E. C. Saint-Père est actuellement président de la grande ligue des clubs de crosse du Canada, un autre Canadien-Français, M. A. Meunier, avait eu cet honneur auparavant, enfin, M. Mercier est président

de la Fédération des jeux Athlétiques du Canada.

A qui devons-nous ce résultat magnifique? A une association dont les débuts ont été très humbles.

Devant coexister avec des races sportives par excellence, nous ne pouvions, éternellement, nous désintéresser des sports et nous nous devons d'essayer de cueillir des lauriers dans les exercices corporels comme dans les affaires politiques, commerciales, industrielles, etc. Seulement, pour atteindre un résultat quelconque, il fallait un groupe, une association, une direction et le nerf de la guerre.

Nous l'avons, cette association, depuis 1893; elle se nomme "Le National" et elle a été fondée à l'ouest de Montréal, sinon à Lachine. Graduellement, depuis, elle s'est rapprochée du poste qu'elle occupe de nos jours: l'est de Montréal, en plein quartier canadien-français, milieu où elle devait s'épanouir naturellement.

Mais quels sacrifices, quel enthousiasme, quelle volonté n'a-t-il pas fallu pour en arriver là et triompher de tous les obstacles, à des hommes comme le Recorder F. X. Dupuis, feu Julien Martineau, W. Meloche, Stanley Houle, Jos Lamarche, R. Tourangeau, Dr T. Cypihot, etc. Comment ne pas se rappeler le nom des joueurs de la première heure, tels que Alphonse et Jos Valois, Tinon Martineau, Charles Marcellin, Pierre Boyer, les capitaines Alex. Tellier et Ned Giroux, et des braves Irlandais qui aidèrent largement, entre autres Foley, Brophy, White et Cavanagh? C'est à tous ses vaillants, que le National dut de conquérir le premier rang dans la ligue intermédiaire, puis de se faire admettre dans la grande ligue et, enfin, d'établir ses titres de supériorité en s'attribuant le championnat du monde en 1898.

Voilà des noms qu'il faudra conserver, si jamais on écrit l'histoire de notre association athlétique nationale.

Mais hâtons-nous de terminer cet article, déjà plus long que je le voulais.



J'ai pratiqué un peu tous les sports et

je me suis amusé à tous, mais bien que j'admire également les qualités des divers jeux athlétiques, je serais disposé à accorder la palme à la crosse si je mets en ligne de compte le plaisir de ceux qui



Le modèle préféré

regardent. En effet, au point de vue de la beauté et de l'attrait "spectaculaires", rien n'approche de ce jeu indigène.

Quoi de plus émouvant qu'un match entre deux clubs bien entraînés et de mérite semblable? Je le demande à vous qui y avez assisté. Le vaste champ où les joueurs vont évoluer est couvert d'un tapis de verdure soigneusement entretenu; vingt-quatre athlètes sont là, alignés symétriquement; ces hommes musculeux et agiles sont vêtus d'un costume très simple, laissant pleine liberté à leur mouvement. Le tableau se déroule dans l'air pur, la gaité et le soleil. Autour de l'arène, sont des amphithéâtres considérables où se coudoient des centaines de spectateurs: hommes, femmes et enfants. Tout ce monde badine, potine, rit. Mais un sifflet vient de faire entendre son cri aigu: un silence instantané s'établit. Deux joueurs, au centre du terrain, sont penchés, ayant entre leurs crosses une balle. Nouveau coup de sifflet et la partie commence. Le caoutchouc bondit ici, vole là-bas, rampe sur le sol, s'élève de nouveau; il va, il revient, il zigzague; sur les gradins l'excitation mijote, les yeux, les têtes et les corps même, suivent les circonvolutions de la balle; parfois, un groupe de spectateurs se lève et lance des appels furibonds aux joueurs, pendant qu'à côté, un autre groupe, bat des mains et encourage les joueurs. Soudain une clameur immense éclate, la balle vient de pénétrer comme une flèche dans les buts, une masse humaine, sur les gradins, se lève spontanément, applaudit, chante, lance des vivats: une victoire est

remportée. Les amis des perdants sont abattus; la joie des autres leur fait mal au coeur; n'importe, tout espoir n'est pas encore perdu. Les joueurs sont au repos, l'excitation s'apaise, on discute les chances des deux camps; vaincus et vainqueurs reprennent leurs positions et la partie recommence, renouvelant les mêmes sensations.

Aucun autre jeu n'émotionne au même degré tous les âges, toutes les classes sociales. Des vieillards placides crieront, sauteront, dans l'effervescence d'un beau coup, des femmes d'une dignité absolue s'oublieront à s'exclamer et à trépanner comme des gavroches. On dirait qu'une folie subite a frappé une foule entière, tellement il s'accomplit, parmi les spectateurs, d'actes qui dépassent tout ce qu'on peut imaginer.



Un "National" en tenue

Est-ce que cela ne donne pas la mesure de l'intérêt inconcevable que provoque ce jeu extraordinaire?



L'Angelus

(Pour la "Revue Populaire")

PAR ARMAND FERRY

AOUT, le mois du moissonneur achevait de dorer les épis. La journée avait été belle et chaude. Partout dans la campagne, voltigeait un arôme de fleurs et de foin mûr.

Le soleil, qui s'était montré prodigue de sa lumière durant tout le jour, s'empressait maintenant de battre en retraite derrière la colline voisine, tout en lançant comme un défi les derniers jets de sa clarté.

Hâte-toi, hâte-toi, septembre accourt, chantaient, au paysan, les petits oiseaux, en gazouillant sur le bord du nid moelleux. De gentils petits nuages aux formes fantastiques, se balançaient de ci de là, d'un bout à l'autre de l'horizon, doucement caressés qu'ils étaient par les derniers zéphirs de la saison.

Le vieux Bolduc, aux champs depuis le matin, s'arrêtait avec satisfaction à la pensée du souper que la mère Suzanne, sa chère moitié, devait être à préparer en ce moment; et tout en abattant les blés avec furie, il lui semblait sentir les douces émanations de l'énorme marmite où bouillaient des choux, des carottes et des pommes de terre au lard, pendant que la théière, par un bruit rythmé, chantait son refrain invitant. Tout bas, le vieux murmurait: "Pour sûr, le bedeau oublie son angelus; il doit se faire tard". Et malgré les sueurs arrosant sa figure, le bonhomme travaillait, travaillait toujours sans discontinuer. Mais de plus en plus, le vieux fléchissait sous le poids des fatigues et ses longues jambes torses s'embourbaient dans la terre; ses

bras bossués faisaient difficilement le demi-cercle. Pesante était la faux, et touffue la futaie des épis. "Par saint Luc, mon patron, le bedeau a la berluc. Qu'attend-il pour sonner son angelus?" songeait l'octogénaire en allongeant les bras plus rapidement encore. Et il allait ainsi, sans entendre le chant joyeux de la cigale, sans voir la violette qui sent bon, sans remarquer le saule pleureur dont la ramure plongeait dans l'eau diaphane du ruisseau.

Puis là-bas, de l'autre côté du champ, René, le fils du vieux Bolduc, fauchait lui aussi, dans les seigles murs. C'était un joli garçon de 22 ans peut-être, aux formes athlétiques, un peu courbé sous l'effort journalier, mais annonçant bien lorsqu'il passait endimanché. Il avait une de ces figures honnêtes et calmes, sans passions violentes, ignorant les révolutions brusques du coeur et de l'esprit. Ses yeux bleus et doux fascinaient par leur candeur. Le nez, mince, semblait avoir été taillé avec grand soin par un sculpteur. Une fine moustache blonde ombrageait sa lèvre supérieure.

Adossé maintenant au tronc mousseux d'un chêne trois ou quatre fois centenaire, au bord d'un bocage faisant borne au champ des Bolduc, les yeux tournés vers le ruisseau serpentant dans la campagne, il écoutait la musique de l'eau sur les cailloux polis, sans penser qu'il avait là l'image fidèle de son âme.

Perdu dans ses pensées, il souriait par moments, tandis que d'instant en instant sa poitrine se soulevait sous l'effort d'un

sanglot contenu, et qu'une larme furtive, une perle, s'échappait de ses cils humides.

—L'angelus va sonner bientôt, pensait-il, ce soir je verrai Lucie. Elle passera à dix pas de moi, et fou que je suis, je n'aurai pas le courage de lui avouer mon amour. Oh! pourquoi faut-il que cette maudite timidité me ferme toujours la bouche ainsi! Chaque jour le bonheur passe à ma porte, sans que je l'invite une seule fois à entrer. Et dire que je vis comme cela depuis un an!... S'il fallait qu'elle ne m'aime...? Cette incertitude, c'est une mort vivante!

...C'est assez. Sans "elle", la vie m'est importune. Je veux voir à présent; je veux savoir. Ce soir, ce soir, ce soir même, tout à l'heure, je lui dirai le secret de mon coeur, de ma vie; je lui dirai combien j'ai souffert. Je lui dirai la raison de ma mélancolie continue, de ma vie solitaire... Mais non, "elle" est belle, je suis laid; "elle" est élégante, je suis rustique; je n'ai rien de ces choses qui attirent et qui charment... "elle" me repousserait".

Soudain, un bruit insolite frappa son oreille, quelqu'un venait dans le chemin creux. Le jeune Bolduc se retourna pour voir qui était l'importun. Mais vivement il rejeta la tête en arrière, et s'empressa de s'abriter derrière le taillis: c'était Lucie. Au même instant, les premiers sons de l'angelus frappaient ses oreilles.

Cette Lucie n'était pas ce qu'un artiste eût appelé une beauté, mais grande et svelte, une taille de sylphide, elle souriait à l'aurore de ses vingt ans.

Une forêt touffue de cheveux ornait son front virginal. Ses yeux, d'un noir de jais, avaient peine à cacher, sous leurs paupières blanches, le feu de leurs prunelles. Le nez eût peut-être été trouvé un peu long, de même que la bouche un peu large, mais ceci était largement compensé par l'air charmant qui se dégagait de toute sa personne.

Elle effeuillait distraitemment une fleur à peine éclosée, lorsqu'un léger bruit, produit à son côté, lui fit faire un petit saut; et en même temps qu'elle tournait la tête; elle aperçut René agenouillé au milieu des buissons.

Elle fit: ah!... pendant qu'une vive rougeur empourprait ses joues.

—Vous m'avez fait peur, M. René, s'empressa-t-elle de dire, tout en essayant de sourire pour cacher son trouble.

Le jeune homme, au comble de l'embaras, surpris et ému, eut donné beaucoup pour qu'une fée, d'un coup de sa baguette magique, eut transporté René loin de là. Il tourmentait gauchement le manche de sa faux, pendant qu'intérieurement il maudissait cette malencontreuse branche, qui l'avait fait découvrir, lui, le jeune Bolduc. En vain se creusait-il la tête pour trouver la réplique; il n'avait rien pour répondre à ces mots si simples d'ordinaire: vous m'avez fait peur.

Enfin, après une demi-minute de silence forcé, pendant laquelle la figure du jeune homme était passée par toutes les teintes de l'arc-en-ciel, il répondit:

—Je suis peiné de vous avoir dérangé, mais... je... je ne savais pas que vous fussiez si près d'ici. Je vous prie de vouloir bien m'excuser.

—Oh! mais vous êtes tout excusé; c'est moi qui suis coupable; je vous ai distraité, dérangé peut-être!

—Mais non, pas du tout; je cherchais mon... ma... mon couteau, et je l'ai retrouvé.

Tout en parlant, le jeune homme s'était approché, et maintenant il se tenait à deux pas de la jeune fille. Comme elle faisait mine de partir, René, tout hors de lui, saisit une main de Lucie et dit à brûle-pourpoint:—"Je... vous... je comprends à présent pourquoi mon coeur battait si fort, quelques secondes avant votre arrivée." étonné de son hardiesse, il attendait, les yeux fixés sur elle, comme un criminel devant son juge.

Aux paroles du jeune Bolduc, Lucie avait levé sur lui ses beaux yeux noirs et vifs qu'elle avait tenus baissés jusqu'alors et René sentit un petit frisson dans la main qu'il tenait toujours. —Je t'aime, continua René. L'angelus achève son joyeux carillon, veux-tu que ce soit l'annonce de nos fiançailles, de l'échange de nos coeurs?...

Lucie ne répondit point, mais dans le silence crépusculaire, ils échangèrent un chas-

te baiser, pendant que là-bas, dans le clocher lointain, résonnaient les dernières notes de l'angelus, et que les épis dans les champs, témoins muets de ce serment scellé par un baiser, saluaient doucement, sous la brise du soir, le couple qui célébrait ses fiançailles au son de l'angelus.

Ils s'acheminaient à présent tous deux, s'attardant à dessein, pour contempler cette libellule aux ailes d'or, voltigeant ici,

tout près, sur cette fleur odorante; pour admirer ce petit oiseau essayant ses premières ailes, sans se douter que derrière eux s'en venait le vieux Bolduc, traînant péniblement le poids de ses 80 ans. Il a tout vu, tout compris; il sourit. Il marmotte tout bas, en s'abritant derrière un arbre pour ne pas troubler ces deux coeurs épris, l'un pour l'autre: "C'est bon, c'est bon... oui, oui, oui, on connaît son code quoi, pas vrai la mère Suzanne?"

A Quoi Rêvait Une Fillette

(Pour "La Revue Populaire")

A Mlle Rosette Paradis.

**A quoi rêves-tu donc, jeune fille aux yeux noirs,
Dans ta petite chambre où règne le silence?
Entends gémir la brise autour des vieux manoirs
Et la plainte des boeufs pleine de somnolence.**

**Viens baigner ton beau front dans le baiser des soirs,
Quand le gai rossignol entonne sa romance;
Et que les clous du ciel comme des ostensoirs
De leurs rayons de feu rejette la semence.**

**Te vois-tu transporter sur les ailes du Temps
A travers des palais? Ou, comme je prétends,
T'envoles-tu joyeuse et doucement sur l'onde?**

**Rêves-tu de baisers, d'amour, de souvenirs,
D'une brillante vie aux douces avenir?
La fillette rêvait aux bassesses du monde.**

Ernest Martel.

Montréal, 1909.



La Forêt Bienfaisante

LES cités modernes sont des lieux d'exil. L'être humain ne s'accoutume à y vivre sa vie paradoxale et contre nature qu'au détriment de sa santé physique et morale. Au coeur des villes, loin de la campagne maternelle, il est bien matériellement une "plante sans racines". Son corps s'étiole, son cerveau s'anémie, son âme s'atrophie et se dessèche comme une fleur arrachée de sa tige. Sa personnalité décroît, opprimée par tant de pierres mortes et de laideurs pénibles. On s'en aperçoit enfin ! il lui faut le contact de la nature pour se ressaisir. Cela explique l'ardeur irraisonnée qui pousse les hommes, le dimanche, en foules nombreuses, vers des champs et les bois.

Voyez le citadin : il n'est pas bien sûr d'aimer la campagne. Il ne saurait, tout au moins, expliquer son amour des prairies et des arbres. Cependant un instinct impérieux l'oblige, tous les jours de loisirs, à se ruer vers les bords des rivières, les sous-bois ou les côteaux. L'abondance des papiers gras et des boîtes de sardines, le lundi matin, est un témoignage touchant de cette ferveur campagnarde. Ces ex-votos dérisoires indiquent que, faute de mieux, l'infortuné citadin se contentera des gazons pelés des banlieues aux horizons lamentables de hangars et de cabanes en torchis, plutôt que de rester prisonnier de l'affreuse pierreaille des faubourgs.

Ce n'est pas seulement le désir de partager le saucisson familial et de savourer l'aigre boisson d'été de la banlieue qui pousse, en fourmillières pressées, l'habitant des villes à l'assaut des tramways. Non ; il obéit à une force aveugle, le besoin de reprendre contact avec l'*alma mater* près de laquelle il retrouvera, à l'air vif, aux senteurs des feuillages, à l'ombre des vertes

frondaisons, le courage de supporter à nouveau le dur labeur.

Ce n'est pas une mode capricieuse qui a mis en faveur la mer et la forêt. Un vague ressouvenir de nos origines — a-t-on prétendu — nous appelle vers les horizons marins où la vie apparut aux âges fabuleux. Mais, sans remonter aux époques insondables, l'homme se souvient qu'il fut un habitant des forêts. Il se rappelle que pendant de longues générations ses aïeux vécutent sauvages, sains et robustes, à l'air vif des monts couverts de forêts sans fin, et l'instinct revit, invincible au coeur du citadin et l'oblige à s'arracher à sa prison de pierres, pour retrouver dans la maternelle forêt la santé de sa chair et l'équilibre de son âme.

Un penseur disait que la forêt, la forêt de montagne surtout, était pour lui le sanctuaire vivant de la religion. La pensée, loin d'y être écrasée comme sous les voûtes de pierres, ne connaît pas de limites à son essor. Elle s'élançait comme le fût vertical des cèdres et des hêtres. Elle plonge en plein bleu, elle s'épanouit dans la lumière et, sans quitter le contact avec la bonne terre aux senteurs de chair saine, elle plane cependant, parmi les astres, dans le firmament des songes sans fin.

Et il ajoutait : "Arbre, chez qui la conscience encore obscure commença à tressaillir sous la douce chaleur des étés disparus, nous apprendrons à te vénérer.

"Comment ne pas t'admirer, géant puissant et bon, secourable aux humains ! Solidement ancré dans la réalité de toutes tes fortes racines, mais la tête épanouie dans le soleil, tes rameaux bruissent aux caresses de l'espace sans limites, reconnaissants, semble-t-il, du destin qui leur a permis de jouir, comme nous des aurores, des crépus-

cules et de la splendeur des cieux étoilés.”

* * *

A vue d'oeil, le printemps a surgi, jailli, bondi, crevant en bourgeons verts, poussant des ongles et des doigts d'émeraudes, lançant des fusées qui éclatent et retombent en pluie feuillagée: c'est la gloire du vert et du jaune, du jaune surtout. Une colossale et vierge dentelle enveloppe, d'un réseau ciselé, les vieux troncs blancs et noirs. Des milliers d'êtres, qui sont des feuilles et qui palpitent comme des oiseaux, scintillent en frissons de lumière. Et cela sent la chair du bois, le sang de la sève, la jeunesse éternelle.

Des bouffées vives passent, des hannetons zigzaguent en petits sillages phosphorés, un lézard gris court sur une roche, des bestioles bleu d'acier, or sombre, vert laitue, glissent dans les sous-bois. Tantôt l'exquise et fiévreuse odeur d'étang, l'arôme humide des champignons s'exhale; tantôt le parfum sec et résineux, si pénétrant, des pins. Ici, un souffle de musc; là, un soupir de bruyères mortes; et, partout, l'haléine profonde de la forêt jeune, un grand vent de force et de vie neuves.

Les hêtraies épaississent leurs feuillages. Dans cette course au vert, au vert uniforme d'été, dans cette gamme ascendante et précipitée des blonds, des ors faibles, des souffres verdâtres, des jaunes fongant d'heure en heure, les chênes en retard, mâts de navires droits et rugueux, piliers de cathédrales inachevées, tous pareils, se teintent d'une frêle feuillée, larve et brume dans les lointains...

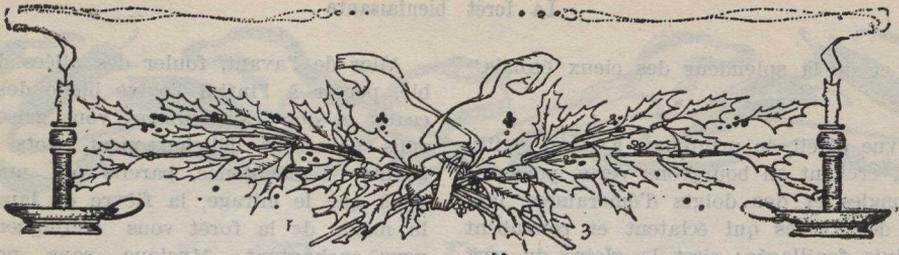
Aller de l'avant, fouler des allées de sable, percer à l'infini l'ogive bleue des berceaux et que les feuillages vous grisent et vous harassent délicieusement, flots changeants et monotones, pareils et nuancés, voilà que le mirage, la fièvre de langueur, la magie de la forêt vous subjuguent et vous enchantent. Musique sans paroles, sourde et confuse âme des choses, sortilège exquis et perfide, la forêt vous prend, vous garde. Vous n'êtes plus à vous, mais à elle. Dépossédé du temps, du lieu, du désir et du regret, il n'est plus rien en vous que l'instinct d'errer des heures, au hasard, sans but, réduit à vivre l'unique vie des sens, la pensée si flottante qu'elle en est presque dissoute!

J'aime cette forêt qui est pleine de moi-même, et qui semble n'être qu'à moi et n'exister que pour moi. J'aime la magie qu'elle dégage, le sortilège d'ombre glauque dont elle baigne le promeneur solitaire.

Que la vie des fourmilères humaines semble loin, lorsqu'on contemple cet océan de ramures aux verts distincts et harmonieux dont les flots bruissent, malgré le peu de vent, d'un murmure à peine sensible, mais distinct, mais profond, mais immense comme la respiration des choses!

Eh! de l'agitation misérable des villes, des ambitions malsaines, du désir de briller, de la confuse et horrible lutte des intérêts, des négoce, du pain qu'on s'arrache dans la poussière des rues, usées jusqu'aux os par les pieds de milliers d'hommes! N'avez-vous point envie de fouler des gazons vierges, de respirer un air que ne partagent pas d'innombrables bouches?...





Actualité d'Août

L'Assomption en Pologne

C'EST là-bas, dans la Vistule, dans le Palatinat de Sandomir, que la fête de la moisson s'est conservée, telle que les anciens mythologues, peut-être même nos philosophes de l'âge d'or, semblent l'avoir établie; aussi, dès que la moisson est finie, jeunes filles et jeunes garçons font une couronne de paille, dans laquelle ils entremêlent fort artistement : épis de blés, baies sauvages, fleurs des champs, noix dorées, floquets et rubans de diverses couleurs, le tout, dans une telle proportion, que la couronne finit par être un monument.

Vienne le 15 août, et cette couronne va servir à coiffer la tête de la jeune fille la plus honnête du canton, puis les cloches sonnent, et la dite jeune fille, suivie des villageois et des villageoises, se rend à l'église, déposer sa couronne dont elle fait hommage au maître-autel et que le prêtre bénit, après la messe.

Accompagné d'instruments de musique, le cortège sort en chantant et va chez le maire, qui doit attacher un jeune coq au sommet de la couronne; et, si cet oiseau chante, ce sont des applaudissements frénétiques, car ce chant est l'assurance d'une bonne récolte pour l'année suivante.

Si, par contre, le coq ne chante pas, chacun est triste, car c'est une récolte mauvaise, des épis vides en perspective. Entre nous, je vous avouerai que le fait se produit rarement, car les paysans ont soin de choisir un coq jeune et vaillant, grand chanteur et grand mangeur de grains.

Et l'on se met en route pour la maison du seigneur.

Ici encore, la fête rappelle la naïveté des anciens âges et l'apparente égalité qui régnait entre possédants et possédés.

Arrivés devant l'entrée du château, les moissonneurs chantent.

—Portes du château, ouvrez-vous.....
 "Nous avons acheté la moisson dans les champs du Seigneur, et nous lui avons dressé autant de belles gerbes qu'il y a d'étoiles accrochées dans le ciel, et mille gerbes ont été préparées pour le seigneur, mille autres pour sa femme, dix mille pour ses fils et ses filles, et cinq mille pour leurs hôtes..."

Et l'orateur de la troupe demande au seigneur de sortir "des blanches murailles de son château", d'accepter la couronne qui orne la tête de la jeune fille "car c'est la couronne des couronnes, elle est faite du blé qui nourrit les hommes..."

Puis, pour émouvoir plus facilement le vieux seigneur, l'orateur continue :

"Nous avons bien mérité que tu nous reçois dans ton palais, car nos têtes sont brûlées par le soleil, nos mains coupées par la faucille, nos genoux brisés en se ployant vers la terre, nos pieds blessés par le chaume, et notre dos s'est roidi à force de se courber sur tes champs."

Après quelques secondes de silence, durant lesquelles l'orateur se recueille, le discours reprend; le rusé paysan demande au seigneur de faire couler le sang des animaux des étables et des bergeries "comme

L'Assomption en Pologne

“des ruisseaux sur le vert gazon de ta cour”, et que des feux soient allumés aux quatre vents de la terre, car un grand repos est nécessaire pour délasser les moissonneurs de leurs fatigues.

Et comme le seigneur ne paraît pas encore convaincu, le Démosthène campagnard reprend : “N’oublie pas, seigneur, qu’un boeuf rôti est bon pour calmer les douleurs de l’épine dorsale; une brebis, pour les genoux; un veau pour les pieds; une oie pour les mains, ou un coq ou un canard; de l’eau-de-vie et de la bière pour la tête brûlée par le soleil...”

Ce n’est pas fini; un second discours est prononcé par un autre paysan, discours en vers ou en prose; après quoi la musique se fait entendre de nouveau, jusqu’à ce que le seigneur distribue des présents aux paysans et aux paysannes qui se sont fait remarquer par leur zèle et leur courage, durant le travail des champs; cependant que la châtelaïne détache la couronne au coq et la dépose sur une table couverte d’une nappe blanche; elle donne ensuite en échan-

ge, à la jeune fille, une somme d’argent assez rondelette.

La glace est rompue, et aux discours vont succéder les repas, repas monstres comme en faisaient les Francs et les Gaulois dans leurs forêts giboyeuses: d’immenses tables sont couvertes de rôtis et de mets de toute espèce, des tonneaux de bière et d’eau-de-vie sont roulés à portée des convives, que les domestiques servent avec autant de respect que s’ils étaient les seigneurs du lieu.

Après ce repas pantagruélique, on ouvre le bal caractérisé par des danses sans fin; c’est le seigneur qui ouvre la fête, en donnant la main à la jeune fille au coq, tandis que sa femme danse avec l’orateur du cortège, et que les enfants du château donnent la main aux paysannes et aux paysans, selon leur sexe.

Et la nuit s’achève dans une sauterie générale, pendant laquelle on n’oublie pas de faire couler la bière et l’eau-de-vie, afin de redonner du nerf aux jarrets, plutôt que pour “guérir la tête brûlée par le soleil”.

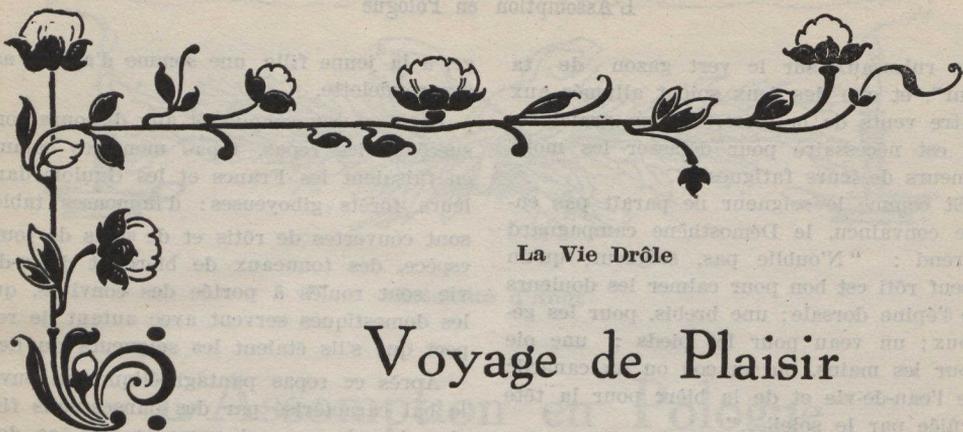
Nuit Etoilée

*Mon Dieu! pendant que l’orbe d’or
De la lune roule en silence,
Mon coeur palpite et la souffrance
L’endort.*

*L’oiseau rêveur aime la brise,
Le zéphyr caresse la fleur:
Moi, je suis seul et la douleur
Me brise.*

*Autour de moi tout vit d’accord,
Les doux baisers n’ont pas de trêve;
Hélas!... je suis seul et je rêve...
La mort.*

Germain BEAULIEU.



La Vie Drôle

Voyage de Plaisir

DEPUIS décembre, le repos de Joseph Lerat, notable épicier, était profondément troublé. Et c'était bien sa faute. N'avait-il pas eu, un jour qu'il avait fait une excellente affaire en profitant de la déconfiture d'un de ses confrères, la déplorable idée de promettre à sa famille, une véritable excursion, soit à la mer, soit à la montagne, à la belle saison? Or, il était, par tempérament, d'une sordide rapacité; de plus, ainsi que sa femme et ses enfants, il n'avait jamais dépassé les fortifications, et il éprouvait une peur intense à la pensée de voyager; enfin, sa progéniture se composait de trois garçons, âgés respectivement de huit, dix et treize ans, Timoléon, Eugène et Victor, et d'une fille de seize printemps, Virginie, et tant de monde coûte cher à voiturier, à nourrir au dehors, dans des hôtels ou restaurants où l'on est grugé, exploité, écorché vif!

En outre, grave question: quelle ne serait pas son inquiétude s'il abandonnait le magasin à la garde de simples commis? D'autre part, s'il fermait, quel chiffre de vente il manquerait!

Mais, hélas! il avait promis, et, dans le commerce, la parole est sacrée.

Depuis lors, il ne se passait pas de journées sans que l'un ou l'autre des siens, son épouse Léocadie en tête, ne le harcelât de questions au sujet de cette "partie" dont chacun se faisait une fête, merveilleuse, idéale, devant laisser un inoubliable souvenir.

Fort ennuyé, il avait adopté un système de silence énigmatique, mystérieux, répondant avec un malicieux sourire que c'était

un secret, vérité d'autant plus éclatante, que lui-même ne mûrissait aucun projet.

A mesure que l'échéance fatale approchait, il se prenait du fol espoir que la température extravagante qui nous a accablés de ses méfaits serait un obstacle insurmontable à la réalisation de ce plan malencontreux.

Décevante illusion!

Le moment vint où, bon gré mal gré, il lui fallut s'exécuter.

Il se mit à compulsurer fiévreusement les indicateurs, les guides qu'il se faisait prêter, les affiches des chemins de fer avec leurs multiples itinéraires à prix réduit, les annonces alléchantes de journaux qui procurent railways, tramways, coucher, nourriture, pourboires, contre une faible somme payée d'avance. Cette dernière combinaison ne lui plut nullement, étant certain que, n'importe où, une fois ses billets d'aller et retour pris à la gare, il s'en tirerait à meilleur compte, sans l'intermédiaire de personne.

Entre temps, un grave événement s'était produit.

Apte à suivre et à mener de front plusieurs questions à la fois, Lerat, maître et seigneur omnipotent à son comptoir, avait, sans la consulter le moins du monde, fiancé Virginie à un de ses vieux amis, très laid, plus que quinquagénaire, mais enrichi dans la poterie. Il se dénommait Narcisse Foureau, ce qui n'est rien, et s'engageait à épouser sans dot, ce qui est quelque chose. Seulement, bien entendu, il ne renonçait pas aux "espérances".

Il se trouva que la jeune fille l'avait en

horreur, et songeait à accorder sa main à son cousin Emile, modeste employé de bureau.

Quand elle avait osé en parler à son père, celui-ci était entré en fureur, à tel point que, provisoirement, elle avait jugé bon de ne pas insister et de paraître faire contre mauvaise fortune bon cœur.

A noter ce point important que le potier, en qualité de futur gendre, payait la moitié des frais de voyage, auquel il s'invitait, et que cette considération avait levé toutes les hésitations de l'épicière.

C'est le soir qu'on se met en route, par une pluie battante, après avoir oublié à la maison les plus utiles des innombrables paquets dont a cru devoir s'embarasser; d'où disputes, larmes, crises de nerfs.

On a eu juste quelques secondes pour s'engouffrer dans un compartiment de deuxième classe, déjà encombré de colis, où, par une véritable malchance, la plupart des occupants, hommes et femmes, sont d'une ampleur exorbitante, où l'on est incrusté l'un dans l'autre; où les vêtements trempés se mettent joyeusement à fumer.

Tout à coup, Mme Lerat, qui a déjà trouvé moyen d'échanger des mots aigres-doux avec une grosse dame dont l'architecture débordait sur elle avec vraiment trop de sans-gêne, pousse une exclamation d'angoisse:

—Ma fille! Où est ma fille? Et Victor? Et Eugène? Arrêtez! Arrêtez donc!

En voulant se lever, elle écrase le pied d'un individu en casquette qui mugit, la repousse violemment, ce qui a pour effet de l'envoyer s'étaler de tout son poids, en plein dans un panier d'oeufs que garde précieusement sur ses genoux, une paysanne assise de l'autre côté, et de lui faire faire une lamentable omelette.

Plaintes véhémentes, vociférations, exigence de paiement immédiat. Abasourdie, atterrée, elle ne comprend qu'une chose, c'est que sa jupe est perdue. On se retourne vers Joseph, exaspéré de ce massacre dispendieux. Emboîté hermétiquement, il ne peut remuer, mais proteste énergiquement, désespérément. Jamais il ne paiera le dégât qui n'est pas volontaire, et qu'on estime au triple de sa valeur. C'est qu'il s'y connaît, lui!

Menacé des foudres de la justice, il finit par redouter une scandaleuse atteinte à sa renommée, et se décide pourtant, avec des soupirs navrants, à s'exécuter, par les soins de sa femme, qui a de l'argent sur elle.

Dès le début de l'altercation, l'amoureux Narcisse a eu la précaution de dire que ces débours-là, n'entraient pas dans les conventions pour les frais du voyage.

Le calme renaît peu à peu. Un voyageur compatissant affirme à Léocadie que ses enfants sont certainement dans une autre voiture, et qu'elle les retrouvera à la prochaine station. Seulement, le train est direct, quoique roulant avec la rapidité vertigineuse d'un convoi de marchandises, et il n'aura pas d'arrêt avant plusieurs heures. Ses explications sont coupées par des hurlements féroces. C'est le jeune Timoléon qui, placé contre une glace ouverte, vient de recevoir une escarille dans l'oeil. On la lui retire assez facilement.

Il y a environ dix minutes que l'on marche. Cela promet...

A présent, le silence s'est rétabli, chacun s'est casé de son mieux et finit par s'assoupir... puis, une effroyable lamentation retentit, exhalée encore par Mme Lerat, à laquelle, cette fois, d'autres voix furibondes ou apeurées font chorus.

Ce sont de timides et inoffensifs escargots qui, s'ennuyant dans le sac où les avait insérés la paysanne à l'omelette, n'ont rien trouvé de plus divertissant que de venir folâtrer sur l'honorabile assistance.

Ce nouvel émoi dissipé, et les fugitifs réintégrés dans leur géôle, le calme commence à renaître, et Timoléon, à qui il est impossible de sommeiller assis, s'amuse à faire manoeuvrer la poignée de la portière qui cède.

Juste à ce moment, son père qui lui fait vis-à-vis et ne s'est aperçu de rien, s'y appuie pour regarder les flammes d'un haut-fourneau, au ioln, dans la nuit, et pique une tête en dehors.

Narcisse tend vivement la main, l'attrape par la basque de sa redingote, laquelle se déchire incontinent, et parvient à le tirer de sa fâcheuse position.

Et voilà que Joseph, oublieux qu'il lui doit la vie et cédant à son instinct de sor-

dide avarice, déjà mise à l'épreuve par l'argent versé à la campagnarde, et par la robe abîmée de son épouse, pousse l'ingratitude et la ladrerie jusqu'à lui reprocher avec véhémence sa maladroite brutalité et à exiger le remboursement de son vêtement.

Justement indigné, Narcisse se fâche, des aménités, de désagréables vérités s'échangent, Léocadie s'évanouit, son jeune héritier manifeste une joie sans mélange à ce spectacle imprévu, pour terminer par un glapissement strident : la porte, violemment refermée, lui a pincé le bout du doigt. Tout le monde se mêle de la dispute, les gens que cela ne concerne nullement, se querellent entre eux ; l'homme à la casquette tient absolument à offrir une séance de boxe aux deux antagonistes qui troublent son repos.

Bref, tout est rompu, irrévocablement rompu.

Seulement, comme il s'agit de ne pas perdre les billets, on continuera quand même, mais chacun de son côté. Et, a propos de ceux-ci, une nouvelle et âpre discussion s'engage entre les deux commerçants, car Narcisse Fourreau entend ne plus les pren-

dre à sa charge. Tous ces litiges seront tranchés, au retour, par les tribunaux.

Pendant ce temps, Virginie, qui ne se doutait guère du bonheur inattendu qui lui arrivait, étant tombée par chance, sur un compartiment pas trop encombré, dormait paisiblement, en compagnie de ses deux frères.

En guise de montagnes ou d'océan, c'est une ville qu'on allait visiter, pendant une journée entière.

Lorsqu'on débarqua, la pluie faisait rage, et ne devait pas s'arrêter. Il n'y eut pas d'autre ressource que de passer la journée à la station.

Quant à la question des repas, Joseph, qui avait du flair et connaissait tout, découvrit, à midi et à six heures, deux tavernes différentes, d'apparence ultra-modeste, où les additions furent plus que copieuses, ce qui n'eut pas le don de dissiper sa mauvaise humeur.

Au retour, pas d'incident notable, sauf un déraillement sans autre importance que les multiples contusions dont il fut couvert.

Lorsqu'on s'était promis de conserver un inoubliable souvenir de cette excursion si inattendue, on ne s'était pas trompé.

Qu'un Instant

*Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Et la rose que vous offrirent, ce matin,
Des doigts fins de damoiseau tendrement
Aura ce soir froissé ses habits de satin ;
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment
Et ne laisse qu'un souvenir lointain.*

*Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Mignonne, ayez-en plus souci ;
Ne renvoyez pas vos princes charmants
Avec une larme au bout de leurs cils.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;
Chagrin d'amour, aussi.*



Les rosés naturelles auront toujours la supériorité sur les discours fleuris.



—Vous ne devriez pas vous battre pour un ver.

—Mais, m'sieu, c'est avec ce ver-là que j'aurais pris le gros poisson que j'ai vu l'autre jour.

C'est être bien riche que de n'avoir rien à perdre.

Qui mange peu profite, qui mange trop dépérit.

A force de lumière on devient aveugle.

Il n'y a pas de meilleur miroir qu'un vieil ami.

La brute bien traitée manifeste sa joie par une ruade.

VILLEGIATURE

—Je louerais bien la villa... mais elle est trop près du chemin de fer...

—Oh! madame, on s'habitue au passage des trains... au bout de cinq à six nuits vous croirez que c'est monsieur qui ronfle!

Effraie les bêtes avant qu'elles ne t'effraient.

Le monde moral à ses épidémies comme le monde physique.

Le langage poli n'est souvent qu'un vernis pour déguiser un mensonge.

Ne demande pas ce que tu refuserais.

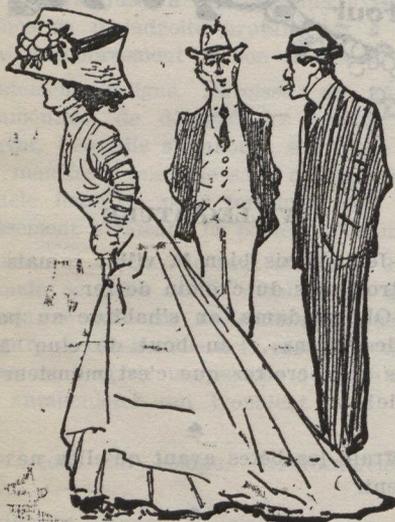


—Penses-tu te fiancer cet été?

—Non, j'attends que la vogue du bridge diminue.

—Ils paraissent bien s'entendre. Sont-ils mariés?

—Oui, mais pas l'un à l'autre.



—Elle a un visage idéal.

—Et une fortune absolument matérielle.

—Tu n'es pas poétique.

—Possible, mais je sais ce qui est bon pour le devenir.

—Je croyais que vous étiez veuf, cher monsieur.

—Non, madame, non... je n'ai pas cet honneur-là.

Pour s'accoutumer à se lever de bonne humeur, il est très important de n'avoir rien à faire le matin.

Le chemin qui conduit à la ruine est généralement bien entretenu.

Méfiez-vous des jeunes filles qui oublient, d'un été à l'autre, l'art de nager.

Que de femmes croient acheter une paire de bottines quand, en réalité, c'est une paire de pinces.

Telle femme qui restera loyale à son mari dans le malheur, sautera dessus à pieds joints s'il arrive en retard le soir.

MADAME TEMOIN

Lui.—Le juge a-t-il été prévenant?

Elle.—Oui, il m'a demandé mon âge avant que je sois assermentée.

Les amoureux qui pèsent plus de 200 livres, à la paire, ferait mieux de suspendre le hamac un peu bas, s'ils l'ont acheté au comptoir de bargains.

Certains financiers sont temporairement embarrassés... tout le temps.

BIEN FEMININ

Elle.—Comment la trouvez-vous?

Lui.—Je la trouve jolie, aimable et distinguée.

Elle.—Je ne l'aime pas moi non plus.

Nous disons que tout passe, et c'est nous qui passons.

Ce sont les bons lurons qui sont les mauvais compagnons.



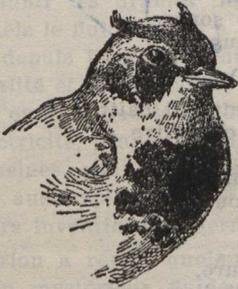
—Vous autres, jeunes filles d'ici, vous souriez toutes en me voyant.

—C'est parce que nous avons du savoir-vivre. Ne vous en plaignez pas.

L'ALOUETTE



A gentille alouette n'a pas sa pareille pour égayer les champs. Même au milieu des terres les plus solitaires, on la rencontre égrenant sa chanson qui s'envole dans l'air comme un hymne adressé au soleil, tandis que mâles et femelles courent les uns après les autres comme de petits fous. Elle passe l'hiver en Espagne, en Algérie, dans le sud américain. Elle vient nous revoir tout de suite à la fin de l'hiver et il n'est pas rare d'en voir alors que la neige couvre tout de son blanc linceul, trouvant à grand peine de quoi satisfaire leur faim.

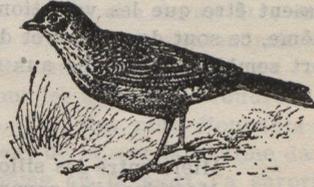


Alouette huppée

L'alouette ne perche pas; elle court sur le sol ou vole. Tout le temps en mouvement, elle trotte en se dandinant, se chamaille, vole en planant. Son cri d'appel est "gerr" ou "gerrel," suivi d'une note sifflante "trit." Au nid, elle pousse des "titri" et des "scherrererr" quand elle est de mauvaise humeur. Un poète a traduit ce chant par des vers formant onomatopée:

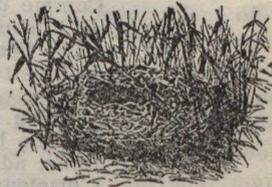
La gentille alouette avec son tire-lire,
Tirelire relire et tirelirant,
Vers la voûte du ciel, tire,
Puis son vol, vers ce lieu
Vire et désire dire:
Adieu! adieu! adieu!

A peine, dit Naumann, une ligne grise à l'horizon indique l'approche du jour que, debout sur une motte de terre, les alouettes



Alouette des champs

font entendre leur chanson. Le jour est apparu: aussitôt elles s'élèvent dans l'air, saluent de leurs chants joyeux le lever du soleil, et ne se taisent qu'environ un quart d'heure avant son coucher. Aucun oiseau ne vole aussi longtemps que l'alouette. Le mâle s'élève, tout en chantant, presque verticalement; il décrit une spirale largement écartée et plane à une telle hauteur que l'oeil a de la peine à l'y suivre; ses grandes ailes, sa large queue, toujours agitées, le soutiennent facilement; il plane loin de l'endroit d'où il s'est élevé; il passe par dessus les villes et les villages, revient, descend lentement, puis, fermant subitement les ailes, il se laisse tomber comme une masse à côté de sa femelle. Même lorsqu'elles se disputent, les alouettes chantent des phrases



Nid d'alouette

courtes et entrecoupées; la femelle bredouille, elle aussi, un air en voletant, mais sans pouvoir s'élever aussi haut que

La Revue Populaire

Le mâle. Le chant de l'alouette est clair, pur, retentissant; ce sont tantôt des trilles et des roulades, tantôt des sifflements, des notes filées, assez variées; mais certaines de ces notes sont répétées trop souvent. Il en est qui redisent dix et vingt fois la même phrase avant d'en commencer une autre. Chaque mâle a son chant particulier; néanmoins, tous ces chants ne paraissent être que les variations d'un même thème, ce sont des trilles et des roulades, fort semblables les uns aux autres,

mais différents cependant. Sous ce rapport, le chant de l'alouette des champs est aussi curieux que celui du rossignol.

L'alouette établit son nid, au milieu des champs, à terre. Elle y pond cinq à six oeufs en mars, puis une deuxième ponte et quelquefois même une troisième, ont lieu un peu plus tard. Le mâle et la femelle couvent alternativement.

Comment peut-on avoir la cruauté de détruire de si gentilles bêtes?

Hier, entre les sillons chargés d'épis qu'agite Messidor, j'ai surpris l'alouette en son gîte.

Muette, sous le blé jauni,

Elle eut pour m'inspirer un léger frisson d'aile;

Mais mû par un instinct pervers, sans pitié d'elle,

Je pris l'oiselle avec le nid.

Vaincre le faible et l'innocent!... Le fier courage!

Je la pris... Quel enfer me soufflait donc sa rage,

Quand ma main, d'un étou brutal,

Etreignit ton corps frêle et tremblant, ô sonore

Charmeuse des moissons, messagère d'Aurore,

Et t'arracha du champ natal?

Au grand air, par la plaine où Dieu l'avait fait naître,

Elle allait vive, heureuse et libre, sans connaître

L'entrave ni la trahison;

Faisant vibrer ses lirelis: chantant la joie

De vivre au clair soleil... J'ai sur la douce proie

Fermé le deuil d'une prison.

Cage d'or aux barreaux enlacés de verdure,

Crèche au grain débordant, cristal rempli d'eau pure,

Nid moelleux dans l'ouate abrité,

Je lui prodiguai tout... Triple insensé qui pense

Qu'il puisse être ici-bas un seul bien qui compense

La perte de la liberté!

Quand la porte fut close, et quand mon oeuvre impie

Fut faite, et que la nuit sur la terre assoupie

Comme un manteau de plomb pesait,

J'invoquai le sommeil; mais, du sein des ténèbres,

Sans dormir, j'entendais en des sanglots funèbres

L'alouette qui gémissait:

— "Adieu, mes soeurs les étoiles

Qui me berchiez de rayons,

Lune, adieu: sur mes sillons

L'oiseleur a mis ses toiles.

— "Votre amie, ô moissonneurs,

Ne la croyez point volage:

Un bourreau m'a mise en cage,

Je suis captive et je meurs."

Les Caprices de la Foudre

Par NINON

LE roman complet—**La Perle Noire**— que nous publions dans ce numéro-ci de la **Revue Populaire** a pour un des principaux... héros la foudre. Oui, la foudre qui fait les cent coups, mystifie un détective de première force et vient bien près de faire condamner, à la prison, une innocente fillette. L'auteur a pris la forme du roman pour donner une idée de ce que la foudre peut faire.

Il y aurait plus d'un gros volume à écrire sur les faits et gestes du tonnerre si, jetant un coup d'oeil sur le passé, on pouvait réunir les drames, les comédies dans lesquels le fluide subtil a joué le rôle principal, depuis l'antiquité, où l'on ignorait sa qualité et sa puissance, jusqu'à nos jours où l'on fabrique la foudre, je veux dire l'électricité, dans les laboratoires, dans les usines, pour les progrès de l'industrie, et aussi pour la mise en pratique de plusieurs inventions modernes.

Flammarion a réuni quelques-uns des caprices du mystérieux fluide. Ici, il tue un homme, sans laisser aucune trace de son passage. Là, il s'attaque seulement aux vêtements et s'insinue jusqu'à la peau sans même l'effleurer. Il brûlera la doublure d'un vêtement et respectera l'étoffe extérieure. Ailleurs, il profite du trouble causé par l'éblouissement de l'éclair pour déshabiller entièrement une personne et la laisser nue, inanimée, mais sans lui faire la moindre blessure extérieure, pas même une égratignure. Avant tout, faisons remarquer que ce n'est pas le bruit du tonnerre qui est à craindre, mais le jet de lumière. Les grondements du tonnerre effraient bien souvent, et, cependant, lorsqu'on entend le tonnerre, tout danger est passé pour l'instant; le danger n'existe même plus pour une personne qui a vu

l'éclair, car, si elle devait être foudroyée, elle ne verrait ni n'entendrait le coup dont elle serait frappée.

De tous les actes de la foudre, dit Flammarion, l'un des plus étonnants est certainement de laisser la victime dans l'attitude même où la mort l'a surprise. Un navire qui se trouvait à Port-Mahon fut foudroyé au moment où l'équipage, ferlant les voiles, était dispersé sur toutes les vergues. Quinze matelots, éparés sur le beaupré, furent tués ou brûlés en un clin d'oeil; quelques-uns furent précipités dans l'eau; d'autres, courbés morts en travers des antennes, demeurèrent dans la position qu'ils avaient avant l'accident.

Assez souvent, on a trouvé des cadavres de foudroyés soit assis, soit debout. On raconte qu'en 1698, un navire ayant été foudroyé vers quatre heures du matin, non loin de l'île de Saint-Pierre, quand le jour fut venu, on trouva sur l'avant un matelot, nommé Marin, assis raide mort, les yeux ouverts et tout le corps dans une attitude si naturelle qu'il paraissait être en vie. Il ne portait, d'ailleurs, ni extérieurement, ni intérieurement, aucune lésion.

Le docteur Boudin rapporte un fait encore plus étonnant: une femme ayant été foudroyée, au moment même où elle cueillait un coquelicot, on retrouva son cadavre debout, seulement un peu penché et tenant encore la fleur dans la main. Evidemment, on ne peut comprendre comment un cadavre humain reste debout, un peu penché, sans un appui pour empêcher sa chute... Ce cas est en contradiction avec les lois de l'équilibre... Mais, avec un agent aussi fantastique que celui dont nous nous occupons actuellement, rien n'est surprenant, on peut s'attendre à tout.

Dans la majorité des cas, l'énergie électrique produit des brûlures plus ou moins profondes. Quelquefois, la foudre perfore la chair et les os, et les lésions qu'elle occasionne sont comparables à celles des armes à feu. Elle peut aussi provoquer la paralysie partielle ou totale, la perte de la parole ou de la vue, momentanée ou définitive. Son action est multiple sur l'organisme humain. Quelquefois, les victimes à demi-asphyxiés par les effluves fulminiques ne doivent leur salut qu'aux soins pressés qui leur sont prodigués. Très souvent, le corps et les vêtements des foudroyés dégagent une odeur nauséabonde, généralement comparée à celle du soufre enflammé.

* * *

Un des effets les plus fréquents et des plus bénins de la foudre sur l'homme, c'est de lui raser les cheveux ou la barbe, de les griller, et même d'épiler le corps entier. En général la victime s'en tire à très bon compte; elle laisse en otage à la foudre une poignée de cheveux et en est quitte pour la peur. On cite même le cas d'une jeune fille de vingt ans qui, sans s'en apercevoir et sans ressentir la moindre secousse, aurait eu les cheveux coupés comme avec un rasoir.

Dans la plupart des cas, les cheveux repoussent; mais parfois, cependant, le système pileux est complètement détruit, et la victime doit recourir à un habile perruquier si elle ne veut paraître chauve pour le reste de ses jours.

En général, les foudroyés tombent instantanément et sans se débattre. Il est démontré par un grand nombre d'observations, que l'homme atteint par l'éclair de manière à perdre, à l'instant même, connaissance, tombe sans avoir rien vu, rien entendu, rien senti. Cela s'explique facilement, puisque l'électricité est animée d'un mouvement aussi rapide que la lumière, et beaucoup plus rapide que le son. L'oeil et l'oreille sont paralysés avant que l'éclair et le tonnerre aient pu faire impression sur eux, de sorte que, quand les fou-

droyés reprennent connaissance, ils ne peuvent s'expliquer l'accident dont ils ont été victimes. Que le fluide subtil tue un homme, le prive de connaissance, anéantisse ses facultés ou le blesse légèrement, cela ne doit pas nous étonner. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, dans la foudre, c'est sa variété d'action. Pourquoi ne tue-t-elle pas invariablement ceux qu'elle frappe, et pourquoi même, fort souvent, ne les blesse-t-elle pas du tout? La foudre exerce aussi, parfois,—très rarement, d'ailleurs,—une influence bienfaisante sur les malades qu'elle frappe. Elle a, quelquefois, fait merveille sur des personnes aveugles, sourdes ou muettes, auxquelles elle a rendu la vue, l'ouïe et la parole. Un homme, paralysé de tout le côté gauche depuis son enfance, fut foudroyé dans sa chambre, le 10 août 1807. Il perdit connaissance pendant vingt minutes; mais, au bout de quelques jours, il retrouva graduellement, et pour toujours, l'usage de ses membres. Une faiblesse de l'oeil gauche disparut également, le malade put écrire sans lunettes. Par contre, il fut atteint de surdité. Enfin, s'il faut en croire certaines relations, qui paraissent authentiques, un rhume, une tumeur et des rhumatismes ont été guéris par la foudre.

On ne peut s'expliquer de quelle façon le fluide subtil accomplit ces guérisons admirables. Faut-il les attribuer à l'émotion, à un bouleversement général, qui ramène la circulation à son cours normal? Ou bien faut-il accorder à la substance électrique, encore bien inconnue des physiiciens et des physiologistes, une action propre capable de triompher des maux les plus enracinés? La thérapeutique fait déjà un excellent usage de l'électricité des machines.

* * *

Il y a deux ans, le "Matin", de Paris, sous le titre: "Maisons hantées par la foudre", publiait ce qui suit:

"Le 11 septembre dernier, au cours d'un violent orage, la foudre tombait, rue de l'Abreuvoir, à La Courneuve, dans les en-

vrons de Paris, sur une maison presque isolée. Il la détruisait totalement. Jusqu'ici, rien d'extraordinaire. Mais, dès ce moment, précisément, l'extraordinaire se manifeste. Dans un rayon de cent mètres autour de la maison sinistrée, la foudre laisse depuis ce jour, dans deux des immeubles voisins, des traces étranges de son passage. Du haut en bas, entre les murs, sous les hangars, sur le sol même, le feu couve à tout heure du jour. Sous des influences inconnues, un objet s'enflamme brusquement. On se précipite pour l'éteindre. Combattu dès son origine, le feu cesse, comme il est venu. Dans un endroit tout différent, il reprend, quelques heures plus tard, sans plus de raison apparente. Tant et si bien qu'en moins de six jours, dans ces deux "maisons de la foudre", trente cas de combustion spontanée se sont jusqu'à présent produits. Le 12, dans la matinée, le lendemain même de l'orage, ce sont les hangars et remises du locataire d'un des immeubles, un maraîcher, M. Seillier, qui brusquement sont la proie du feu. Les pompiers, appelés en hâte, ne peuvent que préserver les maisons voisines. Tout est complètement détruit.

Ce n'est pas tout. Au moment où ces hangars brûlent, le feu se déclare aussi brusquement, à cinquante mètres environ, dans une chambre du premier étage, chez M. Vallaud, débitant. L'immeuble que ce dernier habite touche celui de M. Seillier. Le même jour encore, à trois heures, dans des conditions analogues, le feu reprend une autre fois dans le grenier du maraîcher. Cette fois, c'est le plancher qui brûle. Des flammes bleuâtres lèchent le bois; une âcre fumée se dégage. Les pompiers, accourus en hâte, s'en rendent maîtres en quelques instants. Le 13, le feu se recueille. On n'enregistre, dans les deux maisons, qu'un seul cas, dans le cellier. Le 14, fait stupéfiant, M. Seillier, sortant dans son jardin, laisse un instant sur la table la moitié d'un pain environ. Il revient peu de temps après. L'une des extrémités du pain, comme brûlerait de l'amadou, se consume lentement sur la table. M. Seillier veut enlever le pain; à la même place,

en dessous, la table brûle également. Ce même jour, à deux reprises, le feu prend dans une "armoire vide". Le 15, le 16, sans relâche, les mêmes faits se répètent encore. Des couteaux à lame d'acier ont le manche brûlé dans leur boîte, qui s'enflamme spontanément. Devant plus de vingt-cinq personnes, dans l'angle d'une chambre à coucher, un parapluie, laissé par mégarde, prend feu brusquement à son tour. Il n'en reste, au bout d'un quart d'heure, que l'armature de fin acier. Mais voici bien le plus étrange. Un vieux chapeau gît dans un coin. L'un des pompiers, au cours d'une ronde, jette, sans plus s'inquiéter, cette "vieillesse" par la fenêtre. Le chapeau tombe, au rez-de-chaussée, sur le rebord d'une croisée. Un rideau léger s'y balance. La chapeau atteint le rideau. Celui-ci brûle, d'une flambée, et le chapeau n'en vaut guère mieux. Hier, enfin, vers sept heures, le feu a pris dans le jardin, entre deux gros tas de fumier. On put encore l'éteindre à temps. On conviendra qu'il y a là d'étranges et troublants phénomènes. Le feu prend partout, sans raison. Depuis deux jours, à leur tour, les marches d'un escalier s'effritent et tombent en poussière. Une mince poussière brillante, d'une apparence cristalline, s'en échappe au moindre contact. Autre fait encore étonnant. C'est à des heures déterminées que le feu toujours se déclare. Les instants qui suivent le lever du soleil, le début de l'après-midi sont des heures de prédilection."

* * *

Quand on fait passer un courant électrique à travers plusieurs personnes qui se tiennent les mains, dit un autre observateur, les gens qui sont aux extrémités de la chaîne ressentent le choc plus rudement et il a été rapporté plusieurs cas dans lesquels les animaux qu'on pourrait appeler les "termini" furent seuls atteints. Cinq chevaux se tenant en ligne furent un jour atteints par la foudre; le premier et le dernier seulement furent tués. En une autre occasion, cinq chevaux dans

une étable furent atteints; le seul cheval qui échappa à la mort fut celui qui était au centre. Et il y a encore bien des circonstances où le fluide sauta pardessus des bêtes pour aller en frapper d'autres un peu plus loin. Pendant une tempête, en 1901, la foudre pénétra dans une étable, où se trouvaient environ vingt vaches et elle en tua dix. La première, la troisième, et ainsi de suite, furent tuées, tandis que la seconde, la quatrième, etc., ne furent pas tuées. Il est certainement difficile d'expliquer des phénomènes de ce genre, mais il serait inhabile d'en nier la possibilité.

Il n'est pas rare de rencontrer des cas d'incinération complète, mais plus remarquables sont les circonstances dans lesquelles le corps d'un homme tué par la foudre, semble n'avoir pas été atteint, mais qui, au simple contact d'un autre objet, tombe en poussière. En 1838, trois soldats se réfugièrent sous un arbre et un éclair les frappa. Tous furent tués, mais ils restèrent debout et leurs habits même semblaient intacts, mais quand on toucha à leurs cadavres, ils tombèrent en cendres.

Les petits animaux sont plus exposés que les hommes. Un troupeau tout entier de vaches ou de moutons peut être détruit par la foudre. Deux cent seize moutons sur 288 furent atteints et en une occasion, deux mille chèvres furent tuées à la fois. Il est reconnu que dans une tempête, les bêtes à cornes et les moutons se groupent ensemble, et ce fait est tout probablement de nature à augmenter leur danger.

* * *

Du Bellay rapporte dans ses "Mémoires" que le 3 mars 1557, dans la première nuit des noces de Diane de France, fille naturelle de Henri II qui venait d'épouser François de Montmorency, une flamme oscillante entra par la fenêtre, parcourut tous les coins de la chambre et finalement vint au lit du nouveau couple. Elle ne toucha pas au mari mais brûla la coiffure et le linge de la jeune mariée sans toutefois pousser plus loin ses frasques et de

façon qu'en somme on en fut quitte pour la peur.

Or ce cas, pour bizarre qu'il soit, ne l'est pas encore autant que le suivant arrivé assez récemment à Ligny (Eure-et-Loir). Un ménage dort profondément quand soudain un bruit effroyable le réveille en sursaut. La cheminée s'est écroulée remplissant l'appartement de gravats, le pignon est disloqué et le toit tombe retenu par une herse où sont accrochés divers ustensiles de cuisine. Des pierres de muraille sont projetées avec une violence telle qu'elles s'incrument dans le mur opposé. Mais, tandis que les vitres de la pièce volent en éclats, une glace est descellée et posée délicatement à terre, absolument intacte. Une chaise garnie d'effets d'habillement, placée auprès du lit, est enlevée et transportée près du pallier. Une petite lampe, une boîte d'allumettes sont retrouvées à terre sans dommage. Un vieux fusil, suspendu à la poutre, est violemment secoué et sa baguette est enlevée. La foudre en boule frôle le lit, mais sans faire aucun mal à ceux qui l'occupent et, après être passée à quelques centimètres de leur tête, pénètre dans la laiterie contiguë par une légère fissure de la cloison. Là elle s'amuse, peut-on dire, à transporter d'un côté à l'autre sans les détériorer, une rangée de pots à lait vides; découvre une autre rangée de pots à lait sans en renverser aucun, mais brise tous les couvercles. Dans une pile d'une douzaine d'assiettes elle en casse juste quatre et laisse les autres intactes. Enfin, elle s'enfuit par la fenêtre qu'elle fait éclater.

* * *

On se figure généralement que certains arbres attirent la foudre plus que d'autres, et que d'autres arbres, au contraire, la repoussent ou tout au moins y sont moins exposés. Parmi ces derniers, on classe le hêtre, qui serait, paraît-il, rébarbatif à la foudre. Ce n'est là qu'une apparence. Un savant belge a étudié le cas. Pour arriver à des résultats probants, il a divisé la Belgique en cinq zones, et il a établi, un par

Drame de l'Amour

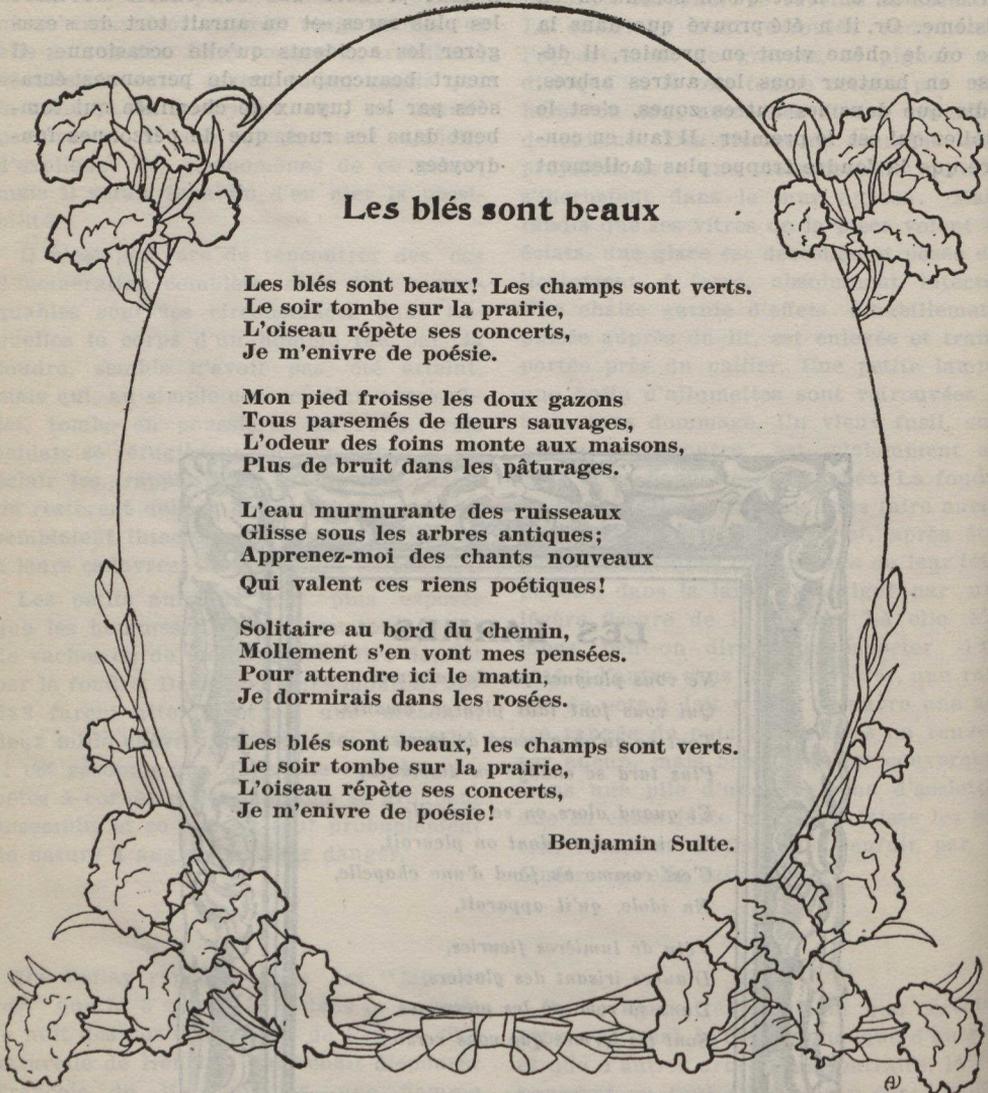
un, le relevé des arbres atteints. Il est arrivé à cette conclusion que c'est le peuplier qui est l'arbre le plus fréquemment atteint. Dans une certaine zone, c'est le chêne qui détient le record; mais dans les autres zones, ce n'est qu'en second ou en troisième. Or, il a été prouvé que dans la zone où le chêne vient en premier, il dépasse en hauteur tous les autres arbres, tandis que dans les autres zones, c'est le peuplier qui est le premier. Il faut en conclure que la foudre frappe plus facilement

les arbres les plus hauts. Et comme le peuplier a une croissance rapide, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il soit plus souvent victime de la foudre.

Enfin, un savant a dit: " La foudre est, à tout prendre une des causes de mort les plus rares, et on aurait tort de s'exagérer les accidents qu'elle occasionne; il meurt beaucoup plus de personnes écrasées par les tuyaux de cheminée qui tombent dans les rues, que de personnes foudroyées.

LES LARMES

*Ne vous plaignez pas des alarmes
Qui vous font tant pleurer, amants.
Tout ce qu'on a versé de larmes
Plus tard se change en diamants;
Et quand alors on se rappelle
Le vieil amour dont on pleurait,
C'est comme au fond d'une chapelle,
En idole, qu'il apparaît,
Vêtu de lumières fleuries,
D'aubes irisant des glaciers,
Dans sa robe où les pierreries
Sont les larmes que vous versiez.*



Les blés sont beaux

Les blés sont beaux! Les champs sont verts.
Le soir tombe sur la prairie,
L'oiseau répète ses concerts,
Je m'enivre de poésie.

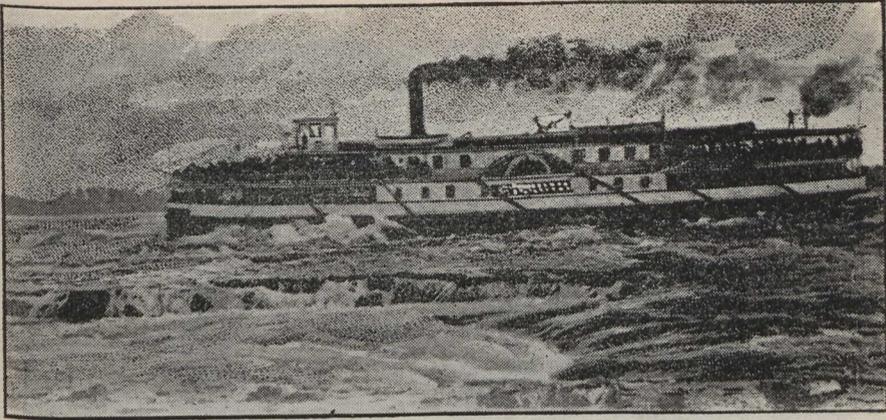
Mon pied froisse les doux gazons
Tous parsemés de fleurs sauvages,
L'odeur des foins monte aux maisons,
Plus de bruit dans les pâturages.

L'eau murmurante des ruisseaux
Glisse sous les arbres antiques;
Apprenez-moi des chants nouveaux
Qui valent ces riens poétiques!

Solitaire au bord du chemin,
Mollement s'en vont mes pensées.
Pour attendre ici le matin,
Je dormirais dans les rosées.

Les blés sont beaux, les champs sont verts.
Le soir tombe sur la prairie,
L'oiseau répète ses concerts,
Je m'enivre de poésie!

Benjamin Sulte.



Une Journée Sur l'Eau

Par MISTIGRIS

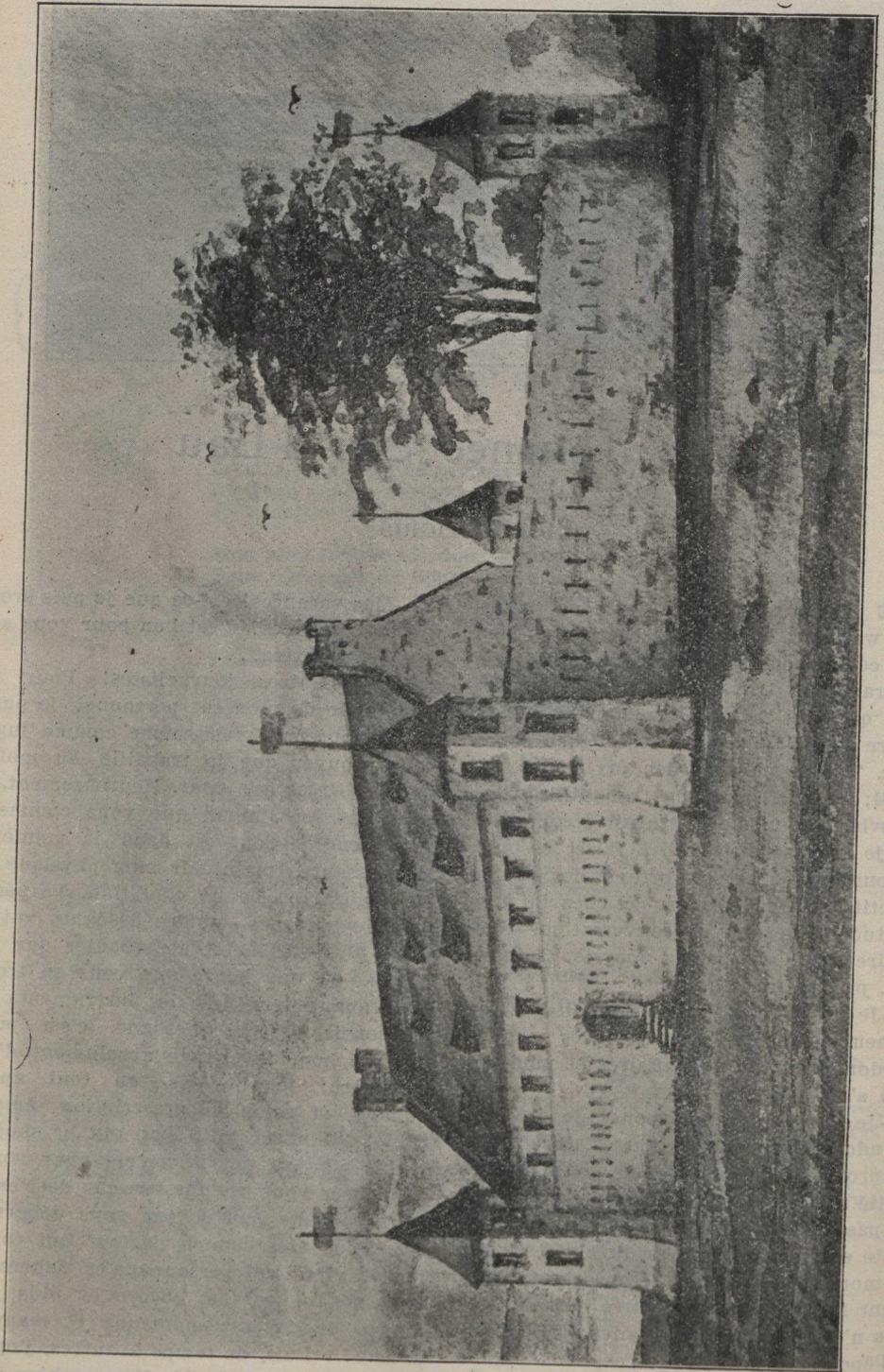
JE rencontraï, l'autre jour, en tramway, un homme du commerce bien connu pour son âpreté au gain et son endurance au travail. (Il m'a déjà confessé qu'il lui arrive assez souvent de se mettre au lit à deux heures et d'en sortir à six. "Je ne puis me fier aux autres, disait-il; il faut, pour ma tranquillité, que je revise moi-même le travail accompli et que je prépare le travail à faire; et puis, la concurrence est si forte et les profits si petits...") Je remarquai chez lui une lassitude générale; sa conversation, d'ordinaire assez vive, assez nourrie, traînait, vide, presque sans suite.

—Je suis très fatigué, me dit-il; par bonheur, la bonne apparence des récoltes a redonné du ton aux affaires et mon négoce s'en ressent.

—Je ne suis pas, lui répondis-je, de ceux qui adorent trouver les autres malades et s'improviser médecins. Mais notre vieille amitié m'oblige à vous dire que vous n'avez pas du tout l'air bien. Au physique, ça éclate comme du noir sur du blanc. Quant au moral, quels que réconfortants que soient l'état et la perspective des affaires, vous n'êtes pas beaucoup mieux. Mais voici l'époque de vos vacances, vous allez vous refaire.

—Mes vacances! est-ce que je puis prendre des vacances? C'est bon pour vous autres journalistes...

—Vous autres journalistes! Pour ne parler que de mon cas personnel, je puis, en vous prenant vous-même comme juge, vous prouver que je travaille au moins trois fois plus que vous. Heureusement, je sais cent fois mieux que vous comment m'y prendre. Tout est dans la manière. Réussissant à maintenir mon physique et mon moral en bonne condition, j'expédie plus de besognes—et des besognes autrement plus variées et absorbantes que les vôtres—en une heure que vous en trois. Mais quand je dépose les instruments et les soucis de toute besogne, c'est pour tout de bon. Je change absolument d'atmosphère; je deviens un tout autre homme, et selon la prescription américaine: "I never talk shop out of shop." Or, il n'en va pas de même pour vous. Le négoce vous est une tunique de Nessus dont vous ne pouvez pas vous débarrasser. Vous êtes comme l'acteur qui continue de vivre son personnage en dehors de la scène, ce qui est encore le plus sûr moyen de devenir maniaque et mauvais artiste... Puis, de temps à autres, j'opère de plus fortes sorties de l'atmosphère pro-



AUTREFOIS.—Le vieux Fort de Senneville

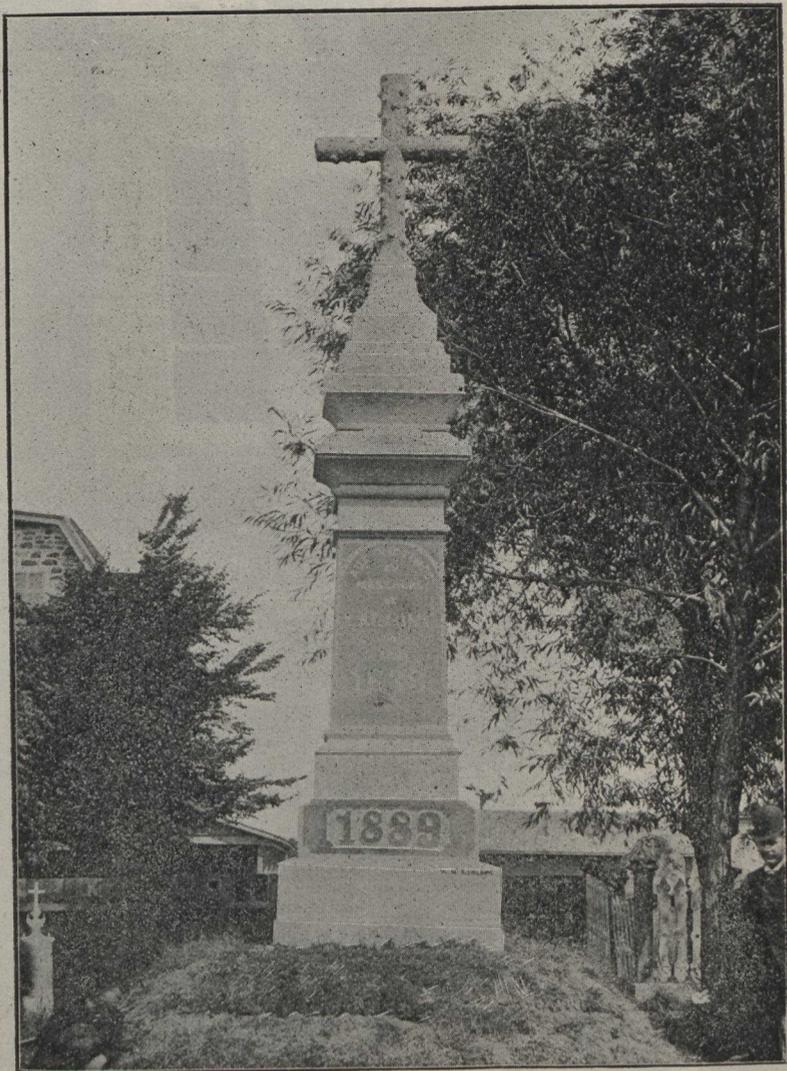
Une journée sur l'Eau

fessionnelle, je prends un vrai congé.

—Mais comment voulez-vous que je m'éloigne des affaires pour de longs jours?

—Il n'est pas question de s'en éloigner

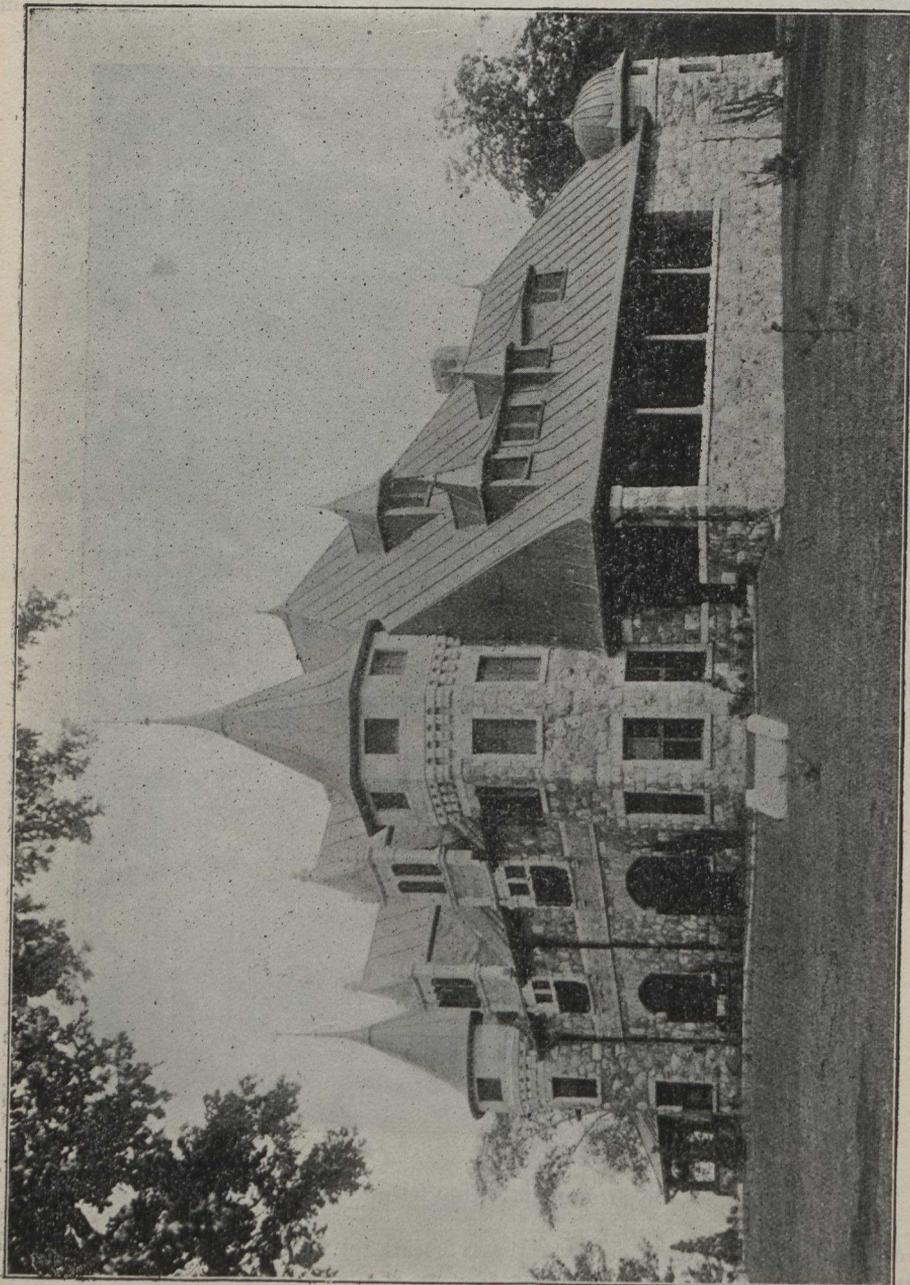
l'écurie qui a droit, plus que tout autre, aux siestes multipliées, au déharnachement répété et complet. "All work and no fun make John dull", dit encore l'Amé-



Le Monument des Victimes des Iroquois, à Lachine

pour de longs jours, mais il est salubre, urgent, indispensable même, dans l'intérêt des affaires et de celui de qui elles dépendent, de prendre de courts et vrais repos, souvent. C'est le meilleur cheval de

ricain, et l'Américain est, à la fois, l'homme d'affaires le plus intensif et l'individu qui obéit le plus et le mieux à la loi du repos. Il se fait, grâce à Dieu, de plus en plus restreint le nombre de ceux qui con-



AUJOURD'HUI.—La résidence de l'hon. L.-J. Forget à Senneville

sidèrent le repos et la distraction comme du temps perdu. Dans le numéro de juin du "Busyman's Magazine" (une publication faite pour vous autres et dont, sans doute, vous ignorez jusqu'au nom), le Dr J. W. Barton, directeur médical de l'Université de Toronto, constate le fait au cours d'une étude intitulée "The health value of a summer vacation". Il conseille le congé vrai, la sortie absolue de l'atmosphère ambiante. Il s'élève contre la manie de quelques-uns d'apporter avec eux, en vacances, le souci ou la suite de leurs affaires. "Ceux, dit-il, qui s'obstinent à se faire suivre à la mer, à la montagne ou au village par des secrétaires ou des commis, s'y feront accompagner bientôt par des médecins."



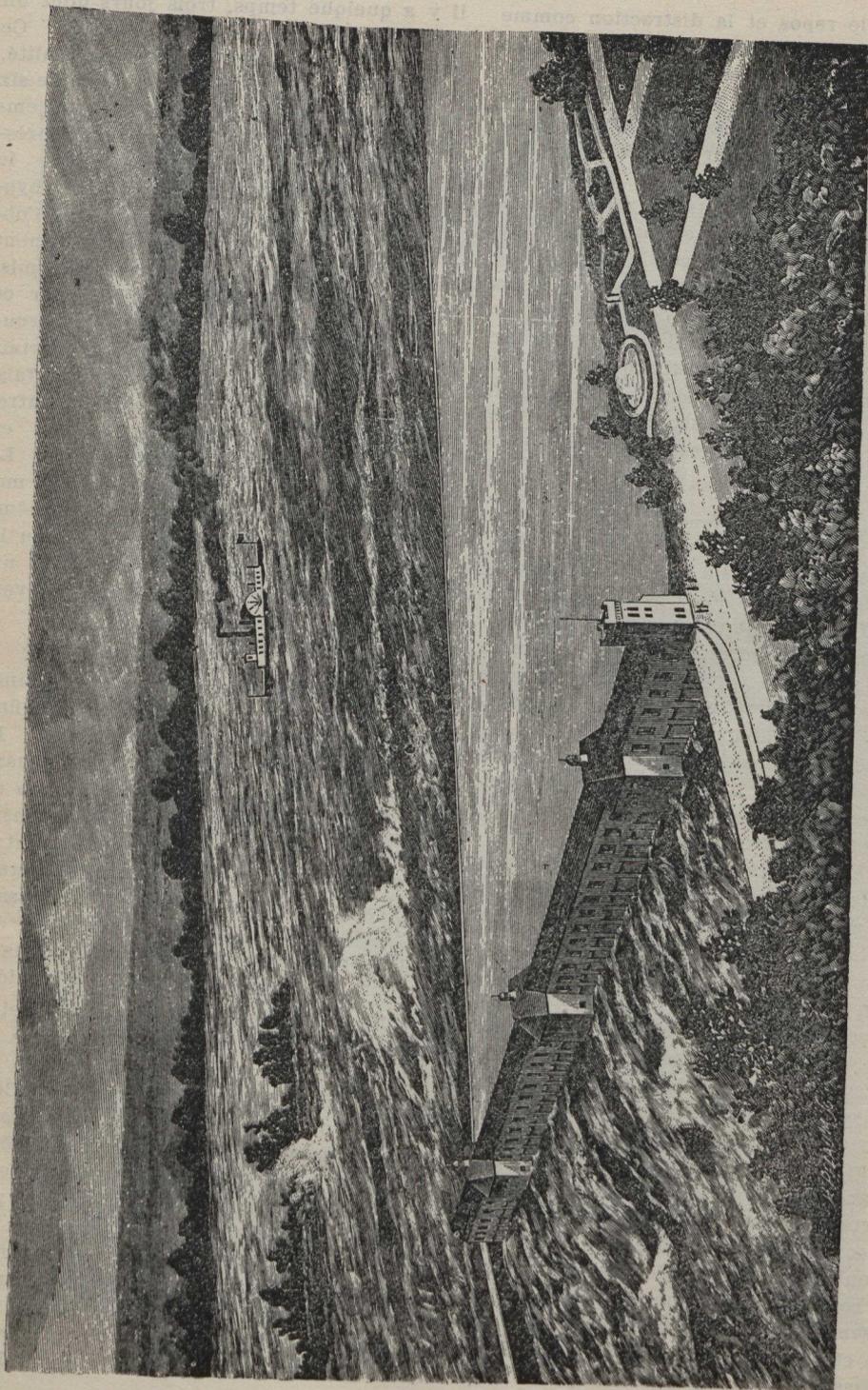
Nous étions arrivés à l'endroit où je descends de tramway, mais mon homme me suivit. Il ne voulut pas me dire que cette conversation l'intéressait; il plaça cette simple remarque: qu'une petite marche lui ferait du bien, et me pria de continuer. Je repris donc:

—Vous me faites le plaisir de lire ce que j'écris dans le "Samedi" sur des questions comme celle-ci, et de m'en marquer, quelquefois, votre approbation... théorique. Je n'en tire pas gloire, n'étant pas l'inventeur de ce que je dis à mes lecteurs, ne faisant que vulgariser les faits et les leçons de l'expérience des autres, et un peu de la mienne propre. Je veux, en ce moment, m'autoriser de ma propre expérience et du chagrin où met ma sincère amitié l'état où je vous vois, pour vous dire ceci: Détez, détez au plus vite, car si vous ne le faites pas de vous-même, vous y serez forcé. Je ne vous dis pas de dételez pour longtemps, mais, disons, une fois par semaine en été, une fois par mois en hiver. Mais un dételez complet. Vous êtes, comme moi, pas bruyant, pas épris des foules et des grandes agitations. Eh bien, comme moi, prenez vos repos, vos délassements sans contrevenir à vos goûts et à vos phobies. Vous savez que j'ai passé trois jours à La Trappe d'Oka,

il y a quelque temps, trois jours dont un dimanche et un samedi après-midi. Ce n'est pas un siècle, ce n'est en réalité, au point de vue des affaires, que trente-six heures. Mais voyez comme je les ai employées! J'ai laissé, le vendredi après-midi, tout le souci professionnel sur le seuil du bureau. J'ai fait le geste de l'hypnotiseur débarrassant son sujet de l'obsession. Le Moi nouveau a complètement éliminé l'autre Moi. Et je me suis mis, avec une joie d'enfant, à faire, pour ce petit voyage, des préparatifs qui vous auraient porté à croire que je partais pour l'Europe. Fais bien ce que tu fais, dit le précepte. "Age quod agis", autrement dit, en l'espèce, je m'absorbai en tout ce qui concernait mon voyage. La pensée des affaires était aussi loin de moi que l'homme qui ne se trouve pas même dans la lune. Quand je me suis mis au lit après un bain à bleuir un radical, il n'y avait pas assez de sommeil dans l'univers entier pour votre serviteur.

—Hélas! je ne dors presque plus.

—Cela se voit et cela devait être ainsi. Le sommeil, si on le chasse souvent, finit par se tenir de lui-même à distance. Le chien le plus fidèle en fait autant... Quand je me levai à cinq heures, avec, à mon actif, huit heures d'un sommeil de juste, j'employai les deux qui restaient avant le départ à une foule de petites besognes de rien du tout, chacune m'intéressant plus que l'autre, depuis l'arrosage des fleurs jusqu'à un petit inventaire dans le hangar. Le temps était froid et humide. "Bon! me dis-je, je vais pouvoir mettre mon pardessus et ma grosse casquette. Et nous ne serons pas tassés à bord." S'il eut fait chaud et beau, j'aurais dit: "Bon! je vais pouvoir laisser mon pardessus ici et mettre ma casquette légère. Et ça va être gai à bord avec beaucoup de monde." Ça, c'est de la philosophie saine, simple et pas chère du tout. Elle aide à prendre les circonstances toujours par leur bon côté, à trouver à tout nuage gris ou noir au moins un filet de lumière. Il y a des gens qui gâtent leurs plaisirs en en voyant toujours l'en-



Une vue des Rapides et du barrage pour fins industrielles

Une journée sur l'Eau

vers, en cherchant obstinément la petite bête. A sept heures, le tramway nous emportait vers Lachine, pendant que nos poumons s'ouvraient à l'air frais et embaumé des cultures maraichères et des jardins. Ayant du temps à moi à l'arrivée, j'allai, fidèle à une note inscrite sur mon calepin de route, j'allai examiner de près le monument élevé aux victimes des Iroquois. Cela me dégourdit, tout en me remettant en possession de certains détails dont j'aurai besoin pour un article, un de ces jours. C'était réunir l'utile à l'agréable, mais ce n'était pas du métier. Puis, j'allai prendre à bord de mon bateau favori, l'"Empress", la place, à l'avant, qui est la mienne depuis quinze ans, car si, autrefois, c'était sur le "Sovereign", je me paye, sans frais et sans effort, l'illusion que c'est toujours le même bateau.

—Vous avez dit quinze ans.

—Pour être plus exact, j'aurais dû dire dix-huit ans. Eh! oui, depuis ce temps, de cinq à six fois par saison, j'ai pris ma place là, à gauche, à l'avant, avec un livre ou un magazine, avec ma pipe, avec des victuailles (je dévore toujours sur l'eau).

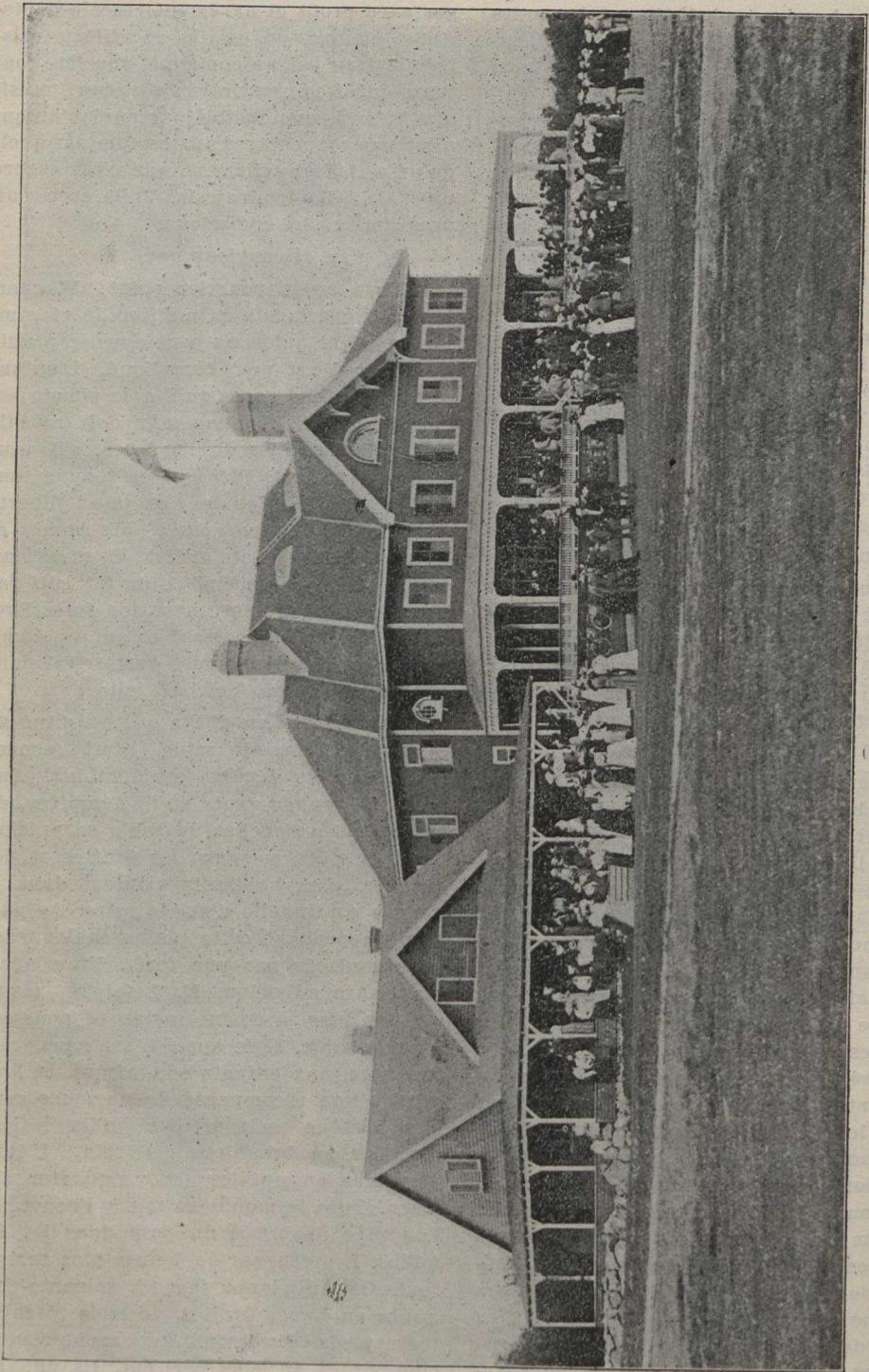
La dernière fois, j'avais apporté avec moi le beau livre de l'honorable juge Désiré Girouard, le véritable historien de tout le littoral nord entre Montréal et Oka. C'est le livre par excellence, pour revivre, d'une façon claire, empoignante et strictement authentique, le passé si riche, si émouvant de cette région et pour vous en faire saisir toute la transformation. Du bord de l'"Empress", avec ce texte et les gravures en mains, vous reconstituez tout ce passé, comme vous remontez un meuble dont on a mis, à votre disposition, toutes les pièces parfaitement symétriques et numérotées. Je vous assure que cette opération, en fumant, en grignotant, les pieds en vadrouille sur le "bastingage", n'a rien que de très charmant. Et vous avez cent distractions, toujours les mêmes, toujours nouvelles. Etudes de moeurs à même vos compagnons de route, gens venus de toutes parts, surtout des Etats-Unis, et qui savent à fond l'art de voya-

ger avec profit et agrément; escale à Ste-Anne, où tout un essaim de villégiaturistes vient au bateau comme à une fête toujours inédite; rencontres sur eau; musique à bord, quelquefois par quelqu'un qui n'est pas manchot; d'autres fois par quelqu'un qui l'est tellement que c'est encore un plaisir d'entendre cela. Voilà certes un programme peu compliqué.

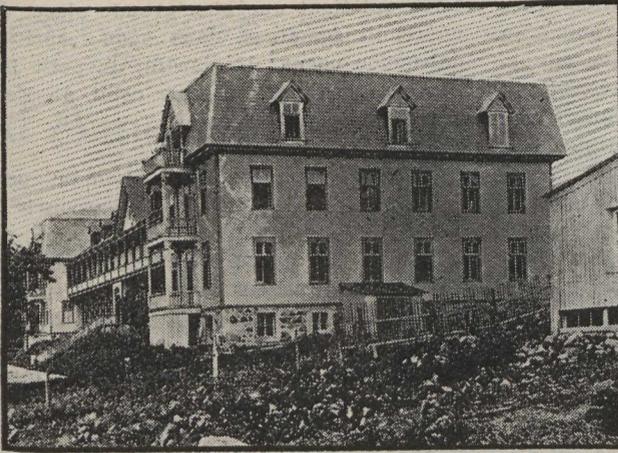
—Je n'en disconviens pas.

—Vous ne le pourriez point. Wagner, le grand spécialiste en matière de vie simple, soutient qu'on ne peut appeler plaisir que ce qui est peu compliqué. L'enfant s'amuse à fond parce qu'il a le plaisir peu compliqué; et l'homme mûr doit revenir aux goûts simples de l'enfance, s'il veut s'amuser à fond. Puis, voyez comme tout sert d'aiguillon quand on a sa liberté d'esprit! Voici que passé Ste-Anne, et apercevant la pointe d'Oka, il me vient, comme cela, à la mémoire un fait cité par Mgr Bruchési à une convention forestière, un fait qui m'a intéressé et qui va dominer mon attention quand j'atterrirai dans quelques instants. Voici ce fait:

Le village indien d'Oka qui est situé au pied de collines de sable, était menacé sans cesse de dégâts considérables. Aux jours de grands vents et de tempêtes, de véritables avalanches de sable se précipitaient sur les maisons, les écuries et les granges. Les habitants vivaient dans la crainte continuelle d'un désastre. Aujourd'hui, cependant cette plaine sablonneuse est remplacée par une forêt. Un vénérable prêtre sulpicien, M. Lefebvre, savait que les pins prennent racine et poussent dans le sable. Il fit appel à ses gens, aux sauvages, aux enfants eux-mêmes, et leur promit une récompense de quelques sous pour chaque petit arbuste qu'ils iraient chercher au loin dans les bois. C'était déraciner en un lieu pour replanter ailleurs. Tout le monde se mit à l'oeuvre et l'ouvrage apportait du pain dans les familles. Les charges de jeunes pins arrivèrent. On en planta jusqu'à soixante-cinq milles en lignes droites, de trois pieds en trois pieds. Ils grandirent rapidement; cinq milles au plus périrent. Ils ont at-



La maison du Golf Club, à Dixie



L'Institut Agricole d'Oka

teint aujourd'hui quinze, vingt, vingt-cinq pieds de hauteur.

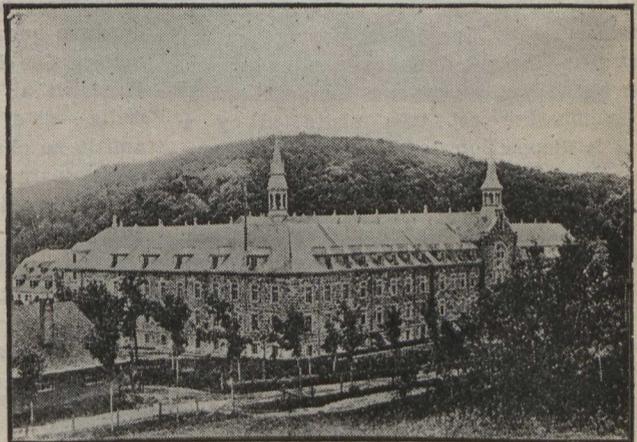
—Il faudra que j'aie voir cela.

—Ah! ah! vous voilà intéressé par quelque chose qui n'est pas de votre commerce? J'en suis enchanté. C'est une démonstration de ma thèse; et puis, c'est une preuve que le commerçant n'a pas absolument tué le citoyen, le patriote chez vous, ce qui arrive trop souvent parmi les hommes d'affaires. C'est déjà un grand délassement moral et physique que de se détourner de ses intérêts personnels pour s'intéresser à ce qui concerne une communauté ou toute la communauté, c'est-à-dire la race entière. Débarqué, Oka m'intéresse par les beaux arbres dont il vient d'être question, par ses maisons bien mises et bien sises, par ses villégiaturistes à l'air reposant et reposé. Mais je me hâte de monter dans l'omnibus Larin à destination de La Trappe. Plusieurs Américains y prennent place avec nous.

Un des points les plus importants de leur itinéraire, cet été, comme de

puis longtemps, c'est le monastère des RR. PP. Trappistes dont la renommée est allée jusqu'à eux et qu'ils appellent déjà — d'après leurs lectures — "the ideal beehive", la ruche d'abeille idéale. L'Américain a le culte du travail intensif et bien ordonné. L'un d'eux me fait part, à propos de la route d'Oka proprement dite et de celle de La Trappe—due au travail intelligent des pères—de constatations qui me serviront à un article dans la "Revue" de septembre. En un rien de temps

nous avons parcouru les quatre milles, non pas que nos chevaux soient précisément des coursiers—d'ailleurs, je n'ai pas la manie de la vitesse,—mais tout nous intéresse en route: les fermes des prêtres sulpiciens, la belle montagne avec ses chapelles en tryptique quasi aérien et, surtout, le pittoresque et confortable édifice de l'Institut Agricole et les cultures variées qui l'entourent comme un sertissement très heureusement conçu et exécuté. Et un peu plus loin, à la descente d'une côte à la Québécoise et aux contours artistement



Le Monastère d'Oka

établis, le monastère nous apparaît dans un site merveilleux, comme au fond d'un entonnoir partagé en deux par une minuscule rivière et garni, de tous côtés, de variétés de cultures ou de végétations libres qu'on dirait réunies, puis distribuées à souhait. Le monastère a le grand genre, le genre classique, le "cachet Cîteaux", dirait un Huysman. Il semble que l'atmosphère y est spéciale, que vous venez d'entrer dans un monde à part. Tout est paix et tranquillité, et pourtant, tout y est vie et mouvement. Vous sentez partout une belle ordonnance, le jeu d'une discipline bien conçue, bien comprise, bien suivie. On a comme l'intuition de la présence, quelque part, d'une âme dirigeante qui n'a pas besoin d'être partout pour que, partout, s'accomplisse le programme vaste et précis du jour. Et tout de suite vous pensez à un Von Moltke dirigeant, de son cabinet de Berlin, les opérations de dix corps d'armée à cent lieues plus loin. Ici, c'est moins compliqué, naturellement, c'est une oeuvre de paix et de production, et non le tumulte et la destruction, mais la comparaison s'impose à votre esprit et, ma foi! on la trouve juste.

—Je la tiens pour excellente.

—Au monastère, nous prenons un repas qui plaît à mon estomac semi-végétarien. Et jusqu'au lundi, il en sera ainsi sous ce rapport. Aussi voudrais-je vous voir, vous carnivore enragé, faire ici votre apprentissage de végétarien ou semi-végétarien, constater toute l'inanité du préjugé qui ne peut admettre que dans les viandes le principe nutritif et les saveurs émoussillantes. Le monastère est très visité: Il y a là, à la disposition des hommes du dehors, d'excellentes chambres. A ce moment, on y voyait, entre autres, des étudiants qui se remettaient des labeurs d'un examen passé, d'autres qui en préparaient. Devant y revenir pour deux ou trois semaines, je n'ai pas parcouru le monastère et ses attenances et appartenances. Et d'ailleurs, il me tardait d'aller voir un petit carré de

terre qui tient une bien grande place, depuis huit semaines, dans mon esprit et dans mon coeur. Un jardin, un petit jardin, un tout petit comme celui de Karr chanté par Lamartine:

**Un jardin qu'en cent pas l'homme peut
[parcourir...]**

Mais ce jardin est l'oeuvre de mon fils, étudiant à l'Institut Agricole, un jardin qu'il a fait sortir du néant et mis en oeuvre d'après les théories et les pratiques qu'on enseigne là, théories et pratiques qui ont, en quelques années, produit 400 acres de cultures dont le spectacle retient, étonne et, finalement, enthousiasme jusqu'aux moins experts en l'art. Si les affaires n'avaient entouré votre coeur d'une croûte, je vous citerais des vers, ceux de Victor Hugo, par exemple, les seuls que je demanderai à mon fils de retenir:

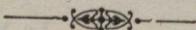
**J'eus dans ma blonde enfance, hélas! trop
[éphémère,**

**Trois maîtres: Un jardin, un vieux prêtre,
[et ma mère...]**

Mais, je ne vous réciterai pas de vers; je ne vous dirai pas même la joie et la pointe d'émotion en voyant ce petit lopin déjà si luxuriant de verdure saine, de résultats en promesse ou réalisés. Je ne vous dirai pas même la sensation qu'on éprouve quand, pour la première fois, on mange des légumes de "notre jardin". Car j'en ai mangé—de la laitue et des radis,—et si vous voulez que notre vieille amitié se change, sur le champ, en haine corse, insinuez seulement que cette laitue, que ces radis n'étaient pas les meilleurs que la terre ait jamais produits...

Mais je vous lâche, nous sommes en retard. Peut-être vous reparlerai-je de tout cela à mon retour de la Trappe. Ou mieux encore, venez m'y voir.

—C'est une idée.



Photographies d'Amateurs

DEUXIEME CONCOURS

DEUXIEME SERIE

CE département s'annonce comme devant être un grand succès et avant longtemps nous lui consacrerons plus d'espace. Aujourd'hui notre programme ne nous permet pas d'en donner davantage. On remarquera, tout de même, que nous donnons un portrait de plus que la dernière fois.

Les gagnants dans cette série sont:

Premier Prix

M. Joseph-Louis Cartier. "Clair de lune sur le Richelieu", à Saint-Antoine.

Second Prix

Mlle Alice Grignon, Ste-Adèle, comté de Terrebonne. "Village de Ste-Adèle".

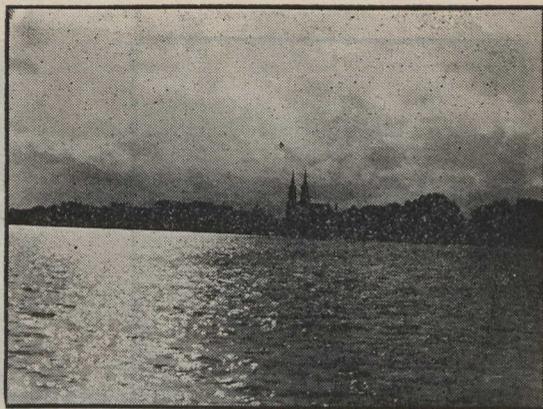
Troisième Prix

M. Eug. St-Jean, Hull, Québec. "Chute des Chaudières le 23 mai 1909."

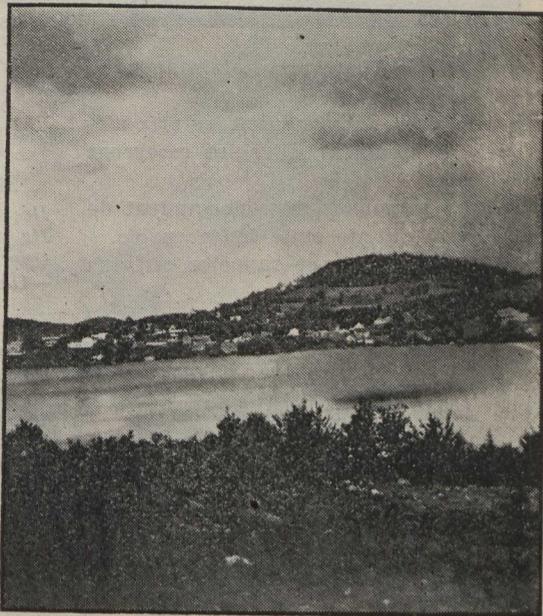
Mentions

M. DeBlois, Québec, "Ruines du Château de l'intendant Bigot."

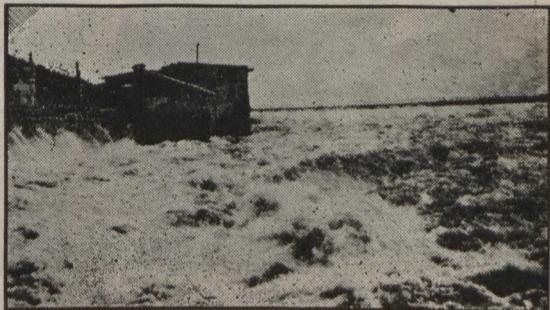
M. Ls P. Lesage, Montréal. "La chute Montmorency."



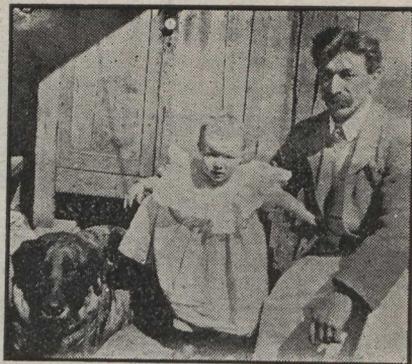
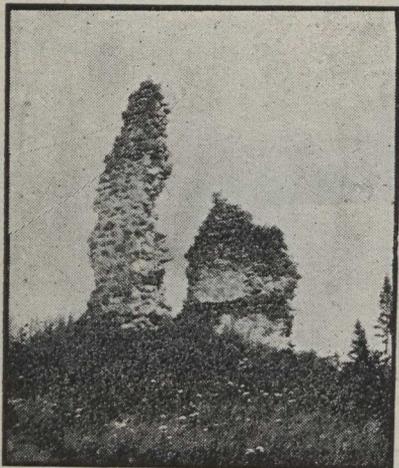
Premier Prix



Second Prix



Troisième Prix



Enfin, les envois reçus après une certaine date tombent dans une autre série, mais rien n'est perdu pour tout cela.

Mlle Blanche Lafrance, Maisonneuve.
"Trois grands amis."

Les trois personnes gagnant les prix n'étant pas de Montréal, elles les recevront par la poste.

Certaines personnes nous demandent de faire passer tout de suite leurs envois.

Nous les prions de se rappeler certains points.



D'abord, il y a le tour de rôle; puis notre revue ne paraît que tous les mois.

Paniers de Bébés

*Ils sont comme dans des paniers,
Ils y sont tous sans autres causes
Que leurs parfums de fleurs écloses...
—Oh! les beaux bouquets printaniers!*

*Ah! trop heureux l'enfant qui jase
S'il connaissait tout son bonheur!
Car sa gaieté lui fait honneur
Et l'amour berce son extase.*

*Captifs et comme emprisonnés,
Frères et presque du même âge,
Ah! certes, ils font un bon ménage,
Un ménage... de nouveaux-nés.*

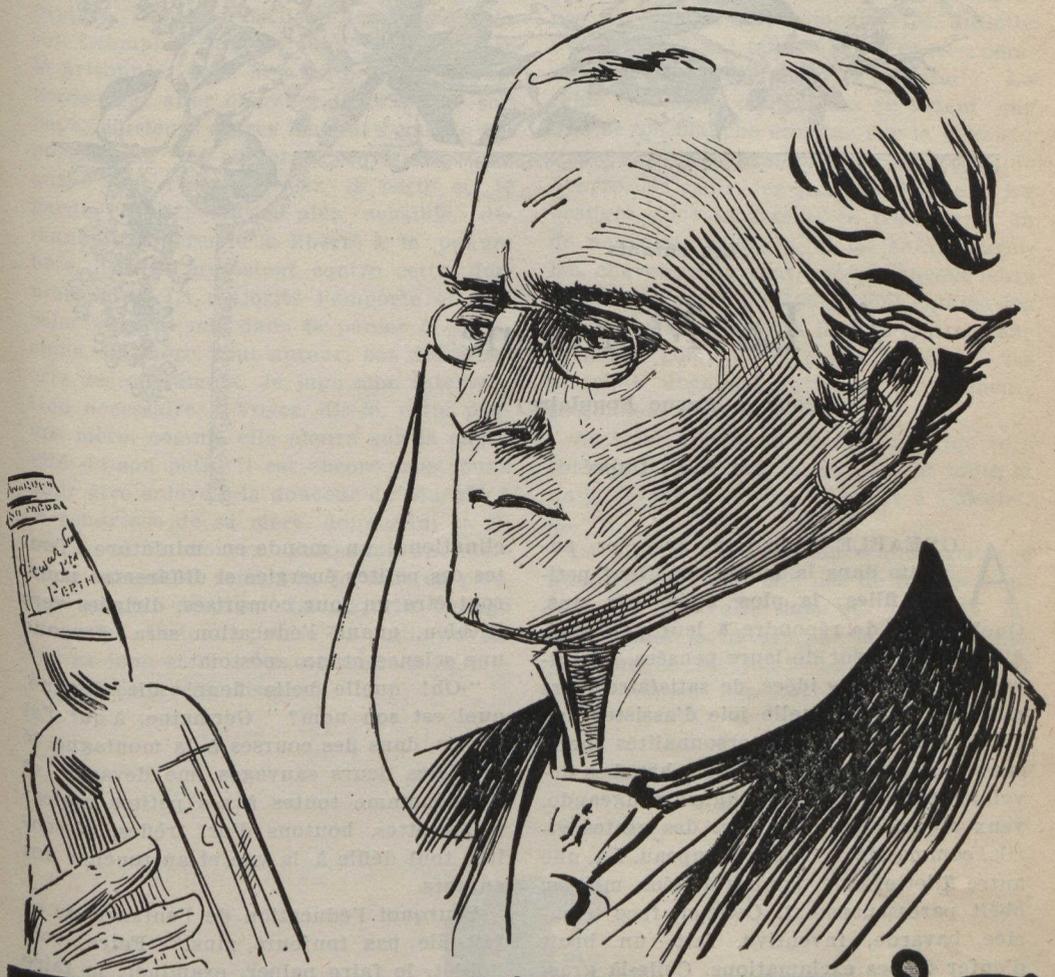
*L'un, mis en train par une mouche
Qu'en vain sa main cherche à saisir,
Exalte et cri avec plaisir,
Avec des rires plein la bouche.*

*Et voyant tant de bonne humeur
Déborder d'aussi frais calice,
Un autre prend avec délice
Un ton qui tient de la clameur.*

*Un plus petit, dans l'impuissance
Devant une si bonne part,
Pleure pour se faire un rempart
Contre une telle effervescence.*

*Et cette image me conduit
A voir, sous le ciel qui les mène
L'image de la vie humaine:
Des pleurs, des chants, un peu de bruit.*

Abel LETALLE.



DEWAR'S WHISKY



Les enfants

A La Montagne

(Pour la Revue Populaire)

Par L.-P. Dupré

A GREABLE après-midi avec les enfants dans la montagne. Neuf petites filles; la plus âgée, dix ans. Quel plaisir de répondre à leur pourquoi, d'observer l'essor de leurs pensées, de suivre le fil de leurs idées, de satisfaire leurs mille curiosités. Quelle joie d'assister aux débats de ces petites personnalités naissantes: Ici, une gamine solide, hanches développées, mollets durs, figure rougeaude, yeux aigus, avec un air et des gestes virils, commande à tout le troupeau. Là, une autre fillette, pâle, jambes déliées, minces, obéit paresseusement. Celle-ci, face émaciée, bavarde, inventive, fait un bruit d'enfer de ses exclamations. Celle-là grasse, pâte molle, joues blêmes, machinalement couchée sur l'herbe, écoute, regarde et sourit. Une cinquième, le front bas, le nez écrasé, contrarie tous les amusements. Une dernière, brune, regards fixes, belliqueuse, frappe ses compagnes pour le simple plaisir de frapper; toutes lui reprochent ses petites méchancetés, mais inconsciemment et comme sous la poussée d'une force inconnue, elle recommence ses duretés: chacun la rebute.

Une société en germe avec ses caractères opposés qui se poussent, se heurtent selon leurs intérêts, leurs aptitudes et leurs in-

clinations, un monde en miniature. Toutes ces petites énergies si différentes pourront être un jour comprises, dirigées vers le bien, quand l'éducation sera devenue une science et un apostolat.

"Oh! quelle belle fleur!" dit Jeanne, quel est son nom?" Germaine, à qui j'ai appris, dans des courses à la montagne, le nom des fleurs sauvages, me devance et les dénomme toutes à ses petites amies: pâquerettes, boutons d'or, trèfles, pissenlits, tout défile à la vue et au toucher des enfants.

Pourquoi l'éducation de l'enfance ne se fait-elle pas toujours ainsi? Faire voir l'objet, le faire palper, examiner, le faire saisir sur le vif par l'élève lui-même: voilà comment les connaissances s'enfoncent dans l'esprit et les sens à perpétuelle demeure. Qu'obtiennent le silence monotone, la discipline absolue, la passiveté indolente? Une foule de notions, effleurant l'intelligence, nourrissant momentanément la mémoire, mais ne pénétrant jamais l'esprit. Que produit semblable éducation? Des poupées, des machines.....

.....

Tout à coup éclate, au milieu de mes réflexions, un tonnerre de hourras. C'est

mon troupeau indiscipliné qui arrive. Un oiseau est pris. Germaine, heureuse de sa capture, reste muette dans l'enivrement de son triomphe; Juliette suggère d'enfermer le prisonnier dans une boîte à lait; Gertrude veut aller chercher la cage de son papa, plusieurs autres insistent pour le déposer dans un panier à provisions, une autre veut l'attacher par la patte et le garder captif; Marie, plus sensible, demande qu'on rende la liberté à la pauvre bête. Toutes protestent contre cette dernière idée. La majorité l'emporte et l'oiselet va être mis dans le panier à provisions. La mère, tout autour, bat des ailes, crie désespérément. Je juge mon intervention nécessaire. "Voyez, dis-je, cette pauvre mère, comme elle pleure sur la captivité de son petit, il est encore trop jeune pour être enlevé à la douceur de son nid, à la tendresse de sa mère, donnez-lui sa liberté, où il mourra. Faites-lui une dernière caresse et rendez-le, je vous en prie, à sa maman désolée." La majorité change d'opinion. Chacune presse les petits duvets sur sa joue et l'oiselet est rendu à la mère apaisée, reconnaissante.

En un instant le troupeau disparaît encore. On revient chargées de fleurs sauvages, de cerises, de pommes vertes. Juliette s'exclame: "J'ai faim!" et les autres, comme un écho, répètent: "J'ai faim!" La table est mise; les paniers se vident sur une nappe blanche étendue sur la pelouse: liesse, gourmandise, ripaille; le pain, le beurre, les radis, les bananes, les noix, les oranges, tout se mange, se transforme en de nouvelles énergies, et les enfants, sveltes, chevelure au vent, recommencent leurs ébats. Les joues s'empourprent comme des pommes Fameuses, les jambes trottent sur le gazon comme des pattes d'oiseau, les poitrines dégagées palpitent de bonheur, se gonflent d'air pur.

Au soleil couchant chacun se dirige vers son foyer et repose tranquillement toute la nuit, rêvant à la montagne et à l'oiselet.

La plus noble ambition d'une existence humaine ne serait-elle pas de former l'enfant, de l'instruire dans ses jeux, de lui faire aimer la nature par la connaissance pratique de ses lois? Le bonheur vient manifestement des berceaux.





Prof.

LAVOIE

FABRICANT
EXPERT DE
PERRUQUES
ET TOUPETS
POUR DAMES
ET
MESSIEURS

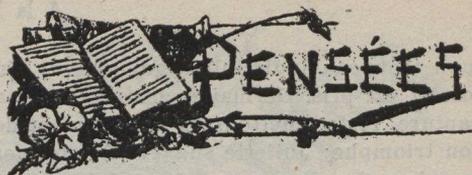
Maison
fondée en
1860

Cheveux teints dans toutes les nuances desirées. Coiffures pour Bals et Soirées

Assortiment complet de **Tresses en Cheveux, Naturels, Accessoires de Coiffure, Peignes et Ornaments en Tous Genres pour Cheveux.**

Importation directe de Paris, Londres, New-York

No. 8, RUE NOTRE-DAME OUEST
Coin Boulevard St-Laurent, Montréal.



Riches et pauvres: mauvaise classification. Dépendants et indépendants, voilà la véritable.—Emile Augier.

Il n'est pas toujours nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.

Les conseils utiles sont rarement agréables, et à qui les donne, on tend plutôt la griffe que la main.

La bonne apparence peut capturer un homme, mais c'est la bonne cuisine qui le retient.

Les accroche-cœur chez les mâles et les nez retroussés chez les femelles sont choses généralement dangereuses.

W. LEGAULT

HORLOGER,
BIJOUTIER
=ET=
OPTICIEN

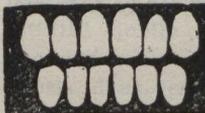


Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations; celle des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES.
626, Parc Lafontaine, - Montréal.



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-Americaln, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.

**Préparez-vous
dès
maintenant**

A ne pas manquer le premier numéro du SAMEDI où commencera le prochain

Grand Concours.

Pour cela suivez régulièrement ce journal.